8
E
32
BIBLIOTECA NAZIONALE
6
18M1
15
VITTORIO EMANUELE

N - S -

S. S. F. 822

H - 2 - 5

8 - 4 - F - 152

XVIII. pp. 11

ANECDOTES

VENITIENNES ET TURQUES

OU

NOUVEAUX MEMOIRES

DU COMTE

DE

BONNEVAL,

Depuis ſon arrivée à Veniſe juſqu'à ſon Exil dans l'Iſle de Chio, au Mois de Mars 1739.

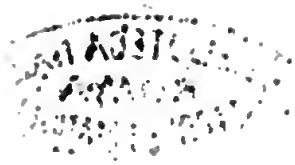
PAR MR. DE MIRONE.

TOME I.

A LONDRES,

Aux dépens de la Compagnie 1740.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE



PREFACE.

La grossiéreté du Génie borne les connoissances de la plûpart des hommes aux actions sensibles & extérieures, & ne permet pas de s'élever jusqu'au principe qui les produit. La sotte crédulité donne aux uns une facilité naturelle & un desir de suivre les sentimens du vulgaire. Enfin la legéreté à juger du prochain fait que les autres qui pourroient par leurs lumiéres pénétrer les causes cachées des actions, s'arrêtent à ce qu'elles paroissent, & ne se donnent pas le tems d'examiner ce qu'elles sont effectivement.

Rien, à mon avis, n'est plus ridicule que de se piquer de cette sévérité inexorable qui condamne tout. Cependant le

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

monde eſt plein de ces Cenſeurs bilieux qui ne font grace & ne pardonnent qu'à eux-mêmes. Faire des fautes de bonté eſt la vraye ſageſſe, & cette ſageſſe compatiſſante eſt plus ſuſceptible de trop d'indulgence que de rigueur.

J'avoue qu'il faut éviter avec ſoin tout ce qui peut donner la moindre priſe à la médiſance; mais on ſe trouve quelquefois dans de certaines criſes qui rendent la conduite équivoque, ſans être tout à fait criminelle. On eſt condamné comme coupable, parce que toutes les apparences du crime paroiſſent aux yeux d'un Critique impitoyable. Je ne veux point ici pallier les démarches du Comte de Bonneval, elles ſont irrégulières; car, dit-on, c'eſt toujours une faute très grave de feindre au ſujet de la Religion. Eh! qui pourra le laver du ſcandale qu'il a donné aux Chrêtiens, s'écrient ces Zélateurs outrés qui prêchent ordinairement la douceur & la charité, en vomiſſant des injures atroces, & qui n'ont pour principe qu'une perſuaſion aveugle de l'Evangile? Mais ſi ces Prôneurs du Chriſtianiſme, toûjours les moins régénérés, font attention que

le Comte de Bonneval poſe pour fondement de ſa conduite qu'il n'a jamis adopté que la Religion naturelle qui fut gravée dans l'ame d'Adam, que devient la noirceur de ſon crime? Sa démarche n'a plus rien d'irrégulier, il ne ceſſe plus d'être Chrêtien puiſqu'il ne l'a jamais été que de nom, ſa croyance eſt la même en Turquie qu'en Europe. L'Alcoran a pour baſe l'amour de Dieu & du Prochain, auſſi bien que l'Evangile; il n'auroit donc point fait de tache à ſa gloire, quand on ſuppoſeroit qu'il ſe ſeroit fait circoncire, n'ayant point changé le ſyſtême de ſes opinions. S. Paul, quoique zélé pour la Religion du Sauveur, ſe ſoumit bien à cette obſervance légale. Le Comte auſſi peu Muſulman qu'il a été peu Chrêtien, a vécu en homme d'honneur ſans jamais ſe démentir d'un inſtant.

Convaincu par une infinité d'exemples que tous les Sectaires ne preſſent l'obſervation de la Morale que pour en profiter, ou pour en tirer de la gloire, il s'eſt attaché à la pratique des vertus qui font l'honnête homme ſans y être porté par aucun motif d'intérêt. Voilà le but de la Loi

naturelle & de l'Evangelique. Les ſervices importans qu'il a rendus aux Chrêtiens au préjudice des Turcs, doivent être admirés, puiſqu'il n'adopte ni l'Evangile, ni l'Alcoran. La charité qui brille ici dans toutes ſes actions eſt produite par cette vertu naturelle qui émane du grand précepte de l'amour de Dieu. On doit donc l'enviſager comme un acte très religieux qui mérite des éloges; & je croi qu'on en conviendra en liſant ces Mémoires.

Comme le Comte de Bonneval dans ſa lettre qui eſt à la tête de ces Anecdotes, allégue les raiſons qui l'ont engagé à donner ſes véritables avantures, il ne s'agit ici que d'inſtruire le Public ſur la maniére dont elles ſont parvenues juſqu'à nous.

Un commerce de Lettres que j'entretiens à Veniſe depuis plus de vingt ans m'a procuré ce rare Manuſcrit. Informé par un riche Négociant Anglois qui demeure dans cette Ville, que Madame Cornaro avoit reçu du Comte de Bonneval un détail circonſtancié de ſa vie depuis qu'il eſt paſſé en Turquie, je l'engageai de m'en procurer une copie que j'ai reçue il y a environ quatre mois. Après avoir examiné ce Manuſ-

crit avec une ſérieuſe attention, & l'avoir confronté avec les Mémoires qui ont été imprimés ſous ſon nom, je me ſuis déterminé à en faire part au Public, perſuadé qu'il ſeroit de ſon goût. Cependant il s'y trouvoit quelques lacunes qui m'embaraſſoient, un nombre de mots étoient en blanc, parce que l'original avoit été imbibé de vinaigre.

C'eſt un uſage à Veniſe de tremper dans cette liqueur toutes les lettres & les papiers qui viennent du Levant, dans la crainte qu'ils ne ſoient infectés. Il a donc fallu ſuppléer à tous ces termes, & comme j'ai quelque connoiſſance de la Turquie, y ayant demeuré pendant du tems, il m'a été facile de remplacer les mots omis, lorſqu'il ne s'eſt agi que des choſes qui ne ſortoient point de ma ſphère. Mais j'avoue que j'ai été très intrigué dans les endroits où il parle de la guerre. Peu inſtruit de l'Art Militaire, je n'ai pû ajoûter trois lignes qui manquoient, lorſqu'il parle de la marche de ſon Armée en Hongrie. L'ordre de cette marche m'a paru défectueux; il auroit fallu être du métier pour ſupléer

à ce qui manquoit. J'ai fait du mieux qu'il m'a été poſſible : cependant je crains que les Militaires ne trouvent dans cet endroit matiére à exercer leur critique.

Le ſtile du Manuſcrit étoit grand, élevé, ſublime même, un peu trop poëtique. Néanmoins je l'ai ſuivi dans la Prémiére Partie, mais un homme d'eſprit & de mérite m'ayant fait entrevoir que ces métaphores & ces emphaſes orientales ne ſeroient point du goût des gens ſenſés qui aiment par tout le naturel, j'ai ſuivi ſon conſeil en retranchant ces termes giganteſques, & ces expreſſions trop figurées qui font l'admiration des Muſulmans, & qui ne conviennent qu'à un Arabe, à un Turc, ou à un Perſan. Ainſi les deux autres Parties ſont d'un ſtile plus ſimple, plus uni & plus conforme à la langue Françoiſe. Je me ſuis ſcrupuleuſement attaché à la traduction ſans rien diminuer ni ajoûter aux avantures, crainte de faire quelques bévues, ou d'énerver la force des ſages maximes qui y ſont parſemées avec beaucoup d'ordre & de diſcernement. Je ne crois pas que perſonne puiſſe douter de la vérité de ces Mémoires. Ils ſont trop bien circonſtan-

ciés pour s'imaginer qu'ils auroient été forgés par ces Ecrivains ingénieux & fertiles en idées Romaneſques, qu'ils déguiſent avec tant d'art qu'il eſt preſque impoſſible de diſtinguer le vrai d'avec le fabuleux. Non, car c'eſt ici du naturel & de ce naturel qui frappe & qu'on admire quoiqu'il y ait quelquefois du ſurprenant. Le Comte de Bonneval s'y montre à découvert & avec cette ſimplicité aimable qu'on reſpecte toûjours. Tout autre que lui n'auroit pu pénétrer avec tant de juſteſſe juſqu'au plus profond de ſon cœur, & développer ſes plus ſecrettes penſées. Cet Ouvrage intéreſſant renferme généralement toutes ſes actions, ſes ſentimens & ſes démarches, depuis ſon arrivée à Veniſe juſqu'à ſon exil dans l'Iſle de Chio au commencement de l'année derniére.

Le Prémier Tome traite de ſes amours à Veniſe & de ſon mariage avec Julie Salviati, une des plus aimables & des plus riches héritiéres de toute la Nobleſſe de cette Republique; des attentions du Sénat à ſon égard; des Conventions qu'il fit avec le Pacha d'Albanie pour ſe ménager une retraite honorable à Conſtantinople; des

dangers où il fut exposé à Veniſe par les intrigues du Conſeil Aulique ; des moyens dont il ſe ſervit pour perſuader le peuple de ſa mort ; ſon départ de cette Ville ; l'Hiſtoire & les avantures de l'aimable Salviati, & toutes les infortunes qu'elle eſſuya juſqu'à ſon arrivée à la Porte Ottomane. Cette Hiſtoire eſt un morceau rare ; elle m'a paru du prémier coup d'œil une eſpèce de Roman, mais je n'ai pu m'empêcher de la croire véritable, dès que j'ai vu le témoignage de gens d'honneur & de probité qui ont atteſté que rien n'étoit plus vrai.

Ce Prémier Tome contient encore toutes les actions du Comte de Bonneval, pendant les deux prémiéres années de ſon ſéjour à Conſtantinople, & l'adreſſe dont il ſe ſervit pour éviter la circonciſion.

Le Second Tome renferme un détail de ſon voyage en Arabie & de ſa conduite dans ſon Gouvernement ; ſon voyage à la Mecque & à Jéruſalem ; ſon retour à Conſtantinople ; ſa réünion avec ſon Epouſe ; ſes expéditions & ſes exploits militaires en Hongrie dans cette derniére guerre, & les actions ſurprenantes de ſon Epouſe, qui traveſtie en Cavalier, l'acompagna par tout.

On y trouve des Anecdotes très intéreſſantes ; de ſages Maximes ; de très beaux Diſcours prononcés au Divan. On y dévelope la fine & ruſée Politique des Courtiſans de la Porte ; on y donne une Idée fidèle du génie des Turcs & des manies qui ſont particulières à cette Nation. Il renferme encore pluſieurs Hiſtoriettes amuſantes ; toutes les révolutions qui ſont arrivées de ſon tems ; une deſcription toute particulière de Conſtantinople, du Boſphore de Thrace, de l'Isle de Chio : enfin la diſgrace qui arriva aux Chrétiens Latins dans cette Isle.

Cet Ouvrage paroit d'autant plus eſtimable, qu'il ne contient que la pure & ſimple vérité. Il eſt même preſque impoſſible d'en douter, pour peu qu'on ait une legére connoiſſance de ce païs, & il eſt aſſuré que le Public ſera auſſi charmé des événemens qu'il renferme que de la maniére avec laquelle ils ſont traités : en un mot la beauté du ſtile, l'arrangement des matiéres, la nouveauté des ſujets, la vérité des faits captiveront ſi parfaitement le Lecteur, qu'il ne pourra lui refuſer ſon eſtime & ſon approbation.

AVERTISSEMENT.

COmme l'eſprit de Critique ne laiſſe rien échaper, & qu'il ſaiſit juſqu'à la moindre minutie pour exhaler ſa bile, on a cru être obligé d'avertir que ce n'eſt pas par ignorance qu'on a ſuivi la penſée du Comte de Bonneval, lorſqu'il donne à la Mer de Marmora

mora ou de Marmara, anciennement *la Propontide*, le nom d'*Helleſpont*. Cette idée n'eſt pas nouvelle. Le Marquis de Bonac Ambaſſadeur de France à la Porte, & pluſieurs autres Savans dans la Géographie ancienne & moderne, ont cru que l'Helleſpont ne conſiſte pas ſeulement dans le Détroit des Dardanelles ou de Gallipoli; mais dans toute cette partie du Canal qui commence aux prémiers châteaux juſqu'à Conſtantinople : ce qui forme un trajet d'environ 40. lieues.

On doit encore avertir qu'on n'a point exageré en diſant que les boulets de pierre qui ſervent aux canons des châteaux des Dardanelles péſent 400. livres Ils ont dix piés de circonférence, j'en ai meſuré éxactement deux ou trois : ce qui doit faire comprendre qu'un globe de cette groſſeur, & d'une eſpéce de marbre extrêmement dur, peut bien être de ce poids.

Certaines gens croiront auſſi qu'on en veut impoſer au Lecteur lorſqu'il eſt dit que dans le ſalut qu'on rendit au Comte de Bonneval, à ſon arrivée à Conſtantinople, il y eut une décharge de plus de ſix cens coups de canon. Cependant rien ne paroîtra plus vrai, ſi l'on fait réflexion qu'il ſe trouve ordinairement plus de cent vaiſſeaux dans le port de Conſtantinople tant grands que petits, & que même les barques, ſaïques, pinques, tartanes & autres qui y arrivent journellement comme en foule, étant obligés au ſalut, qui eſt règlé à quatre coups chacun, on concevra aiſément qu'il n'y a point ici d'exageration ; car en ſuppoſant ſeulement 150. bâtimens de toute eſpéce dans le port, & cette ſuppoſition n'eſt point trop forte, voilà deja 600. coups bien comptés, ſoit de pierriers ou de canons. Ajoûtés à cela l'artillerie de la ville & des fortereſſes, & on conclurra qu'il n'y a point encore d'hyperbole dans cet endroit.

ANECDOTES
VENITIENNES ET TURQUES,
O U
NOUVEAUX MEMOIRES
DU COMTE
D E
BONNEVAL,

Depuis ſon arrivée à Veniſe juſques à ſon Exil dans l'Iſle de Chio, au Mois de Mars 1739.

PREMIERE PARTIE.

Lettre du Comte de Bonneval à une Dame Vénitienne de ſes Amies en lui envoyant ces Anecdotes.

VOUS voulés, *Madame*, être inſtruite de mes Avantures, les voici, car je ne cache rien à mes Amis : il n'appartient qu'aux Savans du prémier ordre de glacer les gens par

des refus, qu'ils donnent, à la vérité, pour de la modeſtie, mais qui n'eſt qu'une plate minauderie de l'amour propre. Voilà donc des Mémoires exacts, bien différens de ceux que l'on a publiés ſous mon nom, & que je n'ai pû lire ſans indignation. Je m'étonne que le Public ait pris le change ſi groſſiérement & qu'il ne ſe ſoit pas revolté à la lecture de ces ridicules fables, qui n'ont d'autre mérite qu'un verbiage ampoulé.

Il y a environ dix-huit mois que je me mis à la tête d'un gros détachement pour ſurprendre un corps de troupes Allemandes. Déja je le pourſuivois avec chaleur depuis deux jours, lorſque je fus coupé par ſix Eſcadrons qui m'attaquérent dans un défilé. L'eſcarmouche fut ſi vive que Mars en fureur ne pouvoit donner un plus cruel ſpectacle. Les Allemands animés par leur valeur, les Turcs par leur nombre & par mon exemple firent dans cette occaſion des prodiges auxquels je ne m'attendois pas. Après ſix heures d'un combat ſanglant & opiniâtre, les ennemis furent mis en déroute, & m'abandonnérent le champ de bataille. On fit pluſieurs priſonniers de marque, entre leſquels il ſe trouva un jeune Gentilhomme François, dont la bonne mine me prévint en ſa faveur, ce qui m'engagea à le traiter avec beaucoup de cordialité. Cet Officier

ſenſi-

ſenſible à ma politeſſe voulut attacher ſa fortune à la mienne, & me ſuivit à Conſtantinople. Dès que je lui eus fait reſtituer ſon équipage, il me préſenta les Mémoires dont vous m'avés parlé dans vôtre derniére Lettre. J'avoue que le Tître me frappa & que je les parcourus avec une curioſité avide. Les deux prémiers Tomes me parurent aſſez bien imaginés. Patience, dis-je en moi-même, quoique cet Auteur ne donne qu'une legére teinture de mes démêlés avec le Marquis de Prié, je dois lui ſavoir gré de ſon zèle. Il m'attribue à la vérité bien des bagatelles indignes de moi. Cependant on doit excuſer un Ecrivain qui n'a d'autres inſtructions que ſes idées, ou tout au plus que des Mémoires tronqués & falſifiés. Mais à peine eus-je jetté les yeux ſur le troiſiéme Volume que je fus outré du perſonnage qu'il me fait jouer, & des extravagances qui y ſont contenues, & qui ne ſont propres qu'à un Héros de Roman. Les licences & les écarts de cet Auteur dans les deſcriptions qu'il donne des endroits où il me fait voyager, ſont auſſi défectueux que les avantures dont il me fait l'Acteur : Avantures auſſi mal dirigées qu'elles ſont ridicules. Voilà, *Madame*, des raiſons qui me forcent à vous tracer une juſte idée de ma conduite en Turquie ; & cette idée-là, oui, j'en ſuis

assûré, bannira de vôtre esprit toutes les préventions que cet homme mal instruit auroit pu y glisser.

Comme vous aimés le stile pompeux des Orientaux, & que la Langue Italienne est plus propre à fournir aux Métaphores, aux comparaisons graves & sententieuses que la Françoise, je me suis servi d'un célébre Kalfas, ou Précepteur, dont la sublimité des expressions vous enchantera. Quoique l'amitié dont vous m'avés honoré pendant mon séjour à Venise, ne vous ait laissé ignorer aucune de mes démarches, j'insére ici certaines particularités essentielles, afin de défabuser le Public.

Je fixe donc le commencement de ces Anecdotes à mes amours avec la belle Salviati, & finis à ma retraite dans cette Isle, dont je vous peins la beauté. La description que j'en fais est bien différente de celle de l'Auteur de mes Mémoires: celle de Constantinople vous donnera encore des notions plus distinctes de son érudition. Ces endroits sont trop connus pour entrer dans un long détail; je n'ai donc fait qu'effleurer ces portraits, & je ne rapporte précisément que ce qui est échappé aux observations des Voyageurs.

L'empressement extrême avec lequel vous m'offrites un appartement chés vous, une

pension

penſion viagére de deux mille Sequins ſur la Banque que vous me forçâtes d'accepter, uniquement pour ſubvenir à mes plaiſirs; que dirai-je ? tous vos thréſors que vous voulûtes partager avec moi me mirent dès le prémier mois de mon arrivée, non ſeulement à l'abri de l'indigence; mais encore dans une opulence capable de ſatisfaire une ame plus avide de richeſſes que la mienne. Ce n'eſt donc pas certainement la miſére qui me porta à paſſer au Levant, comme on a voulu le perſuader : c'eſt une juſtice que vous me rendez, je le ſai; mes ennemis ont cru, en publiant cette impoſture, me noircir davantage; ils m'ont lâchement accuſé d'avoir ſacrifié la Religion à un intérêt ſordide.

Ici, *Madame*, vous criés à la calomnie; l'ame & le cœur du Comte de Bonneval vous ſont connus; la noire accuſation tombe, & vous vous irrités contre les impoſteurs. Les plaiſirs qui courent en foule de tous les coins de Veniſe dans vôtre ſuperbe Palais, la joye qui nait, pour ainſi dire, ſous vos pas, rempliſſoit tous mes deſirs. Il ne ſe trouvoit aucun vuide dans mon cœur, il étoit auſſi heureux du côté de l'amour. L'innocente tendreſſe que la charmante Salviati y avoit fait naître me dédommageoit avec uſure de toutes les paſſions bruyantes auxquelles il s'étoit autrefois livré, quoiqu'avec ménagement.

Appuyé d'une protection auſſi puiſſante que la vôtre, je ne pouvois ſentir aucune inquiétude des pourſuites de la Cour Impériale; en un mot, vos ſoins empreſſés m'avoient mis à couvert de tout événement fâcheux. Je filois des jours ſereins, rien n'égaloit mon bonheur, honoré & recherché des plus illuſtres Sénateurs de cette ſage République, je n'avois à craindre, ni trahiſon, ni ennemi. Le ſeul deſir de la gloire m'engagea à écouter les propoſitions avantageuſes qu'Achmet III. me fit faire. Vous n'ignorés pas encore que ce ne fut qu'avec l'agrément du Sénat que je me déterminai à avanturer un voyage à Conſtantinople.

Il eſt vrai que pour cacher mes deſſeins aux Emiſſaires de l'Empereur, j'adhérai aux avis de gens ſenſés qui eurent ſoin de publier ma mort & d'aſſûrer qu'on m'avoit fait noyer dans le Canal de Rialto. L'avanture qui m'arriva avec Julie Salviati le dernier jour du Carnaval, donna même ſi bien le change à mes ennemis, qu'ils crurent que je ne paroîtrois plus entre les vivans; enſorte qu'on ne me dévelopa point pendant ſix mois que je reſtai encore à Veniſe & que je paſſai ſans accident dans l'Isle de Céphalonie, où le Gouverneur, vôtre illuſtre frére, m'attendoit depuis plus de deux mois. De là je m'embarquai pour Candie, où deux Galéres Turques

ques étoient fretées pour me conduire à la ſublime Porte. Je ne vis dans ce voyage ni Corſaire Maltois, ni l'Isle de Chio, qui eſt hors de la route de plus de cent lieues.

A l'égard de ma Religion, il ſera plus difficile de me laver de la fauſſe démarche, dont l'Auteur des Mémoires m'accuſe. Un Chrêtien porter le Turban, être revétu d'un emploi conſidérable, poſſéder la bienveillance d'un Empereur Muſulman, voilà, dit-on, des preuves déciſives contre le Comte de Bonneval; perſonne ne peut douter qu'il ne ſe ſoit fait circoncire. Eh! non, Madame, non, un homme de ma trempe & de mon caractère ne ternit point ſa gloire par une action ſi lâche. Il eſt vrai, je crois même que vous en êtes perſuadée, que je n'ai jamais été hypocrite, ni dévot. La Religion naturelle eſt la ſeule que j'admets, je ne reconnois point d'autre ſyſtème de foi depuis pluſieurs années. En un mot ma Religion eſt celle de l'honnête homme, & l'honnête homme aime la gloire & l'honneur, quoiqu'il ait des ſentimens particuliers touchant le culte qu'il doit au Créateur. La force de l'uſage fait tout, ſouvent une prévention ridicule a plus de crédit que les loix les plus ſacrées. Vous ſouvient-il, Madame, de la réfléxion que vous fites à

l'occaſion du mariage de Dona Joanna vôtre femme de chambre? Comte, me dites-vous, n'admirés-vous pas la force de la coutume, & quelle autorité elle a dans le monde? Avec trois mots qu'un homme dit, *Ego conjungo vos*, il fait coucher un garçon avec une fille à la vue & du conſentement de tout le monde, & cela s'appelle un ſacrement adminiſtré par une perſonne ſacrée. La même action, ſans ces trois mots, eſt un crime énorme qui deshonore une aimable perſonne. Le pére & la mére dans la prémiére circonſtance ſe réjouïſſent, ſe féliciteut de l'établiſſement de leur fille, ils ménent eux-mêmes cet enfant chérie entre les bras de ſon époux; & dans la ſeconde le chagrin & le deſeſpoir s'emparent de leur cœur, ils la font enfermer & la traittent avec la derniére rigueur. Il faut avouer que les loix ſont bien plaiſantes. Eh! oui, Madame, vôtre eſprit eſt trop éclairé pour attacher le ſalut à de vaines obſervances légales; ce ſont de pures minuties que Dieu n'exige d'une créature raiſonnable, que pour conſerver l'harmonie dans la ſociété civile.

Pendant que j'étois au ſervice des Princes Chrêtiens, je fréquentois peu les Egliſes; aujourd'hui que je ſuis parmi les Turcs, je vais aux Moſquées. J'ai vécu en France, en Allemagne & ailleurs, ſans faire, pour ainſi

ainſi parler, aucun acte de la Religion Chrêtienne. Je prie Dieu en Turquie, j'imite les Turcs ſans être Muſulman. Je reconnois un être ſuprême, je l'adore en eſprit & en vérité, ſans me fixer à aucun culte particulier, & ma conſcience ne me fait aucun reproche ſur cet article. Enfin ma conduite à Veniſe doit vous avoir donné une idée que mes principes ſont ceux des honnêtes gens.

Comme la fuite de Julie Salviati vous a donné des préjugés qui peut-être ne lui font pas honneur, & que vous avés ignoré juſqu'ici bien des circonſtances au ſujet de nos amours, vous lirés ſans doute avec plaiſir ſon Hiſtoire, & je ſuis aſſuré que vous lui rendrés toute vôtre eſtime. Nôtre tendreſſe mutuelle prouvera encore au Public qu'il ſe trouve de pures amours, uniquement appuyées ſur l'eſtime & ſur le mérite. En effet, le parfait mérite ſe fait toûjours craindre & reſpecter par ceux mêmes qui ſont les moins ſcrupuleux à franchir les bornes de la pudeur. Auſſi ma tendreſſe pour cette adorable perſonne, quoiqu'extrémement vive, trembla-t'elle toûjours à l'aſpect de ſa rigide vertu; & aujourd'hui qu'elle eſt mon unique épouſe, elle conſerve encore un empire ſi deſpotique ſur mon eſprit, que ſes conſeils ſont pour moi des ordres ſacrés auxquels je

ne ſuis jamais réfractaire. Je puis vous aſſûrer que ſans ſes ſalutaires avis j'aurois ſuccombé pluſieurs fois à la ruſée politique des Grands de la Porte, dont la jalouſie s'eſt épuiſée en détours, afin de m'éloigner de la Cour. Ils ont enfin réüſſi ces envieux, mais mon exil dans cette Isle a été accompagné de circonſtances ſi honorables que je puis me conſoler & me féliciter de cette eſpéce de diſgrace : je fais même des vœux pour que cet exil heureux ne finiſſe qu'avec ma vie. Ici je jouïs d'un doux repos & de tous les plaiſirs que peut offrir la campagne la plus délicieuſe qu'il y ait, peut-être, au monde ; mes occupations champêtres m'amuſent. Car je ſuis raiſonnable, cette façon de divertir ne peut devenir ennuyeuſe à un homme de mon âge, qui a joué un aſſés beau rôle dans le monde. Adieu, Madame, je fais auſſi des vœux très-ardens pour la conſervation de vos jours. Je ſuis, &c. à Chio, ce 18. Juin 1739.

HISTOIRE DE JULIE SALVIATI.

J'ai trouvé par mon expérience que nôtre ame ſe plie, pour ainſi dire, comme on le veut. Naturellement impatient j'ai ſouffert des injuſtices atroces & une priſon rigou-

goureuſe avec plus de docilité que je n'euſſe oſé l'eſpérer. Je trouve même aujourd'hui de la douceur & du plaiſir dans mon exil, preuve certaine que mes paſſions s'affoibliſſent. Je ſors d'Allemagne la rage & le deſeſpoir dans le cœur ; je trouve à Veniſe une Héroïne dont les appas l'appaiſent & le rendent docile & ſoumis. Tel fut Hercule à la vue de Déjanire.

Une Dame riche & généreuſe m'arrache tout à coup de l'affreuſe miſére, où m'avoit réduit l'avidité inſatiable de mes ennemis. Une autre me donne des chaînes, qui ôte tout eſpoir à ma vengeance. La prodigalité de l'Illuſtre *Cornaro* m'éléve en un moment d'un état d'indigence dans un état de proſpérité ; la charmante Salviati m'inſpire la douceur & la clémence par une tendreſſe exceſſive & reſpectueuſe qui fait aujourd'hui mon bonheur. Mais entrons dans un détail plus circonſtancié, où il y ait moins d'enthouſiaſme.

Déja depuis trois mois je goûtois dans le Palais de cette généreuſe Dame tous les plaiſirs d'une vie d'autant plus délicieuſe, que je ſortois d'une ſituation cruelle & forcée, qui m'avoit preſque réduit ſur les rives du tombeau ; un appartement ſuperbe, une table délicatement ſervie, une compagnie

gnie ſpirituelle & choiſie, la bonne chére, le jeu, les concerts, la danſe, la promenade avoient ſuccédé à une dure captivité, aux craintes & aux allarmes cauſées par les injuſtes détours d'un Conſeil qui ne reſpiroit que ma mort. Cette vie agréable avoit remis peu à peu le calme dans mon cœur ulceré. Déja je commençois à goûter une eſpéce de tranquillité, mais cette paix intérieure fut bien-tôt troublée par un objet enchanteur, & cet objet eſt ma tendre Epouſe, la trop charmante Salviati, née à Padoue d'une famille auſſi diſtinguée par ſa nobleſſe, que par les Grands Hommes qu'elle a produits à la République preſque dans tous les ſiécles. Cette aimable perſonne ne venoit jamais à Veniſe que dans le tems des Maſques; en ſorte que le Carnaval qui commença cette année dès les fêtes de Noël me procura ſa connoiſſance. Madame *Cornaro* chés laquelle elle logeoit ordinairement, ne m'en avoit jamais parlé. Auſſi ſa premiére vue me cauſa un ſaiſiſſement ſi étrange, que je tombai dans une eſpéce d'anéantiſſement. Je fus comme ébloui de ſes attraits; le ſouris malin avec lequel elle me demanda ſi je me trouvois mal, réveilla mes ſens enchantés; une heure de converſation acheva ma défaite; ici ce Soldat intrépide, ce fier guerrier qui

qui ne reſpiroit que la vengeance, qui n'aimoit que la gloire, eſt vaincu, déconcerté, ſoumis, & va s'amuſer à filet comme le Héros de l'Antiquité; mais qui n'excuſera pas ma foibleſſe ? puiſque j'étois moins coupable que ce demi-Dieu du Paganiſme, & que cette nouvelle Déjanire l'emportoit infiniment ſur l'ancienne.

En effet jamais rien de ſi beau n'avoit paru dans le monde, telle eſt du moins encore ma penſée : elle eſt auſſi ſage que belle, ſon ame eſt ornée d'une modeſtie parfaite; mon Copiſte ajoûte que cette modeſtie-là éclate dans ſes moindres actions avec cette vivacité charmante qu'on voit dans les fleurs rares : oui, continue-t'il, une tulippe variée par le plus bel incarnat de mille couleurs délicates ne peut former un ſi merveilleux aſſemblage de perfections que celles qui ſe trouvent dans Julie Salviati, aujourd'hui Comteſſe de Bonneval. Excuſés, je vous prie, le ſtile trop ampoulé de mon Kalſas : cet homme élevé parmi les Orientaux donne furieuſement dans l'hyperbole; mais voici du naturel. Répréſentés vous une perſonne de dix-huit ans que l'Amour a pris plaiſir à former, dont les graces accompagnent toutes les actions, auſſi belle que Venus, auſſi ſage que Minerve, ſavante, ſpi-

ſpirituelle, courageuſe, délicate, fidéle, ſincére, libérale & conſtante: tel eſt ſon caractère, tel eſt ſon portrait. Cette fille incomparable étoit orpheline: ſa méte mourut peu de jours après l'avoir miſe au monde, comme ſi la nature s'étoit épuiſée à enfanter un prodige. Elle étoit redevable de ſon éducation à une Tante vertueuſe dont elle devoit hériter des biens conſidérables. Mes actions & mes malheurs l'avoient diſpoſée en ma faveur: très inſtruite de mes infortunes & de mes exploits militaires, elle ne parloit de moi qu'avec éloge; ainſi je n'eus point de peine à gagner ſes bonnes graces: elle me donna même des marques de ſa bienveillance. Après deux ou trois converſations, nôtre penchant mutuel ſe fortifia en très peu de tems, en ſorte que nous devînmes bien-tôt inſéparables.

Comte, me dit-elle un jour, où je m'efforçois à lui prouver mon amour, une inclination naturelle m'entraîne vers vous, je vous eſtime infiniment, & peut-être je... mais que cet aveu ſincére ne vous porte point à la témérité, ni à bleſſer le reſpect que vous devés à mon ſexe & à ma naiſſance. Vous me connoiſſés peu: l'amour n'eſt pas ce que je cherche dans un homme, je ne ſuis point ennemie de la tendreſſe, j'aime un

cœur

cœur tendre, mais ſans foibleſſe, un cœur généreux que toutes les femmes m'envient, je ſens même que je ne puis aimer qu'un Héros. Vos glorieuſes actions m'ont touchée ſans vous connoître, vôtre mérite achéve ce que la renommée avoit ſi bien ébauché, & ſans les liens qui vous aſſerviſſent au joug de l'Hymen, je ne héſiterois pas un moment à vous perſuader du don de mon cœur par celui de ma foi.

Ah! adorable Julie, m'ecriai-je avec tranſport, quel doux eſpoir vous donnés à mon cœur! Le chagrin, où mes diſgraces m'ont plongé, eſt-il à comparer au plaiſir que vous me cauſés aujourd'hui? Ici je me jettai à ſes genoux; elle m'y ſouffrit ſans le vouloir & ſans s'y oppoſer; elle me conſidéra dans cette poſture avec un plaiſir dont tous ſes ſens parurent troublés; des larmes lui échapérent, elle porta la main ſur ſes yeux, moins pour me cacher ſes pleurs que par cette honte aimable qui n'oſe ſe produire, ni ſe cacher. Je lui baiſai reſpectueuſement la main, alors elle ſe défia de mon reſpect & de ſon amour. Comte, me dit-elle, relevez vous, cette poſture humiliée ne convient ni à vous, ni à moi; vôtre triomphe eſt parfait, n'ayés donc point recours à des moyens impoſteurs pour me ſéduire. Parlés ſincére-

ment

ment & je vous écoute. Revenu de mon délire, je reſte encore un moment dans l'état d'un homme qui voit diſſiper par un réveil fâcheux les flatteuſes images d'un beau ſonge; enfin mes ſens ſe raniment, la parole me revient. Sage Julie, lui dis-je, je reſpecte vôtre vertu, j'adore vos charmes, ainſi ne craignés rien de mes tranſports; un rayon d'eſpérance me fait déja enviſager comme certain le bonheur de vous être uni. L'épouſe que j'ai en France ne peut y mettre d'obſtacle. Exilé pour jamais de ma patrie, marié ſous de mauvais auſpices, je crois qu'il ſera facile de faire rompre ces liens, encore plus onéreux à mon épouſe qu'à moi. Une bonne ſomme diſtribuée à propos & avec ménagement portera la Cour de Rome à conſentir à un ſecond hymen; mais, aimable Julie, j'aime la gloire, je ne reſpire qu'après la vengeance, vous n'ignorés pas même que ces motifs m'ont déja fait écouter les propoſitions du Grand Seigneur. Que deviendrés-vous pendant mon ſéjour en Turquie? ou plutôt que deviendrai-je ſéparé de vous?

Eh! Comte, répondit cette courageuſe fille, penſés-vous qu'en vous épouſant, je veuille offuſquer vôtre gloire & vous retenir dans

dans l'oiſiveté & la molleſſe ? non, cher Comte, j'aime trop la grandeur d'ame, le courage & l'héroïſme, pour vous preſcrire des bornes ſi étroites. La Turquie me ſera auſſi chére avec vous que la ville qui m'a vu naître ; dès que vous aurés un état fixe, je vole entre vos bras, il n'y a point de périls que je n'affronte, point d'obſtacles que je ne franchiſſe, point de voyage que je n'entreprenne pour vous donner des marques de mon ſincére attachement. Ainſi que vôtre tendreſſe pour moi n'interrompe point les arrangemens que vous prenés avec la Porte, & comptés ſur ma parole.

J'entreprendrois en vain d'exprimer quelles furent les douceurs des entretiens que nous eûmes tous les jours enſemble : on ne peut peindre l'amour auſſi beau qu'il eſt, tendres plaiſirs, raviſſante joye, momens délicieux, c'eſt ainſi que s'écoula mon ſéjour à Veniſe depuis l'arrivée de cette adorable perſonne. Ces promeſſes ſortoient d'une trop belle bouche pour ne les croire pas ſincéres, des regards confus que ſes beaux yeux mourans me lançoient à chaque inſtant, me firent hâter mes deſſeins. Je m'appliquai donc tout entier à faire ſolliciter à la Cour de Rome mon divorce, & à conclurre la négociation delicate, où je m'étois engagé avec

Sa Hauteſſe : en voici les principales circonſtances.

A peine fus-je arrivé à Veniſe, que tout le peuple fut imbu de ma retraite dans cette ville. Méhémet Baſtame, Pacha d'Albanie, s'y trouvoit alors, pour régler certains différens ſurvenus entre des Officiers Vénitiens & Turcs, au ſujet d'un poſte important dont les uns & les autres vouloient s'emparer. Ce brave Muſulman me connoiſſoit particuliérement ; nous nous étions vus pluſieurs fois en Hongrie, nous avions même contracté enſemble quelques liaiſons. Le Pacha informé que j'étois à Veniſe ne balança point à me rendre une viſite. Nous nous vîmes depuis ce tems preſque tous les jours, ainſi bien loin de meſurer mes démarches à cet égard, je n'en fis aucun myſtère & toute la ville en fut inſtruite. Il eſt vrai que cette maniére d'agir peu ménagée penſa me couter la vie. Le Conſeil Aulique averti de cette union étroite en prit ombrage. Il fallut donc ſe contraindre davantage pour ne point compromettre un Sénat illuſtre qui me favoriſoit de ſa protection, & qui me rendoit des honneurs infinis. Mais cette circonſpection fût un peu tardive ; mes entretiens avec Méhémet m'expoſérent à pluſieurs dangers que je n'évitai que par les ſoins de l'adora-

dorable Julie, qui, toujours attentive à ma conſervation, dévelopa juſqu'à neuf Emiſſaires, envoyés pour m'arracher la vie. Deux furent pris & exécutés ſecrétement; ſix autres ſe ſauvérent à Padoue, & enſuite ſe diſſipérent. On donna de ſi bons ordre que le neuviéme tomba entre mes mains. Il eſt certain que je ne lui aurois fait aucun quartier ſans la vertueuſe Salviati. Elle ne voulut jamais permettre que je le ſacrifiaſſe à ma vengeance. Comte, me dit-elle, ne ſouillés point vos mains dans un ſang ſi infame, faites voir dans cette occaſion que vous êtes le maître de vos mouvemens; un lâche aſſaſſin n'eſt pas digne de vôtre couroux. C'eſt la misère, m'a-t'il dit, qui l'a engagé à ſe charger de cette horrible action. Eh bien! prouvés à vos ennemis, qu'une ame comme la vôtre ne punit qu'en recompenſant. Tiens, dit-elle, malheureux, en lui donnant une bourſe de cent ſequins, va-t'en, ſors au plus vîte de la ville, & ne t'expoſe point à tomber entre les mains de la Juſtice. J'avoue que cette généroſité me pénétra d'admiration, & excita dans mon ame des mouvemens de pitié qui m'avoient été inconnus juſqu'alors, ce qui m'engagea à joindre encore une pareille ſomme que je donnai à ce malheureux, en le faiſant évader. Alors

cet homme pénétré de la plus vive douleur, vouloit s'arracher la vie, & ſi je n'euſſe remis le calme dans ſon eſprit, je crois que c'étoit fait de ſes jours.

Méhémet Baſtame, effrayé des périls où il m'avoit expoſé, prit de ſi juſtes meſures que nous pûmes conférer enſemble ſans crainte. Le tems du Carnaval nous fournit un nombre d'occaſions de nous voir, & lorſque je ne pouvois traiter avec lui, la belle Julie me ſervoit d'Agent. Le Pacha ayant envoyé mes propoſitions à la Porte, toutes mes demandes furent acceptées, excepté celle de la liberté de conſcience, ſur laquelle j'avois le plus inſiſté, mais Méhémet m'ayant donné des idées ſur cet article, je réſolus d'en profiter ſans vouloir m'opiniâtrer à une choſe dont je ne ſerois peut-être pas le maître. Je me ſuis bien trouvé de cette conduite, par là j'ai évité la fauſſe démarche qu'on m'attribue mal à propos.

Il étoit ſtipulé, entre autres articles, que j'aurois un Corps de 30000 hommes ſous mes ordres & à ma diſpoſition, que je ſerois pourvu d'un bon Gouvernement avec le Titre de Pacha à trois Queues, & que j'aurois dix mille aſpres d'appointement par jour, ce qui revient environ à la ſomme de quar-

quarante cinq mille livres par an ; enfin, que je commanderois une armée en chef, ſuppoſé qu'il ſurvînt une guerre avec l'Empereur. Ces principaux points ayant été ratifiés par le Divan, on donna ordre au Gouverneur de Candie de préparer deux galéres pour me conduire à la Sublime Porte.

Le Sénat de Veniſe, aſſûré d'avoir en ma perſonne un zélé protecteur auprès de Sa Hauteſſe, fut charmé de mon deſſein & des conditions honorables que le Sultan m'avoit accordées ; mais il conclut qu'il falloit diſſimuler adroitement & me faire paſſer pour mort, auſſi-tôt que le Carnaval ſeroit expiré. Méhémet Baſtame partit au mois de fevrier, & dès qu'il eut quitté la ville, toutes les préventions ſe diſſipérent. Je crois que le Public ne ſera pas fâché de voir ici une courte idée de Veniſe & un détail de pluſieurs circonſtances qui précédérent mon embarquement, ſur-tout mon avanture qui fit croire ma mort certaine. Veniſe eſt ſans contredit le plus délicieux ſéjour de l'Europe, la ville la mieux policée & la plus agréable de toute l'Italie, aſſiſe au millieu de la mer. Tous les édifices ſont, pour ainſi dire, iſolés par de larges & beaux caneaux d'une eau tranſparente & pure qui ne ſouffre aucune immondice.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA

Les faîtes des maiſons, les mâts & les banderoles des vaiſſeaux, de vaſtes jardins ornés d'arbres touffus, un nombre prodigieux de gondoles extrémement propres & preſque toutes dorées, la ſomptuoſité d'une infinité de beaux palais & d'autres édifices ſuperbes où le marbre, le porphyre, le jaſpe, l'agathe & autres pierres rares brillent de toutes parts, donnent à la fois dans le même tems & dans le même lieu, le ſpectacle le plus agréable & le plus varié qu'il y ait peut-être au monde. Un air pur, tempéré, & ſerein fait ſuccéder le printems à l'automne, & l'automne au printems. Les glaces, les frimats, & le rigoureux Aquilon ne s'y font preſque jamais ſentir, ni les ardeurs trop ardentes d'une Canicule brûlante. De doux zéphirs qui ſe jouent ſans ceſſe ſur le Sein Adriatique tempérent la chaleur, & diſſipent le froid trop âpre. L'Aſtre du jour n'y eſt preſque jamais offuſqué par ces nuages & ces brouillards épais qui rendent incommodes & malſaines toutes les villes maritimes de l'occident. Ce n'eſt point un païs ingrat, mais fertile. On trouve à Veniſe des fruits délicieux preſque dans toutes les ſaiſons. Ces édifices ſuperbes qui ſemblent ſortir comme du ſein des Lacunes où ils ſont bâtis, ſont accompagnés de grands & magnifiques jardins.

dins. Les eaux de la mer affaiſſées ſous un terrein gras & délié y filtrent avec tant d'œconomie, qu'il produit avec abondance. D'ailleurs la terre ferme dont cette ville eſt très voiſine, fournit avec profuſion le néceſſaire, le commode, l'agréable & le délicieux. Il eſt vrai que ce n'eſt plus cette Veniſe dont le commerce floriſſant a excité autrefois la jalouſie d'un nombre de Souverains. Aujourd'hui il eſt preſque anéanti, ce qui a énervé ſes forces; de ſorte que ſa foibleſſe la met hors d'état de faire des conquêtes; mais auſſi il faut avouer, que la ſageſſe de ſon Gouvernement & ſon heureuſe ſituation la rendent indomtable.

J'ai même remarqué que Veniſe hors le tems des Maſques peut devenir ennuyante à un étranger, à moins qu'il ne ſoit parfaitement connu. Le Vénitien eſt naturellement défiant, ſoupçonneux & jaloux. Il n'accorde pas facilement ſon amitié; mais auſſi, dès qu'il l'a placée chés quelqu'un, elle eſt auſſi durable que la vie. Son bien, ſa fortune, ſa perſonne ſont autant à ſes amis qu'à ſa famille.

Dans le tems des Maſques, on ſe dédommage des ennuis qu'on eſſuye le reſte de l'année. Alors on ne diſtingue perſonne, la politeſſe eſt générale. On vante beaucoup les Operas de Veniſe; cependant j'a-

voûrai, que je m'y ſuis ſouvent fort ennuyé. Otez en les décorations, & la muſique, (encore faut-il être connoiſſeur pour goûter le fredonnement Italien) le reſte eſt pitoyable. Les voix ſont trop efféminées, le Récitatif eſt choquant, le trop petit nombre d'Acteurs eſt encore un défaut qui fatigue, les danſes ſont laſcives & peu modeſtes : en un mot les Operas François, tel que celui de Paris, l'emporte infiniment ſur celui de St. Jean Chryſoſtome de Veniſe, qui paſſe pour le plus fameux de toute l'Italie. Mais laiſſons ces digreſſions aux Voyageurs.

La charmante Salviati qui avoit approuvé mon voyage de Conſtantinople & les conditions honorables du Sultan, trembloit cependant à la ſeule penſée du péril où j'allois m'expoſer. Je ſai, me diſoit-elle ſouvent, que les Turcs gardent leurs promeſſes très religieuſement. Je n'ai rien à craindre pour vôtre vie, j'en conviens, mais la Religion m'inquiéte. Je frémis quand je penſe que vous ſerez peut-être forcé à embraſſer le Mahométiſme.

Banniſſés de vôtre ame, adorable Julie, ces chimères. Méhémet Baſtame m'a montré une lettre de deux Imans, Subſtituts du Muphti, auxquels il a écrit à mon ſujet. Ils feront, diſent-ils, enſorte de me ſouſtraire

traire au couteau ſacré de la circonciſion ; un préſent de deux mille ducats m'exemtera de ce nouveau batême. Ils ajoûtent que devant être chargés de mon inſtruction, ils auront ſoin de publier qu'ils l'ont faite en ſecret, que je n'avois qu'à inſiſter pour que la Cérémonie ne ſe fit point en public, ce qu'on n'avoit garde de me refuſer. J'avoue que ma réputation en ſouffrira, & que le Public me croira véritablement Mahométan. Il aura raiſon, ce Public, ſuppoſé que toute la foi de l'Alcoran conſiſte à porter le turban & les habits Turcs ; mais les gens éclairés & qui me connoiſſent ne ſe perſuaderont jamais que je me ſois fait circoncire. Je vous aſſûre même que ſi le Pacha d'Albanie ne m'avoit pas fourni cette idée, & n'eût pas employé ſon crédit pour me faire éviter cette action, je ne me ſerois jamais déterminé à paſſer en Turquie.

Vous êtes trop raiſonnable, belle Julie, pour vous former des ſcrupules ſur mon eſpéce de métamorphoſe. Ainſi n'héſitez point à me donner la main, afin que j'emporte avec moi le doux nom de vôtre Epoux. Mais que cette ſéparation cauſera d'allarmes à mon tendre cœur ! Je ne puis y penſer ſans frémir.

Rome enfin étoit déja ſur le point de ſe

determiner en nôtre faveur, mes amis me marquoient que les dix milles ducats avoient fait des prodiges, de ſorte qu'il fallut s'éclipſer, la belle Julie, pour en impoſer à ſes parens, & moi pour donner le change à mes ennemis. Cette belle perſonne ayant pris de juſtes meſures afin de mettre à couvert pour environ quarante mille ſequins, tant en joyaux qu'en argent & en autres effets, il ne fut plus queſtion que d'en impoſer au peuple crédule, & voici l'expédient dont je me ſervis.

J'avois une gandole qui m'appartenoit, je trouvai, ſans être apperçu, le moyen de faire dans le fond un trou que j'eus bien ſoin de boûcher & de couvrir. J'avois fait faire deux ſacs de cuir bien paſſé, en forme de veſſie, & bien ajuſtés pour ſoutenir la belle Salviati ſur l'eau. Deux de mes amis devoient ſe poſter avec un leger eſquif dans un endroit marqué, afin de nous donner du ſecours. Tout étant ainſi diſpoſé, je fis voguer mes Gondoliers avec beaucoup de viteſſe ſur le Canal de Rialto, & lorſque je fus au lieu déſigné; je pris ſi bien mon tems que ma gondole enfonça preſque tout à coup. Alors mes gens effrayés ſe jettérent à la nage, je ſaiſis ma Maîtreſſe par la main, je me précipitai avec elle dans le Canal, &

nous

nous fûmes ſecourus preſque à l'inſtant par nos deux amis. Ma gondole que le mouvement de l'eau avoit renverſée, ne s'étant trouvée que le matin même aſſés éloignée de la ville, tout le peuple crut non ſeulement nôtre perte aſſûrée, mais même accuſa mes ennemis de cet accident, lorſqu'on apperçut le trou qui étoit dans le fond de la gondole.

Pluſieurs perſonnes qui étoient du ſecret, ayant publié que nos corps emportés par le reflux avoient été trouvés ſur les côtes d'une isle voiſine, perſonne ne douta plus de ma mort. La Tante de la belle Salviati parut inconſolable: la plus grande partie des Citoyens chantoient nos louanges ou plutôt nos Oraiſons funébres; en un mot, nous fûmes perſuadés de l'eſtime du peuple. Dès que nous eûmes atteint l'eſquif, nous voguâmes vers un endroit écarté, où nous mîmes pié à terre. On avoit fait diſpoſer deux appartemens fort commodes dans le palais d'un riche Juif, qui, après avoir quitté ſa Religion, avoit acquis le Titre de Noble Vénitien pour la ſomme de huit mille ſequins, & comme ces ſortes de Nobles qu'on appelle *ad honores* ont de grands ménagemens à garder avec le Sénat, on crut que nous y ſerions tout à fait inconnus. Ce

Noble

Noble poſtiche paſſoit pour un homme de probité : je le penſois pieuſement, du moins ne me donna-t'il aucune preuve du contraire pendant mon ſéjour chés lui. Quand on ſe plaint des méchans amis, il faut craindre que l'amour propre n'exagére leurs défauts & que l'on n'ait auſſi quelque tort de ſon côté. Car il eſt fort naturel & fort ordinaire de condanner les autres pour s'excuſer. Cependant les perſecutions qu'il fit à ma chére Epouſe après mon départ, étoient tout à fait indignes d'un homme de bien. Voici en peu de mots ſon portrait.

Cet homme âgé environ de trente ans avoit une phyſionomie aſſés revenante, & une figure aſſés bien priſe, quoique petite ; mais avec tous les vices du cœur & de l'eſprit des Italiens, taciturne, vindicatif, jaloux juſqu'à l'extravagance. Une hypocriſie finement maſquée couvroit une ame perfide & traitreſſe. Il joignoit outre cela la bizarrerie à la raiſon, la pedanterie à la ſcience, l'orgueil à la morale, la tyrannie à la fauſſe vertu, & l'amour au libertinage. Un caractére ſi ſouillé ne me fut point impénétrable ; après huit jours de fréquentation, je prévis des malheurs. Ma prévention ne ſe trouva que trop juſte par la ſuite, & quoique ces infortunes ne ſoient pas tombées

ſur

ſur ma perſonne, la belle Salviati qui en fut le martyr étant un autre moi même, j'en ai reſſenti tout le contre-coup. Le Signor Barnetti, (ainſi s'appelloit ce perſonnage) poſſédoit des biens immenſes, avoit un palais ſuperbe où l'or, l'azur & les pierres les plus précieuſes brilloient de toutes parts.

Son Epouſe à la quelle on pouvoit ſans flatterie donner le tître de belle, n'avoit non ſeulement aucun de ſes défauts, mais même elle poſſédoit toutes les qualités contraires. Son ame convenoit aſſûrément à ſon corps; en ſorte que ſans le ſecours de cette vertueuſe Dame j'aurois perdu ſans reſſource cette chére Epouſe que j'adore. Peut-être même auroit-elle été la victime des fougueux emportemens de ce ſcélérat. Cependant je dois lui rendre cette juſtice, il diſſimula ſi adroitement l'eſpace d'environ ſix mois que je demeurai chés lui, que je crus plus d'une fois m'être trompé & n'avoir pas dévelopé ſon horrible naturel. La ſécurité de ma charmante Maîtreſſe à ce ſujet étoit trop parfaite pour vouloir la troubler par les idées fâcheuſes que je prévoyois. Il faut ſouvent ſe gouverner ſelon les rencontres que la raiſon ne peut deviner, car il ſemble que l'infortune ait ſes caprices & ſon heure du berger auſſi bien que l'amour. Ainſi je

gardai

gardai un profond ſilence ſur mes découvertes, craignant de me tromper, mais le tems ne vérifia que trop bien mes juſtes ſoupçons.

L'impatience où j'étois de devenir l'Epoux de Julie Salviati ne pouvoit être modérée que par les nouvelles favorables que je recevois de Rome preſque tous les jours. Cependant cette Cour me fit languir encore près de trois mois. Il eſt vrai que ma tendreſſe pour cette charmante perſonne s'étoit inſenſiblement changée en une parfaite amitié ; or quand l'amour devient amitié, il demeure à cette amitié je ne ſai quoi de doux, d'agréable, & d'ardent qui vaut bien la jouïſſance, après laquelle on ſoupire pourtant ſans ceſſe.

Enfin cette permiſſion tant deſirée arrive, & j'épouſe mon aimable Maitreſſe en préſence de quatre perſonnes, ſavoir, deux Sénateurs, mon hôte & ſon Epouſe. La circonſtance de mon mariage à Veniſe, peut-être même encore ignorée dans cette ville, paroitra ſans doute fabuleuſe & controuvée. Cependant rien n'eſt plus réel que cet hymen. La permiſſion de la Daterie en fait foi, & cette permiſſion eſt entre les mains de l'Eccléſiaſtique qui nous épouſa. C'eſt un homme ſage & vertueux qui poſſéde un em-

emploi des plus honorables de la Républi-que. D'ailleurs les gens qui connoiſſent l'eſprit de la Cour de Rome ne revoqueront point en doute un fait de cette nature, perſuadés que les Dataires ou les Sécretaires de cette Chancellerie expédient toutes ſortes de Brefs à force d'argent. La coutume qui fait tout eſt cauſe que le monde eſt gouverné par des abus comme par des Loix. Veut-on diſſoudre un mariage, épouſer ſa couſine, ſa niéce, ſa belle-ſœur même, s'exemter des vœux du Célibat qu'on a jurés aux pié des autels, tout cela ſe fait à Rome. Les graces y ſont taxées, on obtient des diſpenſes à tout prix. L'intérêt ſordide de cette Cour, eſt ſi connu que le riche en profite ſouvent aux dépens du pauvre. Ce ſont des droits que ſes partiſans appellent ſacrés, & que d'autres regardent comme pe grands abus. Ces iniques privilèges ſont maintenus avec un art admirable. Cette Cour auſſi adroite à ſoutenir ſon crédit, que fertile en inventions, parvient preſque toujours au terme qu'elle ſe propoſe. Je n'ignore pas que la plupart de ces Brefs ſubreptifs s'expédient à l'inſçu du ſaint Pére, mais ils s'expédient toujours & à une infinité de gens qui croyent leur conſcience en repos, lorſqu'ils ſont munis de ces permiſ-

miſſions. Telle fut auſſi nôtre ſécurité à cet égard, nous nous inquiétâmes peu de la validité ou de l'invalidité du Bref, & nous en profitâmes.

Il ſeroit difficile de rendre d'une maniére ſenſible les tranſports de joye que nous reſſentîmes l'un & l'autre en recevant cette agréable nouvelle. Au lieu de nous dire des choſes paſſionnées au ſujet de nôtre hymen, & de nous faire des proteſtations tendres, nous reſtâmes comme immobiles. Nous nous regardions ſans parler, on voyoit dans nos yeux, dans nôtre contenance, je ne ſai quelle douce confuſion, je ne ſai quel deſordre touchant qui nous enflamma l'un pour l'autre davantage, & qui arracha mille tendres ſoupirs de nos cœurs. Cependant j'ignore ſi l'aſſûrance de mon bonheur me cauſa plus de joye que de chagrin. Si d'un côté je me voyois au comble de la félicité, de l'autre, la néceſſité de nous ſéparer bientôt & d'abandonner cette chére femme m'affligeoit cruellement, & il eſt aſſûré que ſans la force d'eſprit de l'adorable Julie j'aurois préféré une ſolitude inconnue, à tous les honneurs qui m'attendoient à la Cour Ottomane. Irréſolu, incertain, je balançai bien des fois à rompre mes engagemens avec Sa Hauteſſe, de ſorte que mon

état

état heureux étoit ſouvent troublé par les amers chagrins de l'abſence. Telle fut ma ſituation pendant les trois derniers mois de mon ſéjour à Veniſe.

La courageuſe Salviati à force de careſſes me détermine enfin à fixer mon départ. „ Il „ faut, me diſoit-elle ſouvent, que la rai- „ ſon nous empêche de prendre ſi fort les „ choſes à cœur; nous devons nous conſo- „ ler par l'eſpérance d'une prochaine réü- „ nion, il faut bien eſpérer: le chagrin, la „ triſteſſe tuent à la fin. La profeſſion de „ guerre que vous avés faite dès vôtre ten- „ dre jeuneſſe, & celle d'avoir eſſuyé de „ cruelles diſgraces doivent vous avoir tel- „ lement endurci, que vous ne devés plus „ ſentir ce qui abbat la plupart des autres „ hommes. Ranimés donc ici vôtre cou- „ rage, volés où la gloire vous appelle. " En un mot ſes ſages conſeils & mon devoir me donnérent aſſés de force pour entre- prendre ce long voyage.

Après avoir tout diſpoſé, le Signor Bar- netti qui ne ſoupiroit qu'après mon éloigne- ment, nous fit ſortir la nuit, (car Julie voulut m'accompagner juſqu'au vaiſſeau) & nous déguiſa ſi bien l'un & l'autre qu'on ne nous reconnut point; nôtre petit voyage fut bien-tôt terminé. Le Capitaine de la

frégate que je devois monter ayant des ordres précis de mettre à la voile dès que je ſerois à ſon bord, nous força enfin à nous ſéparer. On doit croire que nôtre adieu fut tendre ; Je pars, chére Julie, lui dis-je, & ma douleur eſt ſi vive que mon ame eſt prête à s'échaper & vient juſques ſur mes lévres. Conſolés vous, cher Comte, repliqua-t-elle, ſoyés plus tranquille ; je ne vous perdrai point de vue, je vous parlerai ſans ceſſe ; les mers ne peuvent ſéparer deux cœurs comme les nôtres, ils ſont trop unis pour jamais s'oublier. Cependant je la ſentis chanceler, & elle tomba en défaillance entre mes bras. Peut-être prévoyoit-elle les terribles épreuves qu'eut à ſoutenir ſa vertu. Enfin ſes ſens ſe raniment, les ténébres dont ſes beaux yeux s'étoient couverts ſe diſſipent. Adieu, me dit-elle, en s'éloignant de moi incontinent, partés : néanmoins elle s'arrête encore, me conſidére ; j'eſpére, s'écrie-t-elle, vous rejoindre dans peu, je fixe toutes mes penſées ſur cette flatteuſe eſpérance. Je connois aujourd'hui, que tout ce qui n'eſt point amour n'occupe pas longtems ceux qui s'aiment. Enſuite elle court ſe jetter dans ſa gondole, fend les ondes du Sein Adriatique & diſparoit dans un moment à mes yeux. Cette ſéparation cruel-

le

le me fut ſi ſenſible que je n'enviſageai aucun objet juſqu'à mon arrivée dans l'Isle de Céphalonie. Ici j'interromps ma narration & le cours de mes avantures, pour laiſſer à ma tendre Epouſe le ſoin de finir ſon Hiſtoire. C'eſt elle qui l'a écrite, & le Kalſas n'a fait autre choſe que d'en châtier le ſtile & de l'enrichir de ſes expreſſions orientales.

Dès que j'eus quitté le Comte de Bonneval, une langueur mortelle s'empara de mon eſprit avec tant de violence que je tombai dans une eſpéce d'anéantiſſement, où je reſtai l'eſpace de dix jours; mais peu à peu la flatteuſe eſpérance de le revoir bientôt ranima mon courage, & je ne ſongeai qu'à diſſiper mes ennuis. L'aimable Epouſe de Barnetti, qui ne m'avoit pas abandonnée d'un moment, contribua beaucoup à me réveiller de mon état léthargique; ſes ſoins empreſſés m'attachérent à elle plus étroitement qu'avant le départ de mon Epoux. Le Signor ſon mari ne négligeoit rien de ſon côté pour me prouver ſon eſtime. Juſqu'alors je ne m'étois point apperçue que ſes attentions fuſſent intéreſſées, ſon hypocriſie m'avoit dérobé ſes idées; mais il ne me laiſſa pas long-tems dans cette tranquille ignorance. Ses regards paſſionnés commencérent à m'in-

quiéter, ce qui me fit éviter, autant qu'il fut en mon pouvoir, les occaſions où il auroit pu s'expliquer. J'ordonnai même à une femme de chambre qu'on m'avoit donnée pour me ſervir, & qui ne me connoiſſoit que pour une parente de la Vénitienne, de ne jamais me laiſſer ſeule, à moins que je ne fuſſe dans la compagnie de ſa Maîtreſſe. Car dès lors je ne doutai point que tant de reſpect & d'attention ne provinſſent d'un amour naiſſant. En effet c'en étoit le dangereux ouvrage. Ses fréquentes viſites dans des heures indues ſuppoſoient une impatience démeſurée de me faire une peinture de ſa paſſion, & je conclus qu'une paſſion qui le faiſoit manquer aux devoirs de la bienſéance eſt une paſſion furieuſe. Et comme des fureurs de l'amour on paſſe aiſément aux injuſtices, à la colére & à l'extravagance, je pris de ſi juſtes meſures que pendant plus de trois mois il ne put trouver l'occaſion de me faire l'aveu de ſes criminelles amours ; mais ce fatal moment arriva lorſque je m'y attendois le moins.

Un jour, ayant négligé de fermer la porte de mon cabinet, il me ſurprit comme je liſois attentivement une lettre du cher Comte. Il me marquoit qu'il étoit arrivé heu-

heureuſement à la Canée, & que dans deux jours il partoit pour la Sublime Porte, où je pourrois lui envoier de mes nouvelles. Ce ruſé Italien me voyant très attendrie, ſaiſit cet inſtant critique où m'avoit miſe la lettre de mon Epoux, & me dit, en fixant ſes avides regards ſur moi, " Divine Com-
„ teſſe, avec tous les charmes que vous
„ poſſédés, vous ne trouverés que des A-
„ mans vaincus & ſoumis, vous mérités le
„ reſpect & l'adoration de tous les hommes.
„ Ce language m'irrita, je ne veux point
„ d'adorateurs, répondis-je, que celui avec
„ lequel le ciel ma unie. Ah! Madame,
„ m'interrompit-il, ne haïſſés pas du moins
„ un malheureux qui ne peut vivre ſans
„ vous adorer. " Alors il ſe jette à mes piés, me ſaiſit par ma robe, me ſerre les genoux, & me fait avec un tranſport furieux l'aveu de ſa paſſion odieuſe, dans des termes à effaroucher le vice même. Irritée autant que ſurpriſe, j'eus cependant aſſés de force pour diſſimuler ma juſte indignation. Levés vous, lui dis-je, d'un air fier, & ne m'expoſés pas davantage à un diſcours qui me pénétre de la plus vive douleur. Banniſſés de vôtre ame ces traits empeſtés qui vous couvrent d'une éternelle confuſion. Eſt-ce ainſi que vous violés les droits ſacrés de l'hoſpitalité,

& cela d'une maniére ſi outrageante que j'ai peine à calmer mon courroux? Cet infame bien loin de s'appaiſer, oſa s'émanciper; alors je me ſaiſis d'un poignard dans le deſſein de lui faire vomir ſon ame impure; mais la crainte & la honte rallentirent ſa fureur. Il prend auſſi-tôt la fuite, & ſe retire dans ſon appartement, plein de rage & de confuſion. Un moment après, je l'apperçois ſe promener dans ſon jardin, ſemblable à un taureau furieux que le bourdonnement de l'abeille & les couleurs irritent, & que rien n'eſt capable de retenir ni de domter.

Depuis ce moment fatal qui fut l'Epoque de tous mes malheurs, je m'enfermai dans ma chambre comme dans une obſcure priſon, & refuſai opiniâtrément de paroître par tout où il ſe trouvoit. Son Epouſe ſurpriſe d'un changement ſi extraordinaire m'en demanda avec empreſſement la raiſon. Bien loin de diſſimuler, je lui fais un récit ſincére de l'extravagance de ſon Epoux. Ici cette vertueuſe femme ſe ſentant auſſi outragée que moi, l'accable de reproches & lui fit ſentir vivement ſon infame procédé. Alors cet homme confus & humilié vint avec une phyſionomie renverſée, les larmes aux yeux, me demander pardon. Il me parut même ſi pénétré de ſa faute que je n'eus

au-

aucune peine à lui rendre mon amitié. Je fus même obligée de le conſoler, tant ſa douleur me parut vive. Il m'évita dès lors avec autant de ſoin qu'il m'avoit recherchée avec empreſſement. Charmée de cette heureuſe métamorphoſe, j'en uſai à ſon égard avec beaucoup de cordialité. Je lui prodiguai même mille innocentes careſſes, comme pour le dédommager des chagrins que je lui avois cauſés. Mais c'eſt une ſuite des malheurs de ceux qui ſont dans la mauvaiſe fortune, de ne pouvoir guéres donner des témoignages d'amitié qui ne ſoient ſuſpects. Mes careſſes l'irritérent au lieu de le calmer. Cependant ſa conduite hypocrite ne ſe démentit point pendant plus de dix-huit mois; mais le malheureux trompoit ma ſécurité. Il eut recours à la vengeance; cette ame de boue, déja noircie de pluſieurs crimes, ne trouva rien de ſacré pour ſatisfaire ſon reſſentiment.

Déja j'avois reçu ſept ou huit lettres de mon tendre Epoux qui me faiſoit eſpérer une prochaine réünion; déja même il avoit fait meubler un ſuperbe palais pour me recevoir; mais un ſilence de dix mois me donna de furieuſes allarmes. Ses lettres ceſſérent tout à coup; pluſieurs vaiſſeaux étoient arrivés depuis ce tems; j'étois bien infor-

mée qu'il avoit un état fixe, de ſorte que je ne ſavois à quoi attribuer cette indifférence; mais enfin je fus inſtruite du ſujet qui la cauſoit.

On m'apprit que Barnetti avoit écrit des lettres horribles au Comte mon Epoux, entre autres, qu'une galanterie la moins ménagée m'avoit couvert d'opprobre, que j'étois accouchée quatorze mois après ſon départ, & que pour cacher mon crime j'avois fait jetter l'enfant dans le Canal qui baignoit ſa maiſon. Ces calomnies affreuſes étoient atteſtées par trois témoins auſſi ſcélérats que lui. Jamais langue a-t-elle prononcé rien de ſi déteſtable, jamais plume a-t-elle écrit un fait plus odieux. Ce fut un Noble Vénitien, à qui le Comte avoit envoyé la lettre de Barnetti, qui me fit part de cette cruelle nouvelle.

Le Comte de Bonneval, à la lecture de cette funeſte miſſive, fut frappé comme d'un arrêt de mort, prononcé contre lui même. Il ſe laiſſa même emporter à une fureur qui penſa lui couter la vie. Cependant, revenu de ces prémiers tranſports, il s'écria. Non, Julie n'eſt point coupable de ces crimes, ſon ame eſt trop pure, ſon cœur trop noble pour ſe noircir par de pareils forfaits. C'eſt la vengeance d'un homme

me irrité qui n'a pu parvenir à ſes deſſeins L'amour outragé eſt capable des plus énormes crimes. Périſſent donc les calomniateurs qui ont oſé m'en impoſer par une ſemblable impoſture.

Néanmoins on voyoit que les ſoupçons reprenoient quelquefois le deſſus : c'eſt ſans doute ce qui le détermina à s'éclaircir.

Ce Seigneur étoit un homme de probité & d'honneur. Il me fut aiſé de me laver de ces crimes énormes, & il écrivit au Comte tout le détail de cet événement & ce qui avoit porté Barnetti à la vengeance ; mais, hélas ! cette lettre ne le trouva plus à Conſtantinople. La douleur que lui cauſa ma prétendue infidélité lui avoit percé le cœur : ce qui l'engagea, avec l'agrément de la Porte, de partir pour ſon Gouvernement qui étoit en Arabie ; de ſorte qu'il ne la reçut que trois ans après, & environ dix mois avant nôtre reünion.

L'Agent de Sa Hauteſſe à Veniſe m'ayant fait ſavoir ſecrettement cette circonſtance, je tombai dans un état affreux, mon deſeſpoir fut auſſi grand qu'il étoit juſte. Cent fois je voulus tourner contre moi le poignard dont j'avois penſé ôter la vie à l'infame Barnetti : ſa ſage épouſe ne m'abandonna point, ſans elle c'étoit fait de ma vie. Elle mêloit

ſes larmes avec les miennes, & l'on n'eût pu dire qui de nous deux étoit la plus affligée. Je la conjurois de me laiſſer ma douleur toute entiére. Madame, lui dis-je, j'aimerai toûjours le Comte, peut-être, hélas! ne le verrai-je plus. Enfin après plus de huit jours de ce délire, je me déterminai à me ſauver, & à paſſer à Conſtantinople. Je prévis que les reproches ou les plaintes que je pourrois faire contre Barnetti ne ſerviroient qu'à l'irriter, qu'il ne manqueroit point de ſe venger en decouvrant ma retraite à mes parens, comme il m'en avoit menacée pluſieurs fois, qu'alors je me trouverois dans l'impoſſibilité de rejoindre le Comte de Bonneval, dont la réputation étoit deja flêtrie par les faux bruits qu'on avoit répandus qu'il avoit embraſſé le Mahométiſme. La crainte de perdre pour jamais cet Epoux chéri & le deſir ardent de me juſtifier des noires calomnies dont on l'avoit prévenu contre moi, l'emportérent ſur tous les juſtes motifs qui devoient m'engager à reſter à Veniſe. En vain les remontrances de mes amis & de la Signora Barnetti tâchérent de me faire changer de réſolution, rien ne fut capable de me retenir.

Cette généreuſe Dame, ayant enfin conſenti à mon départ, me fit évader pendant

la

la nuit. On avoit fait freter une felouque pour me conduire en Céphalonie, eſpérant que le Gouverneur de cette isle qui étoit ami particulier du Comte mon Epoux, ſenſible à mes infortunes, me fourniroit avec plaiſir les moyens de paſſer à Conſtantinople: mais, vains projets! trompeuſe eſpérance! tout échoua le ſixiéme jour de mon embarquement. C'eſt ici que j'entre dans un vaſte, mais impétueux océan de triſtes & de cruels malheurs dont la providence ne m'a tirée qu'après des peines & des maux infinis.

Déja depuis cinq jours le tems calme & ſerein nous faiſoit eſpérer que dans peu nous arriverions dans cette isle; déja ſes côtes nous paroiſſoient comme d'épais nuages qui ſe diſſipoient peu à peu, pour nous laiſſer admirer ces charmans côteaux, variés de tout ce que la campagne a de plus raviſſant, lorſqu'un terrible ouragan s'éleva tout à coup & nous porta dans le Golfe de Lépante avec une extrême rapidité. La mer enflée juſqu'aux nues rempliſſoit à chaque inſtant la felouque de ſes ondes, un vent impétueux nous pouſſoit avec violence contre des rochers eſcarpés. Déja nous enviſagions nôtre perte comme prochaine, quand le bâtiment ſe renverſa en friſant un écueil. Un morceau

ceau d'une vergue qui ſe rompit, s'étant accroché à mes habits, me précipita dans la mer, comme pour me ſauver; car étant pouſſée par le vent elle me mit ſur le rivage, au lieu que le culbutement de la felouque abîma ſous elle les deux Nautonniers, qui ne pouvant ſe dégager ſe noyérent. On trouva leurs corps attachés à quelques débris de ce petit vaiſſeau.

Des Pècheurs qui avoïent été temoins de nôtre naufrage, voyant mon corps flotter ſur ce bois, vinrent à mon ſecours & me portérent dans leur cabane. J'étois ſans mouvement & preſque ſans vie; les ſoins empreſſés de ces gens charitables me rapellérent enfin à la lumiére; mais ce ne fut que pour déplorer mon infortune & pleurer ces nouveaux malheurs. Voyant à mes habits que je n'étois point une perſonne du commun, ils donnérent à l'Aga de Patras avis de mon accident, & lui firent un portrait ſi touchant de mon état, qu'il vint preſque auſſi-tôt à mon ſecours: & comme ils ne m'avoient rien dit touchant cet article, je fus extrémement ſurpriſe de voir le lendemain ce Turc, accompagné d'un nombreux cortége, entrer dans ma cabane & me faire mille offres de ſervice. Sa politeſſe & ſes fortes inſtances pour m'engager à prendre un loge-

ment

ment dans ſa maiſon auroient été inutiles, s'il ne m'eût fait connoitre les conſéquences dangereuſes de mon ſéjour dans ces endroits écartés: je me déterminai donc à accepter ſes offres.

Tous mes effets avoient été engloutis dans la mer, il ne me reſtoit plus que quelques joyaux & environ cent ſequins que j'avois dans ma bourſe. J'en donnai cinquante aux charitables Pècheurs qui m'avoient ſauvé la vie. Le généreux Achmat, (ainſi ſe nommoit l'Aga de Patras) me fit monter dans un chariot couvert. Nous nous mîmes en chemin, & ſix heures après j'arrivai chés lui. Il me préſenta auſſi-tôt à ſa femme, & lui dit en l'embraſſant, Louanges au très Haut & au grand Prophéte Mahomet, voici une jeune & belle perſonne qui a fait naufrage ſur les côtes du Golfe de Lépante & que des Pècheurs charitables ont rappellée à la vie. La mer lui a enlevé tous ſes biens. Informé que cette vertueuſe femme étoit chés ces gens où elle ne pouvoit recevoir les ſecours néceſſaires pour ſubvenir à ſes beſoins, je l'ai été chercher, & je lui ai propoſé de me ſuivre. Elle y a conſenti, & je lui ai promis que tu aurois ſoin d'elle. Donne lui donc place à ta table, & qu'elle ſoit honorée & ſervie comme toi même par nos

Eſcla-

Eſclaves. Toute œuvre charitable a des recompenſes dans le ciel par le Tout-puiſſant, & nous recevrons de celle-ci de grandes conſolations. Elle me paroit une femme vertueuſe & ſpirituelle, ſon exemple & ſes converſations te procureront du plaiſir & de la conſolation.

L'Epouſe d'Achmat me reçut avec une politeſſe affectueuſe & ſimple, qui ôte à la charité qu'on exerce cette rudeſſe & cette férocité rebutantes pour les infortunés qui la reçoivent, de ſorte que nôtre amitié devint en peu de tems parfaite. Mais comme l'agneau ne goûte de plaiſir que lorſqu'il ſaute & qu'il bondit ſur les croupes des rochers & des montagnes, & que la chaſte colombe ne peut vivre ſans génir, ſéparée de ſon couple chéri, je ſentois au fond de mon cœur les cruelles amertumes que l'abſence de l'objet aimé produit pour tous les plaiſirs du monde.

Cette vertueuſe femme faiſoit de vains efforts pour diſſiper mes chagrins, il en tranſpiroit toujours dans quelques unes de mes actions. Achmat & ſon Epouſe peu inſtruits des véritables motifs de ma mélancolie, redoubloient à chaque inſtant leurs careſſes & leurs ſoins ; ils ſe perſuadoient ne pas faire aſſés pour moi. Pénétrée d'une vive

vive reconnoiſſance, je réſolus de leur déclarer mon nom & toute la vérité de mes funeſtes malheurs, de peur de refroidir leur amitié par des ſoupçons peu avantageux à ma réputation. Déja depuis trois mois j'étois dans cette maiſon charitable; le caractère d'Achmat & de ſon épouſe, que j'avois parfaitement dévelopé, ne me donna aucun ombrage; je ne doutois pas même que ſenſibles à mes infortunes, ils ne me fourniſſent des moyens pour exécuter mes projets. Je crus encore que le ſeul nom d'épouſe du Comte de Bonneval très vénéré chés les Turcs les engageroit à me faire parvenir à la Sublime Porte. Je ne balançai donc plus à leur confier mon ſecret: par là je leur donnois auſſi des preuves de ma ſenſibilité pour leurs bienfaits.

Il ne faut pas, dis-je en moi même, qu'un excès de triſteſſe me faſſe attendre ici ma deſtinée les bras croiſés: il faut m'évertuer pour me tirer du mauvais pas où je ſuis tombée, & ſi malgré mes ſoins il faut périr ſans exécuter ma volonté, ce ne ſera point ma faute, & je n'aurai rien à me reprocher. Quoique je ſois tranquille ſur mon innocence, cette tranquillité cependant ne doit pas m'empêcher de

ſon-

ſonger à tout ce que je puis faire pour me juſtifier. Après cela j'en attendrai l'événement avec indifférence. Les malheureux trouvent quelques reſſources dans l'eſpérance, ce m'eſt un avantage de ne pouvoir être pis & de pouvoir être mieux.

Après ce petit colloque intérieur, je fis à Achmat & à ſa femme un récit fidéle de tout ce qui m'étoit arrivé depuis ma connoiſſance avec le Comte de Bonneval. A peine ces braves gens eurent-ils entendu mes étranges avantures, que la compaſſion augmenta encore leur tendreſſe. Ils m'embraſſérent avec tranſport : vertueuſe femme, s'écria Achmat, plus je te connois infortunée, plus tes droits ſont grands ſur mon amitié. Dieu t'ayant miſe entre mes mains, perſécutée & preſque ſans appui, tu trouveras en moi un ami ſincére & vigilant qui n'épargnera rien pour te faire triompher de tes ennemis & pour te procurer le retour de la tendreſſe de ton époux. Je le connois, ce vaillant Comte, j'ai éprouvé ſes bienfaits, il m'a donné des preuves auſſi éclatantes de ſa généroſité que de ſa valeur. Tranquilliſe toi donc, chére Comteſſe, & repoſe toi ſur moi du ſoin de te remettre à Conſtantinople.

Après ce témoignage ſi tendre d'une amitié généreuſe & ſolide qui tiroit ſa ſource d'une

d'une pitié ſincére, ma triſteſſe ſe calma, ou plutôt ſe concentra toute entiére dans mon ame, pour ne faire voir à mes charitables hôtes qu'un viſage content & ſatisfait. Mais voyant qu'on ne parloit point de mon départ, je retombai peu à peu dans ma prémiére mélancolie. La femme d'Achmat m'en fit des reproches obligeans: alors forcée par ma douleur ſecrette je lui parlai en ces termes.

„ Il eſt vrai, dis-je, tendre amie, que „ malgré les bontés que vous me prodi- „ gués, je m'ennuye; mais j'en appelle à „ vôtre cœur. O ! la plus vertueuſe de „ toutes les femmes, c'eſt en vous même „ que je veux trouver des excuſes à mon „ eſpéce d'ingratitude. Entrés donc pour „ un moment dans mes peines, ou plutôt „ ſuppoſés que réduite aux mêmes mal- „ heurs que moi, je vous euſſe recueillie „ dans ma maiſon, & que je vous y fiſſe goû- „ ter toutes les douceurs que je trouve dans „ la vôtre, pourriés vous jouïr d'une grande „ tranquillité ? Séparée d'un époux qui vous „ eſt plus cher mille fois que la vie, ne crain- „ driés-vous pas que la calomnie qui vous „ auroit déja noircie dans ſon eſprit, ne lui „ perſuadât que vous êtes coupable ? Hélas ! „ c'eſt cette ſeule crainte qui me dévore.

„ Mourir innocente, ce n'eſt point un „ malheur, mais mourir chargée du mé- „ pris & de l'indignation de ce que l'on „ aime, ne pouvoir ſe juſtifier, voila l'é- „ cueil qui fait toujours faire naufrage à la „ conſtance la plus ferme. Plaignés moi „ donc, généreuſe amie, & ne condamnés „ point mes inquiétudes. Engagés Ach- „ mat à me faire partir pour aller joindre „ le Comte, & pour me rendre à Con- „ſtantinople, où je pourrai lui donner de „ mes nouvelles. " Alors elle appelle toute éplorée ſon époux & lui fait part de nôtre converſation.

„ Il y a, dit-elle, de l'injuſtice à la vou- „ loir contraindre à demeurer davantage „ parmi nous, mais les raiſons qui enga- „ gent nos amis à nous quitter, quoique „ très légitimes, n'en ſont pas moins affli- „ geantes. Je vais donc, chére Comteſſe, „ me ſéparer de toi, peut-être pour ne nous „ plus revoir. Garde toujours le ſouvenir „ de la vive amitié que j'ai conçue pour ton „ aimable perſonne. Adieu, reçois ici mes „ derniers embraſſemens, je vais ordonner „ toutes les choſes néceſſaires à ton voya- „ ge. " Achmat auſſi très affligé me dit qu'il alloit me faire conduire dans l'Isle de Négre- pont; que le Pacha qui étoit de ſes amis

me

me feroit tranſporter à la Porte dans une galére. En achevant ces paroles, il me remet une groſſe bourſe : voila, dit-il, douze cens ſequins pour faire ton voyage ; j'y joindrai des lettres preſſantes pour le Pacha. Alors il prend congé de moi, & me dit adieu. Pars ſans me revoir, ajoûta-t-il, je n'aurois pas aſſés de courage pour ſoutenir nôtre ſéparation. Il fit remplir deux coffres de toutes les choſes qui m'étoient néceſſaires ; à quatre heures du matin on charge ſur deux chevaux le bagage ; j'en monte un troiſiéme. Deux Eunuques à pié furent chargés de ma conduite, & au lieu de prendre la route de l'Iſthme de Corinthe, ils s'égarent & vont tomber dans le païs des *Magnotis*. Après dix-huit jours d'une marche extrémement rude & pénible, à cauſe des rochers & des montagnes dont la Morée ou le Péloponnéſe ſont couverts, une chaleur un peu âpre me détermine à me repoſer dans un petit bois touffu que je trouvai ſur la pente d'une colline. Il n'y avoit pas un quart d'heure que je reſpirois une fraîcheur agréable, produite par les doux Zéphirs, que je fus ſurpriſe par une troupe de ces Grecs qu'on appelle *Magnotis*, auſſi voleurs & auſſi traîtres que des Miquelets. Mes deux Eunuques, à la vue de cette troupe de brigans, s'envolérent com-

me le vent, & me laiſſérent expoſée aux inſolences de cette canaille avide de rapine.

Cette nation nommée les *Magnotis*, habite une partie du Péloponnéſe depuis le Cap de Modon juſqu'à celui de Matapan: les rochers eſcarpés dont cette contrée eſt remplie les met à l'abri de toute pourſuite. C'eſt un peuple perfide & indomptable: ſemblables aux Arabes, ils ſe réfugient dans des cavernes inacceſſibles, de ſorte que les Turcs dont ils ſont ſujets n'ont pu juſqu'ici les réduire, ni les obliger par les châtimens à ſe contenir dans les régles du devoir de la vie civile. La Religion Gréque qu'ils profeſſent, quoique Chrétienne, ne peut mettre de frein à leurs brigandages. A peine en ont-ils une teinture groſſiére; leurs Papes ou Prêtres, bien loin de leur inſpirer la Morale, ſont les prémiers à voler & à dépouiller tous ceux qui ont le malheur de tomber entre leurs mains: ils ne reſpectent pas plus les Turcs leurs Souverains que les autres.

On doit juger que des gens de ce caractère n'eurent pas beaucoup d'égard à mes menaces ni à mes priéres. Non ſeulement ils m'enlevérent mes trois chevaux avec tous les préſens d'Achmat, mais encore ils eurent l'au-

l'audace de me dépouiller, & de me donner, en échange de mes habits, de vieux haillons qu'ils ôtérent à une de leurs femmes. Il eſt vrai qu'ils ne me firent aucune inſulte; ils me laiſſérent en liberté, & diſparurent preſque dans l'inſtant.

Une autre que moi ſeroit morte de frayeur, mais j'enviſageai cette nouvelle infortune avec des yeux ſecs & même avec une indifférence qui m'étonne moi-même quand j'y fais réflexion. J'eus aſſés de préſence d'eſprit pour cacher adroitement dans mes cheveux trois beaux diamans qui échapérent à leurs recherches. Ils me laiſſérent auſſi mes lettres pour le Pacha de Négrepont. Dieu me donna dans cette occaſion un courage plus grand que mes peines, j'eſpérai encore qu'avec de la patience & de la ſanté, je verrois finir mes diſgraces: en tout cas, dis je, quelque malheureuſe que je ſois, la vie eſt ſi courte que ce n'eſt pas la peine de ſe laiſſer aller au deſeſpoir.

Dès que ces miſérables ſe furent éloignés, je pourſuivis ma route autant que l'Aſtre du jour voulut me prêter de lumiére. La nuit approchoit, je marchai le plus vîte qu'il me fut poſſible, pour gagner une rade où j'avois apperçu des mâts de navires; mais

mes piés délicats & déchirés dans cette penible marche par les pierres aigues & tranchantes, me refuſérent leurs ſecours. En un mot mes forces épuiſées m'abandonnent, je tombe de laſſitude ſous un arbre touffu où je fus contrainte de paſſer la nuit.

Quoiqu'aſſés hardie de mon naturel, (car une lâche timidité n'occupa jamais mon ame) cependant mes ſens ſe glacérent, lorſque j'entendis les hurlemens des veaux marins dont ces Parages ſont remplis, & qui viennent paitre pendant la nuit ſur les côtes, Un liévre, ou un renard (je ne ſai lequel des deux, l'obſcurité m'empêchant de diſcerner les objets) vient ſe réfugier dans mes jupes: je pouſſe un cri perçant, & il part comme un éclair. Je ſuis aſſûrée que je lui fis autant de peur qu'il m'en cauſa. O! Comteſſe infortunée, m'écriai-je alors, en pouſſant d'amer ſoupirs, que ton ſort eſt à plaindre! Etois-tu née pour eſſuyer tant de malheurs! Perfide Amour, ne m'as-tu bleſſée de tes traits que pour me rendre le triſte jouet de ton inconſtance? Martyre de mon amour, victime de mes infortunes, j'eſſuye tour à tour les maux cruels de l'abſence & de la calomnie. Qui m'auroit dit que mon innocente tendreſſe me couteroit tant de peines, de larmes & de chagrins?

Ces

Ces paroles prononcées aſſés haut attirérent un Pâtre couché ſur le gazon fleuri d'une petite prairie que je n'avois point apperçue. Cet homme n'avoit rien compris à mes paroles, la Langue Italienne lui étoit inconnue ; cependant, il s'approche, me regarde, & s'arrête. Déja l'aurore commençoit à dorer le ſommet des montagnes ; ſurpriſe de voir cette figure dans un lieu que je croyois déſert, je me perſuadai que c'étoit encore quelque *Magnoti*. Je me léve promtement, réſolue de lui réſiſter. Qui que tu ſois, lui dis-je en langage Grec que je parle paſſablement, n'approche point de moi, ou tu pourras t'en repentir. Alors d'un courage mâle je ſaiſis un gros bâton qui m'avoit ſervi de ſoutien pendant ma route, & lui fis voir tant de valeur qu'il ſe mit à rire. Ne craignés rien, me dit amiablement le Pâtre ; j'ai entendu vos plaintes, & je ne ſuis venu que pour vous donner du ſecours. Approche donc, répondis-je, dis moi où je ſuis ; qu'elle eſt cette contrée, y a-t-il encore loin juſqu'à l'Isle de Négrepont ? Eh ! belle Dame, dit le Grec, vous êtes tombée ſans doute entre les mains des *Magnotis* ; vôtre état, votre beauté, & vôtre figure ne me permettent pas de douter que vous ne ſoyés une perſonne de naiſſance que

ces Bandits ont dévaliſée, mais il faut eſpérer que Dieu vous aidera.

Cette Rade que vous voyés devant vous eſt la Baye de Vatica; cette Isle qui la ferme s'appelle *l'Isle de Cervy*, & les deux caps entre leſquels elle eſt ſituée, ſont celui de Matapan & celui de St. Ange, qui n'eſt pas fort éloigné des Cérigues, autrefois l'Isle de Cythére, & les Cérigues commencent l'Archipel, de ſorte qu'il y a encore au moins dix jours de chemin juſqu'à Négrepont; mais vous n'êtes pas loin de Napoli de Malvoiſie où vous trouverés aſſurément de l'aſſiſtance. Vous êtes belle, que dis-je belle, je me trompe, vous êtes adorable, charmante. L'Aga ou le Gouverneur de cette ville aime exceſſiment les belles femmes: ainſi je ne doute point qu'il ne vous place dans ſon Harem (*a*); car vous lui paroîtrés comme à moi la plus raviſſante perſonne qui ſoit ſous les cieux: malgré vos habits vils & délabrés on voit que vous êtes une Dame de naiſſance. Daignés donc me ſuivre à nôtre hameau, dans un quart d'heure nous y ſerons. Là vous pourrés vous refaire de vos fatigues, enſuite je vous conduirai à la ville.

J'avoue que la galanterie de ce Pâtre me fit rire, & me donna des ſoupçons. Cet homme,

(*a*) Appartement des femmes Turques.

homme, dis-je en moi-même, n'eſt pas un ſot ; ne me tendroit-il point quelque piége ? Cependant ces idées ſe diſſipérent ; on aime toûjours à s'entendre flatter. C'eſt le grand défaut de nôtre ſexe, une belle femme ne pardonne guéres quand on manque à lui rendre juſtice ſur cet article, & les Dames qui ſe flattent d'être belles, ne ſauroient ſouffrir de rivales qui les effacent & qui leur enlévent toutes leurs conquêtes.

Je me détermine donc à ſuivre le Berger ; dans un moment nous arrivâmes dans ſa chaumine. Sa mére & ſa ſœur m'accablérent de careſſes, elles me préſentérent du lait & des fruits que je trouvai exquis, une faim preſſante me dévoroit, de ſorte que pendant quatre jours que je demeurai chés elles, je me remis entiérement de la fatigue que j'avois eſſuyée. Leur amitié me parut ſi ſincére que je ne prévis nullement le tour qu'elles avoient prémédité de me jouer. Il eſt vrai que tous les Grecs en général ſont perfides, traîtres, fourbes & méchans ; mais je ne les connoiſſois pas encore aſſés pour m'en défier.

Le cinquiéme jour où j'avois fixé mon départ, la fille me fit monter ſur un âne, me conduiſit à Napoli de Malvoiſie, & me mena dans une maiſon qui me parut très

ſuſpecte. Elle me laiſſa pour aller, me dit-elle, acheter quelques proviſions; mais cette perfide me trompoit. Elle court auſſitôt chés l'Aga auquel elle me vendit comme une eſclave qui étoit tombée entre ſes mains. Elle lui fit une ſi belle peinture de ma beauté, qu'il lui donna deux cens ſequins. Jugés de mon étonnement, lorſque je vis huit Spahis entrer dans cette maiſon, ſe ſaiſir tout à coup de ma perſonne, & m'entraîner dans le Serrail de ce Gouverneur.

Ici ma conſtance m'abandonna. Ah ! Ciel, m'écriai-je, trouverai-je par tout des traîtres, qui, ennemis de mon repos, ne ceſſeront de me perſécuter ? Enſuite je tombai dans les plus cruelles réflexions, & je paſſai la nuit dans un torrent d'amertumes. Le lendemain Mahomet Célébi, (ainſi s'appelloit l'Aga) vint me rendre viſite. De quel droit, lui dis-je fiérement, m'ôtes-tu la liberté? Parce que tu m'appartiens, repondit-il; la Gréque qui t'a conduite ici, très eſtimée dans ce païs, t'a vendue à moi deux cens ſequins. J'ai quittance en bonne forme, ainſi point de bruit, point de fierté, tu ès mon bien; prépare toi à m'accorder de bonne grace ce que je puis prendre de vive force.

Tu te trompes, Célébi, répondis-je avec in-

indignation, n'eſpére pas triompher de ma vertu. L'épouſe du Comte de Bonneval ne ſera jamais la victime de tes infames deſirs. Toi, replique l'Aga avec ſurpriſe, la femme du Pacha Bonneval, & comment prouveras-tu une pareille impoſture? Tiens, Célébi, lui dis-je, en lui jettant avec dédain la lettre d'Achmat, lis avec attention cet écrit, il t'inſtruira de la vérité. Ici l'Aga me jette des regards pleins de fureur, ramaſſe la lettre dont il connoiſſoit l'auteur, & en fait la lecture. Alors ce Turc déconcerté me demande pardon dans des termes ſi humbles que je ne pus m'empêcher d'y être ſenſible. Je lui tendis la main & l'aſſûrai d'une parfaite amitié. Adorable & vertueuſe femme, s'écrie-t-il, conſole toi de tes malheurs, j'adoucirai tes peines, & n'épargnerai rien pour te rendre à ton Epoux. Enſuite il ordonne auſſi-tôt à un nombre d'eſclaves de me ſervir avec plus d'attention que lui même, me fait donner des habits ſuperbes, envoye ſaiſir la perfide Gréque qui m'avoit livrée entre ſes mains, & la met au nombre de ſes eſclaves. Mais elle n'y demeura pas long tems, je demandai ſa liberté avec tant d'inſtance, que m'ayant été accordée huit jours après, je la renvoyai dans ſa maiſon.

L'air

L'air de diſtinction avec lequel Mahomet Célébi commença à me traiter, donna de la jalouſie à Zulémaï ſon épouſe favorite. Elle craignoit autant de perdre ſon cœur que je craignois de l'occuper, de ſorte qu'après m'être divertie pendant quelques jours des inquiétudes mortelles que je lui cauſois, j'en eus pitié. Je tâchai d'ôter de ſon ame les fauſſes idées qui s'y étoient gliſſées, mais cette jalouſe femme ſe perſuadant que je voulois lui en impoſer, plaça auprès de moi une perſonne qui ſût gagner ma confiance, afin d'être inſtruite de mes démarches. Une jeune Géorgienne, nommée *Servie*, s'offrit à la ſervir, & s'empara tellement de mon eſprit qu'en peu de tems je n'eus rien de ſecret pour elle; mais j'en fus la dupe, comme on le verra par la ſuite. Sa noire ingratitude m'expoſa à bien des périls.

Servie avoit une de ces phyſionomies ouvertes, propres à en impoſer à toute la terre, les maniéres flateuſes & careſſantes, une pénétration vive, & avec cela une prudente œconomie de malice & de ſincérité qui inſpiroit la confiance. Une conduite ſi franche en apparence m'aveugla, & me fit tomber dans des piéges que j'aurois évités ſans elle. J'eus donc le malheur de la demander à Célébi pour venir avec moi à Conſtanti-

tantinople, ce qu'il n'eut garde de me refuſer. Après deux mois de ſéjour dans cette maiſon où l'on avoit eu pour moi des reſpects infinis, l'Aga me fit embarquer ſur une Saïque Turque qui me conduiſit en ſix jours dans l'Isle de Négrepont.

Chéſerberg (ainſi s'appelloit le Pacha de cette Isle) avoit reçu pluſieurs lettres de l'Aga de Patras depuis mon départ. Chagrin de n'avoir aucune de mes nouvelles, (car les Eunuques qui m'avoient abandonnée n'eurent garde de retourner chés lui) il avoit fait d'exactes perquiſitions ſans pouvoir être éclairci de mon ſort, de ſorte que ce généreux Turc & ſa femme étoient dans des angoiſſes inexprimables touchant ma perſonne. Ainſi le Pacha fut tranſporté d'une joye ſans égale, lorſqu'on lui fut annoncer mon arrivée. Il vient avec viteſſe au port, & s'écrie en m'abordant, ah! Charmante Comteſſe, que vous m'avez cauſé de cuiſantes allarmes! Je vous croyois la victime des *Magnotis*, ayant appris le malheur qui vous étoit arrivé, d'être tombée entre les mains de ces ſcélérats. J'ai envoyé depuis un mois un Corps conſidérable de Spahis pour vous tirer de ce péril. Que j'ai de joye de vous voir! Le raviſſement où me parut cet homme me charma, auſſi ne négli-

gea-

gea-t-il rien pour me faire oublier mes malheurs. Il ne put entendre le récit de mes funeſtes avantures, ſans répandre des larmes: il en parut plus touché que moi même. Je puis dire avec ſincérité que jamais je n'ai connu un plus parfait honnête homme, ſon caractère étoit tout à fait ſemblable à celui de l'Aga de Patras; auſſi s'aimoient-ils d'une amitié ſincére. Ses qualités corporelles répondoient parfaitement à celle de ſon cœur. Il avoit la taille haute, aiſée, l'air grand, les yeux noirs & remplis d'une douce majeſté, tels qu'on les prête au Dieu Mars, quand on le répréſente avec Vénus. On voyoit dans ſa phyſionomie, je ne ſai quoi de noble & de fier qui imprimoit le reſpect & la tendreſſe. Ce charmant Pacha à force de careſſes me retint chés lui plus de quatre mois, en ſorte que je ne partis de cette Isle que le treiziéme mois après ma fuite de Veniſe. Enfin le moment vint où il fallut ſe ſéparer, il nous en couta à tous deux bien des regrets. Il avoit fait équiper une bonne galére où j'étois ſervie comme une Reine, mais cette félicité ne dura guéres.

Nous avions quitté l'Isle de Négrepont par un tems tout à fait à ſouhait: un vent d'oueſt-ſud-oueſt ſans être trop violent, étoit ce-

peu-

pendant aſſés fort pour nous faire fendre l'onde unie avec beaucoup de viteſſe. Déja nous avions doublé l'Isle de Sciro, lorſque nous fûmes attaqués par un gros vaiſſeau Maltois de plus de cinq cens hommes d'équipage & monté de ſeptante canons. Environ ſoixante Soldats que Pacha m'avoit donnés pour ma défenſe en cas d'accident, n'étoient pas capables de tenir longtems contre des ennemis ſi redoutables. Auſſi ne prit-on pas la peine de ſe mettre en défenſe, on ſe rendit après la ſeconde décharge du canon. Je fus auſſi-tôt conduite dans le vaiſſeau de la Religion. Le Commandeur qui le montoit m'ayant priſe pour une Dame Turque à cauſe de mes habits, me fit d'abordquelques politeſſes & me demanda dans le langage des orientaux mon nom & ma qualité. Comme il vit que je ne répondois pas, il me bruſqua. Piquée de cette maniére fiére, je lui fis ſentir ſon inſolence avec une vivacité qui le couvrit d'une eſpéce de confuſion, ce qu'il me fut aiſé de remarquer à ſa phyſionomie.

Alors il changea ſon ton magiſtral & me parla très gracieuſement: je crus de mon côté qu'il ne falloit point lui cacher ma naiſſance, ni le ſujet de mon voyage à Conſtantinople. Cet aveu ſincére le jetta dans une étran-

étrange ſurpriſe, & voici à peu près le diſcours qu'il me fit ſur ce ſujet.

„ Madame, vôtre naiſſance, votre eſprit „ & vôtre mérite me ſont connus; mais „ j'avoue en même tems que vôtre amour „ extravagant me donne d'étranges idées „ ſur vôtre vertu. Une jeune perſonne „ de vôtre âge s'expoſer à tous les capri- „ ces de la fortune, pour courir après un „ Avanturier du prémier ordre, c'eſt ce qui „ s'appelle fouler aux piés les devoirs de la „ bienſéance & de la pudeur. Il eſt vrai „ que la nature en nous mettant au monde „ deſtine nôtre cœur à s'unir à un certain „ autre, & juſqu'à ce que nous l'ayons „ trouvé, nous faiſons de petits eſſais qui „ nous arrêtent plus ou moins, ſuivant que „ les cœurs que nous trouvons ont plus „ ou moins de conformité avec celui qui „ eſt fait pour nous. Mais, une fille ſage „ qui a de la vertu doit toujours étouffer „ cette ſympathie qui l'entraîne, lorſque „ l'objet préféré ne peut la rendre que le „ jouet de la médiſance, & un ſujet de „ mépris. Or il eſt impoſſible que vous „ n'ayés jugé que vôtre réputation ſouffri- „ roit infiniment de vôtre amour avec de „ Bonneval.

„ D'ailleurs, qui ſe perſuadera que Rome

„ ait

„ ait donné les mains à votre hymen? Vous
„ voilà donc expoſée aux coups de langue
„ les plus flêtriſſans, & ſi après cela on
„ réfléchit que votre prétendu Epoux eſt
„ un Apoſtat infame, un homme qui ne
„ connoit de Providence que le hazard, de
„ Roi que ſa volonté, de guide que ſa
„ fureur, & d'amis que ſes vices, que de-
„ vient votre honneur? N'eſt-il pas ob-
„ ſcurci des plus affreuſes ténébres de l'i-
„ gnominie? Croyés moi, bornés ici vos
„ courſes, je vais vous conduire à Malte,
„ reſtés y tranquille: on aura ſoin de vous,
„ mais n'eſpérés pas de voir jamais la Tur-
„ quie. On prendra de ſi juſtes meſures
„ que vous feriés de vains efforts pour vous
„ échaper. Vous m'appartenés de droit en
„ qualité d'Eſclave, vous êtes de bonne
„ priſe, puiſque vous vous déclarés l'E-
„ pouſe d'un Turc qui eſt nôtre plus cruel
„ ennemi, mais je n'ai garde de me pré-
„ valoir de l'autorité que je puis prendre
„ ſur vôtre perſonne. J'aurai des égards
„ qui peut-être vous forceront de bénir le
„ ciel d'être tombée entre mes mains. " Il
ſort enſuite de la chambre ſans me donner le
tems de lui répondre.

Ce diſcours de prédicateur me dévelopa toute l'horreur de ma deſtinée. Mon eſprit

fut ſi troublé de noires Epithétes qu'il avoit attribuées à mon cher Comte, que je m'échapai des bras de Servie dans le deſſein de me précipiter dans la mer ; mais on donna de ſi bons ordres pour ma conſervation, que voyant que tous mes efforts à cet égard ſeroient inutiles, je me tranquilliſai peu à peu. On n'eſt pas toujours le maître de ſon chagrin, mais quand on ſe veut aider, on ſe ſauve bien de méchantes heures. C'eſt ce que j'ai éprouvé dans la ſuite. Je fis un ſérieux retour ſur moi-même, j'appellai à mon ſecours la conſtance & la vertu, de telle ſorte que mon courage laſſa à la fin mes perſécuteurs. Fait-on en ce monde ce qu'on veut ? Non, diſois-je, il y a une fatalité que les Sages appellent Providence, qui détourne ou renverſe les deſſeins, ſans qu'on puiſſe découvrir ni pourquoi, ni comment. Je communiquois toutes mes penſées à la Géorgienne, & cette fille adoptoit toutes ces idées. Elle avoit avec le Commandeur pluſieurs entretiens qui ne me donnérent aucun ombrage, étant perſuadée de ſa fidélité. Cependant elle me trompoit ; elle trama même la plus noire de toutes les perfidies, pour me ſéduire. Elle s'engagea par la ſuite à me faire approuver la paſſion du Commandeur, car cet homme bien loin de pra-

pratiquer cette Morale ſévére qu'il m'avoit fait ſentir, n'étoit rien moins que ſage & réglé.

C'étoit un perſonnage d'une naiſſance très diſtinguée, qui poſſédoit encore de grandes qualités extérieures, quoi qu'arrivé déja à ſon douziéme luſtre; mais inſtruite dès ma jeuneſſe de la lubricité de ces eſpéces de Religieux, & outrée du diſcours impertinent qu'il avoit oſé me faire ſans ménagement, je n'eus pour lui que de l'indignation. Je rejettai avec dédain toutes les marques d'attention qu'il voulut me donner pour calmer mon trop juſte reſſentiment. En un mot je le traitai avec tant de mépris qu'il réſolut non ſeulement de renoncer à ſes pourſuites, mais encore de me punir avec une exceſſive rigueur.

Servie qui n'avoit approuvé ſa paſſion que dans la penſée de lui inſpirer de l'amour pour elle-même, ménagea ſi adroitement ſon eſprit & le mien, qu'elle triompha aiſément de ſon cœur: & il étoit très facile à enflammer ce cœur-là. Je me ſerois félicitée de ſa victoire, ſi elle avoit plus ménagé mon honneur & ma réputation. La perfide Géorgienne le voyant extrémement irrité contre moi & appréhendant que cet amour outragé ne ſe calmât par ma complaiſance,

lui insinua que je n'étois rien moins que cruelle, mais que j'avois une si grande aversion pour les Chrêtiens que jamais il ne parviendroit à captiver mon esprit. Ensuite elle lui fait un détail de mes attentions pour l'Aga de Napoli de Malvoisie & pour le Pacha de Négrepont avec d'outrageantes circonstances.

Croyés vous, dit-elle, que ces Turcs l'ayent comblée de si grands honneurs sans qu'elle y ait été sensible? Non, Seigneur, j'ai été témoin de leurs amours, & la tendresse innocente dont elle s'est parée n'est qu'une chimére. Elle lui fit ensuite une fable de mes intrigues avec ces deux Musulmans, & ses termes furent si peu mesurés que le Commandeur depuis ce moment ne m'envisagea plus que comme une infame, indigne des regards d'un homme tant soit peu délicat. Aussi me donna-t-il tant de sujets d'amertumes que j'en fus presque aux abois. J'ai appris ces circonstances par un Chevalier François qui étoit de ses amis & qui fut témoin de tous leurs entretiens; mais il ne put m'en instruire que neuf mois après mon arrivée à Malte. D'abord il donna dans ce panneau de même que le Commandeur; cependant il connut bientôt la fausseté de ces calomnies. Il ne put voir sans cha-

chagrin que j'euſſe encore de l'amitié pour cette indigne fille, & c'eſt ce qui le porta à me révéler ce myſtère d'iniquité, que je ne pus entendre ſans frémir.

Les motifs qui avoient pouſſé la Géorgienne à me noircir dans l'eſprit du Commandeur, l'engagérent auſſi à me protéger contre les rigueurs dont il avoit réſolu de me punir. C'eſt ici où l'on peut voir un effet bizarre d'un caractère ſi ſingulier. Le Commandeur indigné contre moi avoit formé le deſſein de me livrer au Tribunal de l'Inquiſition, comme Apoſtate. Elle fit valoir ſes careſſes & ſes larmes; elle pria pour moi, & il me fit grace en me faiſant enfermer dans un couvent, où je n'avois aucune liberté, & d'où je ne ſortis que neuf mois après par les intrigues de cette fille. Voici à quel ſujet.

Le Commandeur avoit dans cette Isle une Maîtreſſe qui ſurpaſſoit Servie en beauté & en mérite. La rage d'être contrainte de fléchir ſous les volontés de cette belle Nymphe, fit réſoudre la Géorgienne à ſe venger d'elle, en me la faiſant ſupplanter. Elle ſe perſuada que pour ſortir de mon triſte état je donnerois les mains à une paſſion déréglée. Elle ſavoit que le Commandeur malgré les préventions qu'elle avoit fait naî-

tre dans ſon eſprit, ſentoit toûjours du goût pour moi. Elle ne balance donc point à l'aſſûrer que le ſort rigoureux où je me trouvois réduite mavoit entiérement diſpoſée à l'écouter favorablement. Quelle fut ma ſupriſe, lorſqu'on me tira tout à coup du Monaſtére pour me faire occuper un appartement magnifique? Frappée de ce changement ineſpéré j'en demandai la raiſon à Servie avec une avide curioſité. Ce fut elle qui vint m'annoncer cette agréable nouvelle & me délivrer de ma priſon. Juſqu'ici j'avois ignoré ſa ſituation, & je m'étois fauſſement imaginée qu'elle étoit dans les fers.

Cette fille ne différa pas à me déclarer la cauſe de ma bonne fortune avec des careſſes inexprimables. J'écoutai les propoſitions qu'elle s'étoit chargée de me faire, avec un trouble qu'elle attribua à un plaiſir d'autant plus vif qu'il étoit imprévu. Son erreur me fut avantageuſe, & je réſolus d'en profiter. Dès lors je commençai à ſoupçonnner ſon peu de ſincérité, je dérobai donc mon deſeſpoir à ſa pénétration, & je pris un parti qui me ſauva & me procura la liberté.

Servie, lui dis-je, aſſurés le Commandeur que je ſuis ſenſible au retour de ſon amitié, mais qu'il me donne du tems pour me

me déterminer & pour me remettre des cuiſans chagrins où il m'a réduite. Il n'eſt pas facile de paſſer tout à coup du reſſentiment à l'amour, & mon cœur ne ſe livrera jamais ſans tendreſſe : c'eſt donc à lui à la faire naître cette tendreſſe par ſon reſpect, ſes ſoins & ſa complaiſance. Elle fut charmée de ma diſpoſition dans l'eſpérance de parvenir bientôt à punir ſa Rivale.

Le Commandeur, à mon arrivée à Malte, afin de ſe mettre à couvert des reproches que méritoit ſon indigne procédé, & pour me punir ſans que perſonne pût ſoulager mes diſgraces, m'avoit fait tranſporter pendant la nuit dans ce Monaſtére & donné des ordres ſévéres de ne me laiſſer parler à perſonne, en ſorte qu'il me fut impoſſible de faire aucune démarche pour briſer mes liens ; mais dès qu'il m'eut miſe en liberté je réſolus de tout riſquer pour me tirer de ce honteux eſclavage.

Le Chevalier François qui étoit dans le vaiſſeau qui prit ma galére, fut le premier à me rendre viſite. Sa politeſſe & ſon reſpect avoient déja fait impreſſion ſur mon ame. Je me hazardai à lui découvrir mon cœur, & le ſuppliai en même tems de ſe charger d'une Requête pour le Grand Maître de l'Ordre. Ma confiance pour de Souvré,

(ainſi s'appelloit le Chevalier) ne fut point infructueuſe. Touché encore par mes larmes, il entra dans mes peines, me dévelopa l'indigne caractère de Servie, en me recommandant le ſecret. Cette fille, ajoûta-t-il, n'eſt ici que pour examiner vos actions & vos démarches. Vous ne devés vôtre liberté qu'à ſa jalouſie: en un mot il me traça avec tant de force la perfidie de cette fille, que je réſolus de me livrer entre les mains de ce généreux Chevalier. Aimable de Souvré, m'écriai je, ſoyés ſenſible à ma vive douleur, jurés moi de me ſervir, & ſoyés certain de toute mon eſtime & de la plus vive reconnoiſſance. Ne m'abandonnés point, je ſuis dans un pas gliſſant, je vois toute l'horreur du précipice où je ſuis prête à tomber, daignés donc protéger ma vertu.

Comteſſe, répondit-il, ces paroles ſortent d'une trop belle bouche pour ne pas produire leur effet. Vos beaux yeux obſcurcis par les larmes ont le pouvoir, non ſeulement de m'attendrir, mais encore de me perſuader. Vous faut-il des preuves de la ſincérité de mes proteſtations? Je ſuis en état de vous en donner de ſi ſinguliéres & de ſi vrayes, que vous les donnant, je livre à vôtre diſcrétion toute ma fortune. Je

ſuis

ſuis ennemi de toute injuſtice. J'abhorre les excès du Commandeur & d'un nombre d'autres gens de ſa trempe, dont la conduite fait rougir un Ordre reſpectable. Oui, Madame, je briſerai vos fers, vous ſortirés de cette Isle & je vous conduirai où vous jugerés à propos; mais tentons des moyens moins violens. Il faut aller vous même vous jetter aux piés du Grand Maître, c'eſt un Seigneur doux & équitable. Vos charmans regards feront plus d'impreſſion ſur ſon ame que toutes les Requêtes les plus expreſſives. Je vous ménagerai une entrevue ſecrette, je lui parlerai dans des termes, qui, j'eſpére, l'engageront à vous protéger; & ſi cette démarche ne réüſſit pas, alors je riſquerai de bon cœur ma vie pour faire finir les perſécutions dont on vous outrage avec tant de cruauté. Mais diſſimulés adroitement, captivés le Commandeur par de flatteuſes eſpérances, & repoſés vous ſur moi de tout autre ſoin. Adieu, Comteſſe, je ne vous quitte que pour vous revoir bientôt; un plus long entretien ſeroit ſuſpect; je vais travailler à vous procurer une audience favorable.

L'artificieuſe Servie étant entrée un moment après la ſortie du Chevalier, & me voyant extrémement émue, m'en demanda avec

empreſſement la raiſon. Elle employa ſes ruſes ordinaires, c'eſt-à-dire, les careſſes & les pleurs, pour m'arracher mon ſecret; mais ſes efforts furent inutiles; il fallut qu'elle ſe contentât d'une réponſe ſéche & même un peu trop fiére. Cette fille pénétrée de ma maniére d'agir s'émancipa juſqu'aux invectives, & porta le Commandeur à redoubler ſes perſécutions: à peine pouvois-je jouir d'une heure de tranquillité, & il eſt aſſûré que ſans les conſeils du Chevalier de Souvré je me ſerois portée aux dernieres extrémités. Cependant ſes généreuſes proteſtations me plongeoient dans cette ſorte d'accablement qui ne tient, ni de la douleur, ni du plaiſir; car ſi d'un côté je me flatois de me voir bientôt libre par ſon ſecours, de l'autre je craignois que cette entrepriſe n'attirât de fâcheuſes affaires au trop généreux de Souvré. Cette inquiétude ſe joignant à la reconnoiſſance commençoit à m'attendrir juſqu'aux larmes, lorſque je reçus un billet du Chevalier qui m'annonçoit une viſite du Grand Maître: un quart d'heure après il arrive.

Vous jugés bien que cette nouvelle me cauſa des tranſports, des raviſſemens que l'eſpérance ne manqua pas d'aſſaiſonner de ſes plus doux charmes; & l'amour propre de ſes il-

lu-

luſions les plus flateuſes. En effet je ne me trompai point ; le Grand Maître arriva, je volai comme un leger Zéphir me jetter à ſes genoux, il me reléve ... m'embraſſe ... me conſidére, me tend la main & m'aſſûre de toute ſa protection : ici je lui fais un récit ſincére de toutes mes avantures. Les larmes qui ſortoient de ſes yeux & qu'il ne pouvoit retenir me furent comme un préſage aſſûré de mon triomphe. Il parut ſi penétré de mes malheurs, qu'il me fit conduire dès l'inſtant dans ſon Palais, où je fus traitée en Reine.

Le Commandeur ayant voulu faire le mutin & maltraiter le Chevalier de Souvré, il fut mis aux arrêts juſqu'à mon départ. Servie fut condamnée à ſubir un rude eſclavage le reſte de ſes jours. Tant de bontés m'avoient pénétrée de la plus vive reconnoiſſance, & miſe dans une ſituation tout à fait agréable. Cependant ma joye fut un peu diminuée par ce diſcours que le Grand Maître me fit le troiſiéme jour de mon ſéjour chés lui.

„ Comteſſe, me dit-il, c'eſt malgré moi, „ ſi je ne remplis pas tous vos deſirs. Je „ ne puis ſans ternir ma gloire & les vœux „ ſacrés que j'ai jurés aux piés des autels „ permettre que vous paſſiés en Turquie, „ pour y joindre votre Epoux. Vous ju-

„ gés

„ gés bien qu'une pareille condeſcendance „ m'attireroit de juſtes reproches ; mais je „ vous ferai conduire à Veniſe. Là vous „ pourrés prendre des meſures conformes „ à votre cœur. J'ai ordonné au Chevalier „ de Souvré de faire préparer une galère „ pour vous y tranſporter : c'eſt à vous à „ fixer votre départ.

A peine m'eut-il annoncé cette agréable nouvelle que je me diſpoſai à partir, très convaincue que le généreux Chevalier ne me refuſeroit pas de me mettre dans l'Isle de Céphalonie. Je me flattai que dans peu je verrois Conſtantinople. A peine lui eus-je fait cette propoſition, qu'il me répond tout bas, à Conſtantinople, ſi vous le trouvez bon. Enfin je ſors de Malte onze mois après mon arrivée dans cette Isle.

Dès que nous eûmes perdu de vue l'Isle de Malte, le Chevalier de Souvré, au lieu de cingler vers le Golfe de Veniſe, fit virer de bord & porter l'éperon ſur la Barbarie, ſous prétexte de donner la chaſſe à un Corſaire qu'on avoit apperçu ſur ces côtes. Nous avions tenu tête à tête un petit Conſeil de guerre où l'amitié & la reconnoiſſance jouérent parfaitement leur perſonnage. Le réſultat du Chevalier avoit été de me conduire à Alep, & les raiſons qui

le

le déterminoient pour cette ville ſembloient perſuaſives. Là, dit-il, Comteſſe, vous trouverés des Caravanes qui partent deux fois l'année pour l'Arabie. Il ſera très facile de faire tenir des Lettres au Comte de Bonneval. Le Gouverneur ou l'Aga d'Alep ſe fera une gloire de vous protéger & de fournir à tous vos beſoins. Je ne ſuis pas dans l'opulence; cependant j'ai fait en ſorte de ramaſſer environ trois mille ſequins pour vous aider. Ce n'eſt qu'un prêt au moins, Madame, voyant à ma phyſionomie que je n'avois garde d'accepter cette ſomme; j'eſpére bien vous revoir; alors je vous ſommerai de me tenir compte des bagatelles que je fais pour vous.

Chevalier, m'écriai-je, tranſportée d'admiration, voilà des projets admirables & des preuves très certaines de votre généroſité, mais permettés, s'il vous plait, que je n'accepte point cet argent. J'ai encore trois beaux diamans qui pourront m'aider. Je refuſe auſſi conſtamment que vous me conduiſiés à Alep; ce ſeroit vous expoſer à perdre non ſeulement votre fortune, mais encore la liberté & la vie. Le danger évident ne vous effraye pas, votre amitié veut braver les plus grands périls pour me ſervir. C'eſt donc à moi à reſiſter à vos deſ-

ſeins,

ſeins. Débarqués moi dans l'Isle de Candie; l'Aga de la Canée eſt ami intime de mon époux, je ne doute aucunement qu'il n'ait pour moi des égards. Le projet que vous formés de me mener à Alep n'eſt pas praticable, ni même prudent; vos forces ne ſont point aſſés puiſſantes pour réſiſter à vos ennemis. C'eſt vouloir de gayeté de cœur vous hazarder à perdre votre galére & la liberté: en un mot, ſi vous voulés m'obliger vous vous déſiſterés de cette dangereuſe entrepriſe.

En vain mes priéres & mes remontrances; le Chevalier de Souvré vouloit pouſſer ſa pointe & braver les Turcs juſques dans le centre de leurs Etats; mais un accident le mit dans l'impuiſſance d'exécuter ce périlleux projet. Déja depuis quinze jours nous voguions avec un tems extrémement favorable; déja nous voyons l'Isle de Candie, enfin nous n'en étions plus qu'environ à huit lieues, lorſque nous apperçûmes un Corſaire Algerien. Le Chevalier bien loin de l'éviter, fait force de voiles pour le joindre, l'attaque avec une intrépidité martiale, & dans l'eſpace d'un quart d'heure le met hors de combat. Comme le vaiſſeau venoit à l'obéiſſance, le feu ceſſe de part & d'autre. Je monte ſur le tillac dans l'eſpé-

pérance de ſauver la vie à quelques malheureux eſclaves Chrêtiens. Je m'approche du Chevalier de Souvré pour le féliciter de ſa victoire. Cet homme effrayé de me voir ainſi expoſée, me prend par la main pour m'entrainer dans la chambre. Dans cet inſtant, il part un coup de mouſquet, je ne ſai d'où, dont la balle lui fracaſſe l'épaule & vient s'amortir dans ma manche. Ce coup funeſte le renverſe par terre, & le met hors d'état de donner ſes ordres.

Deſeſpérée de cet accident imprévu, je le fais porter dans la chambre : j'ordonne auſſi-tôt aux Officiers de prendre le large & de me conduire à la Canée, où nous arrivâmes quatre heures après. Notre retraite ſauva le Corſaire qui vint ſe radouber dans le même port. Le Chirurgien trouva la bleſſure du Chevalier très dangereuſe, & ſans ſa jeuneſſe c'étoit fait de ſes jours. J'avoue que le malheur du Chevalier me jetta dans de grandes perplexités. Je l'eſtimois infiniment ; car outre mille qualités aimables qui brilloient dans ſa perſonne, il m'avoit rendu des ſervices trop importans pour que je ne fuſſe pas extrémement affligée de cet accident. La véritable amitié vient du cœur auſſi bien que l'amour, mais elle eſt plus douce & plus tranquille ; & le Chevalier avoit un

fond

fond d'honnêteté, de grandeur d'ame, de ſageſſe & de modeſtie qui me l'avoit rendu extrémement cher. J'aidai avec empreſſement le Chirurgien à lever le premier appareil; la bleſſure fut trouvée en bon état, on eſpéra de le ſauver, & cette nouvelle calma un peu mes agitations.

Dès que l'Aga de la Canée eut été averti de mon arrivée, il vint auſſi-tôt me recevoir & me força d'accepter un appartement dans ſa maiſon. Informé des obligations que j'avois au Chevalier, il le fit tranſporter dans une chambre contiguë à celle quej'occupois, afin que je fuſſe à portée de lui donner tous mes ſoins. Ma vive attention pour lui ne contribua pas peu à ſa guériſon, de ſorte qu'il recouvra parfaitement la ſanté en ſix ſemaines de tems, & ſe trouva en état de ſe remettre en mer. Il fit des efforts infinis pour m'engager d'accepter ſes offres, mais je n'avois garde de l'expoſer à des périls qu'il n'auroit aſſûrément pu éviter. Muſtapha Bahuri (ainſi s'appelloit l'Aga) lui en fit auſſi connoître les dangereuſes conſéquences. Il le pria même fortement de ſortir du port de la Canée le plutôt qu'il ſeroit poſſible, craignant qu'il n'arrivât à chaque inſtant quelques vaiſſeaux Turcs qui s'emparaſſent de ſa galére,

lére. Ces inſtances & les miennes le déterminérent enfin à me quitter.

Il ſeroit difficile de décrire la vive douleur du Chevalier : ma tendre amitié fit auſſi de rudes efforts pour ſe contenir dans le devoir de la bienſéance. Vous devés juger que notre adieu fut touchant : je pars ſans vous, me dit-il, adorable Comteſſe, ma douleur eſt vive, & elle n'eſt modérée que par l'eſpérance de vous revoir. Donnés moi donc, de grace, exactement de vos nouvelles; c'eſt une faveur que vous ne pouvés refuſer à mon amitié & à mon reſpect.

Conſolés vous, trop généreux Chevalier, répondis je, ſoyés plus tranquille, perſuadés vous que je ne vous oublierai jamais. Ici mes larmes & mes ſoupirs me coupérent la voix. De Souvré pénétré de ma vive reconnoiſſance, s'échape à l'inſtant, gagne le port & met à la voile. J'ai eu occaſion dans la ſuite de me revencher de ſes bienfaits, en lui rendant de ſignalés ſervices : le Comte de Bonneval vous inſtruira de cet événement dans le détail de ſes avantures.

Muſtapha Bahari dès mon arrivée avoit dépêché deux Exprès, l'un à Conſtantinople & l'autre à Alep : le premier portoit des lettres de l'Aga qui informoit la Porte que j'étois entre ſes mains; le ſecond étoit chargé

de tout le détail de mes malheurs, que l'Aga d'Alep devoit envoyer en Arabie à mon Epoux ; de ſorte qu'il falut me tranquilliſer, en attendant les réponſes ; & huit mois ſe paſſérent ſans en recevoir, parce qu'il étoit arrivé à Conſtantinople un ſoulévement qui avoit culbuté Achmet III. du thrône, & que preſque tous les principaux Seigneurs de cette Cour furent ſacrifiés au reſſentiment des Janiſſaires, mais comme il fut bientôt remis en place, & que le régne de Soliman ſon frére dura peu, Achmet envoya des ordres de me faire tranſporter à la Porte, & rappella en même tems le Pacha de Bonneval.

Quoique l'Aga de la Canée ne négligeât rien pour diſſiper mes ennuis, cependant les rigueurs de mon ſort me plongérent dans une mélancolie, à laquelle enfin je ſuccombai. Je tombai malade, & cette maladie me conduiſit juſques ſur les rives du tombeau, mais la Parque que jappellois à mon ſecours, ſourde à mes triſtes plaintes, ne voulut point couper le fil de mes jours : au bout de deux mois mes forces ſe ranimérent, & je me trouvai bientôt en état de gouter les douceurs d'un agréable printems.

L'Iſle de Candie eſt un ſéjour delicieux, mais

mais ce n'eſt plus cette belle Créte qui formoit autrefois un des plus puiſſans Royaumes de la Gréce, ni cette Isle peuplée & fertile qui a fait un des plus riches appanages de la République de Veniſe : toute ſa gloire & ſa ſplendeur ſe ſont évanouïes, dès l'inſtant quelle eſt tombée ſous le joug de l'Empire Ottoman. On n'y voit plus aujourd'hui que des campagnes preſque toutes incultes, des villages compoſés de chétives chaumines, des villes délabrées, ſans fortereſſes & ſans défenſe. Les Turcs peu ſoigneux de réparations, ont laiſſé tomber en ruïne tous les beaux monumens de l'Antiquité, & les Edifices les plus rares ; on voit par tout des monceaux de marbre, de porphyre, de jaſpe & d'autres pierres de prix : voilà les triſtes débris de la floriſſantes Créte, ce n'eſt plus qu'une idée confuſe & affligeante de ſon opulence paſſée.

Cependant on ſe conſole de l'humiliante cataſtrophe que ces objets rappellent, par les plaiſirs flatteurs que l'on goûte dans cet admirable climat. Cet air pur & ſerein qu'on y reſpire, les vaſtes campagnes où le ſerpolet, le thym, la morjolaine & mille autres plantes odoriférantes croiſſent avec profuſion, flattent ſi agréablement l'odorat & ſont variées de nuances ſi délicates ; qu'on

à peine à abandonner ces ſauvages lieux. Les orangers, les citronniers & d'autres arbres de cette eſpéce qui y viennent ſans culture, forment encore par leur verdure argentine & leurs fruits dorés une diverſité de coloris ſi frapante, que l'œil en eſt charmé. L'odeur un peu forte des fleurs & des fruits de ces arbres charmans à la vue, eſt tempérée par les herbes aromatiques, & cette eſpéece de chaos de ſenteur raſſemblé par les Zéphirs & porté ſur leurs ailes juſqu'à dix lieues dans l'onde, vous fait flairer cette Isle avant que de la découvrir. Là dans de ſuperbes bocages j'entretenois ſans ceſſe les Echos de mes améres plaintes.

Muſtapha Bahari avoit ſur le rivage de la mer une magnifique maiſon de campagne; je m'y étois rétirée avec quelques eſclaves pour m'occuper toute entiére de l'idée de mon cher Comte. Là ma triſteſſe étourdie par l'harmonieux ramage du roſſignol & par le gémiſſement de la conſtante tourterelle, j'empruntois tour à tour leur langage; tantôt animée par l'eſpérance je chantois le courage de la vertueuſe Pénélope; tantôt accablée de chagrins je ſoupirois comme l'infortunée Ariadné; tantôt enfin une eſpéce d'anéantiſſement ſuccédant tout à coup à la joye & au chagrin, j'enviſa-

ſageois d'un œil indifférent un nombre de vaiſſeaux qui formoient une admirable perſpective ; & qui fendoient l'onde amére avec autant d'agilité que le paſſereau fend les airs. Un jour la plaine liquide paroiſſoit unie comme une glaſſe, & tranſparente ; un autre ſes ondes enflées ſembloient menacer le ciel, & ne porter les navires dans la moyenne région de l'air que pour les précipiter avec plus d'impétuoſité dans des abymes profonds. Tels furent les plaiſirs innocens que je goûtai dans cette charmante ſolitude juſqu'au retour du Courier que l'Aga avoit envoyé à Conſtantinople.

Les favorables nouvelles que cet Ambaſſadeur de paix apporta me le firent enviſager comme un Ange tutelaire que le ciel, touché de mes malheurs, m'envoyoit. A peine voulus-je donner le tems à Muſtapha de diſpoſer les choſes néceſſaires pour mon embarquement, ma vive impatience ne fut tempérée que par les aſſurances qu'il me donnoit chaque jour de mon départ prochain. Cependant on fut encore près de quatre ſemaines à diſpoſer les bâtimens qui devoient me tranſporter. Enfin me voici en mer, je touche au moment fortuné de ma réünion avec mon cher Comte ; toutes mes infortunes vont bientôt ſe terminer ; je n'ai plus

maintenant à faire qu'un récit agréable; dans ſix ſemaines je ſerai à Conſtantinople, & dans trois mois j'aurai la douce conſolation d'être entre les bras de mon tendre Epoux.

Je m'embarquai dans une fregate légére, de quarante canons, & eſcortée de deux galéres, montées de trois cens ſoldats déterminés à me tirer de tout événement. Cette forte eſcorte devoit me conduire juſqu'à Ténédos: un bon vent de Sud enfla nos voiles & nous fit doubler l'Isle de Milo le quatriéme jour de notre navigation, le ſixiéme nous mouillons à Andros. Le vent étant tout à coup tourné au nord-nord-eſt, en vain fis-je des efforts afin d'engager le Commandant de la fregate de tenir la mer: le tems eſt trop violent, illuſtre femme, me dit cet homme, pour expoſer tes jours; il y va de ma tête, ſi je ne ménage pas ta vie & ta ſanté.

Après trois jours de ſéjour dans cette Isle, on mit à la voile. Bon tems, les vents ſont au ſud-oueſt, les ondes blanchiſſent des ſillons que nos bâtimens creuſent dans le fluide élément; nous voguons avec une extrême viteſſe; les Isles ne paroiſſent à nos yeux, que pour s'éclipſer dans un inſtant; le vintiéme jour nous ancrons devant la forteresſe de Ténédos. Ciel! m'écriai-je alors, me voilà donc hors de tous pé-

périls & à l'abri des entrepriſes de mes ennemis. Pendant mon ſéjour dans l'Isle de Candie, je m'étois occupé à apprendre la Langue Turque : une vieille Eſclave Vénitienne, dont Muſtapha Bahari m'avoit fait préſent, me donna des leçons ſi aſſidues qu'au bout de trois mois je la parlois aſſés pour m'expliquer facilement. Cette fille douée d'admirables qualités ne m'abandonnoit pas d'un moment, & comme elle avoit demeuré à Conſtantinople un eſpace de tems conſidérable, & qu'elle connoiſſoit parfaitement le païs, elle me donna des inſtructions très ſalutaires ſur ma conduite.

Le Gouverneur de Ténédos me rendit les mêmes honneurs qu'à une Sultane favorite : non ſeulement il me viſita avec beaucoup d'attention pendant huit jours que je reſtai dans ce parage; mais encore il m'envoya trois de ſes femmes pour me tenir compagnie. Ces Dames avoient de la beauté, mais leurs maniéres me parurent ſi lubriques, que je ne jugeai pas à propos de me livrer à toutes leurs careſſes. Cependant je me rendis aux inſtances qu'elles me firent de viſiter l'Isle & de paſſer en Aſie qui n'en eſt éloignée que d'un trajet d'une heure, pour conſidérer quelques reſtes de cette célébre Troye, tant vantée par les Poëtes; mais

je n'y vis rien qui ſoit digne d'attention.

Ténédos eſt auſſi très peu de choſe, ſon château bâti ſur une langue de terre qui fait l'extrémité de l'Isle n'eſt qu'un miſérable Donjon ſans foſſés, muni de deux ou trois petites piéces de canon. La ville ou plutôt le bourg qui eſt ſur le penchant d'une colline forme un amphithéatre aſſés varié à cauſe des différentes couleurs dont les maiſons ſont peintes ; mais on n'y voit aucun édifice qu'on puiſſe appeller paſſable. Les vins muſcats y ſont exquis & en abondance. l'Aga m'en envoya une quantité de flacons que je diſtribuai aux Eſclaves Chrêtiens qui étoient ſur les galéres Turques.

Dès que nous eûmes quitté Ténédos nous embouchâmes le Canal des Dardanelles. Les quatre châteaux qui ferment ce détroit ne ſont rien moins qu'imprenables ; il eſt même aſſuré que ſix bons vaiſſeaux Chrétiens s'en rendroient les maitres en moins de vint-quatre heures. Les deux premiers paroiſſent à la vérité mieux bâtis que ceux qu'on croit être placés ſur les ruïnes de Seſtos & d'Abydos. Ici l'Aſie & l'Europe ſemblent ſe joindre ; les bords de ce Canal ſont enchantés ; on peut dire que la Nature a pris plaiſir à en varier les objets. Les collines en pente dont il eſt reſſerré juſqu'à la

Mer

Mer de Marmara ou l'Helleſpont, ſont toutes cultivées & plantées de beaux arbres de toutes ſortes d'eſpéces. Il y a de jolis villages, de grands vignobles, de vaſtes prairies émaillées de mille fleurs différentes, & de beaux jardins en terraſſes; ici ce ſont des Cyprès dont la cime monte juſqu'aux nues, là des figuiers, des oliviers & d'autres arbres fruitiers plantés, pour ainſi dire, les uns ſur les autres. Peut-on voir un plus aimable amphithéatre ſous le ciel: c'eſt ce que je ne crois pas.

Lorſque nous fûmes vis-à-vis des ſeconds châteaux, les Agas, inſtruits de mon paſſage, firent tirer les prodigieux canons de ces deux fortereſſes: les boulets ſont de pierre, & péſent quatre cens livres. Je me ſerois aſſûrément tres bien paſſée de ce régal, car les coups redoublés de ces furieuſes machines firent un ſi horrible tintamarre, que j'en penſai perdre l'ouïe; & je fus plus de ſix heures tellement étourdie qu'à peine pouvois-je me ſoutenir.

Il ſeroit difficile de faire une deſcription naturelle des bords de ce Canal, depuis les Dardanelles juſqu'à la Mer Noire. Ce païs me parut enchanté, nous touchâmes à Gallipoli & à l'Isle de Marmara, aſſiſe au milieu de l'Helleſpont, enfin nous fûmes dix jours à

remonter ce Détroit, à cauſe des courans qui nous obligeoient à jetter l'ancre preſque à chaque inſtant. Si j'avois été frappée à la vue des beaux objets qui bordent le Canal, je fus comme eblouïe lorſque je pus conſidérer Conſtantinople à une diſtance proportionnée. Après avoir quitté Marmara nous louvoyâmes du côté de l'Aſie pour éviter les courans, & nous côtoyâmes les Isles des Princes, de ſorte qu'au lever du ſoleil je fus à portée de voir à plein la partie de cette grande ville qui prend depuis le château des Sept Tours juſqu'à la pointe du Serrail. Les rayons que l'Aſtre du jour dardoit ſur les toits dorés des Moſquées & ſur les maiſons peintes de diverſes couleurs, bâties comme les unes ſur les autres, & dont les plus élevées paroiſſent ſous celles des hauteurs de Péra, formoient je ne ſai quoi de ſi extraordinaire, que tous mes ſens en furent comme ſuſpendus. Ce charmant coup d'œil me donna une haute idée de Conſtantinople : plus j'en approchois, plus j'étois extaſiée des nouveaux objets qui ſe préſentoient à ma vue. Le Serrail ſur tout captiva toute mon attention : les vaſtes & ſuperbes jardins en terraſſes, entrelaſſés de beaux arbres, de bocages, de berceaux & de pluſieurs fontaines dont les eaux jailliſſantes pouſ-

pouſſoient des jets à perte de vûe, les uns en gerbes, les autres en pyramides, ceux-ci en croiſſans, ceux-là en fléches, d'autres en forme de Turbans, faiſoient le plus rare aſſemblage de nuances qu'on puiſſe ſe figurer ; mais je touche preſque aux hautes murailles de ce vaſte palais qui m'en dérobent enfin toutes les beautés : déja je double la pointe du Serrail & me voici au port.

Je n'ai jamais guéres reſſenti de plaiſir plus vif que lorſque je me vis arrivée dans cette ſuperbe capitale de l'Empire Ottoman. On m'avoit fait préparer une maiſon magnifique, j'y trouvai non ſeulement toutes les commodités néceſſaires, mais encore ſix Eunuques noirs & dix femmes eſclaves pour me ſervir. Tous les Grands de la Porte s'empreſſérent à me rendre viſite. Achmet III. m'emvoya le Boſtangi-Bachi m'aſſûrer de ſa protection. La Sultane favorite & le Chef des Eunuques blancs me firent de riches préſens ; le Muphti même, quoique contre l'uſage, daigna m'honorer de ſa préſence, pour m'engager à ſuivre l'héroïque action que mon Epoux, diſoit-il, avoit faite en embraſſant le Mahometiſme. Ces pathétiques inſtructions me charmérent, mais ne me perſuadérent pas : ſa Morale étoit ſaine & auſtére. J'étois d'accord avec lui touchant ce point,

point, mais ſes dogmes de foi ne me parurent pas appuyés de preuves aſſés convaincantes pour me déterminer. S'il ſoutenoit ſon emploi honorablement par une vie exemplaire, il le flêtriſſoit un peu par ſon ignorance ; car je ſuis aſſûrée qu'un adoleſcent Chrétien pour peu de notion qu'il eût de ſa Religion, auroit retorqué ſes argumens avec facilité. Cependant, comme j'avois de grandes meſures à garder, je diſſimulai ſi adroitement ſur ce point, qu'il me crut déja une zélée Muſulmane. Néanmoins il me fut impoſſible de garder tout à fait le ſilence, & je hazardai une objection qui parut le déconcerter.

Mais, lui dis-je, ſublime & très-reſpectable appui de l'Alcoran, illuſte ſucceſſeur du Grand Prophéte Mahomet, que me ſervira-t-il d'embraſſer ta loi, ſi mon ame eſt mortelle, & ne peut joüir d'aucun bonheur après cette vie ? Vous êtes perſuadés que toutes les femmes n'ont été créées que pour faire goûter aux hommes les plaiſirs d'une vie voluptueuſe & efféminée. Je n'ai rien à eſpérer au paradis que le Prophéte a promis aux fidéles Mahométans. Puis-je embraſſer une croyance qui m'avilit à l'état des bêtes, pour en quitter une qui me promet une félicité éternelle & des délices infinies

après

après ma mort, qui m'assûre que j'ai comme l'homme une ame immortelle créée par le Tres-Haut, & que cette ame sera réünie à son principe & jouïra des douceurs d'une parfaite béatitude? Cette espérance qui m'engage à la vertu est trop flatteuse pour la changer contre cette extinction totale de mon individu : j'en appelle à ton jugement, ô ! très éclairé Chef de la Loi.

Tu m'offres, répond ce respectable Vieillard, une occasion de louer le Dieu que je sers qui est ton Dieu comme le mien, de t'avoir donné une si grande sagesse. Persuade toi, ô ! illustre femme, qu'il n'y a qu'un très petit nombre de vrais Croyans qui ayent ces idées de ton sexe. Le Tres-Haut qui distribue à tous les vivans le soleil & la nourriture, a mis en toi l'ame d'un homme : sans doute qu'il t'a destinée à être une de ces Divines *Houris*, (*a*) qui font la félicité du Paradis de notre admirable Prophéte : ta beauté incomparable me le fait juger ; ainsi, espére que si Munket & Nekir, (*b*) après leur sévére examen, te jugent digne de cette délicieuse récompense de l'éternité, tu seras la Sultane favorite de quelqu'un de nos Saints Em-

a *Filles du Paradis de Mahomet.*

b *Noms des Anges qui examinent les Mort & qui les récompensent ou punissent selon leurs œuvres.*

Empereurs. Adieu, trop digne épouſe d'un illuſtre Pacha que j'honore : enſuite il me quitte en me ſouhaitant mille bénédictions.

J'avoue que ce faſtueux galimatias me fit paſſer un moment très agréable. Le Kaïmacan qui étoit préſent, lorſque le Muphti me fit ce ſublime diſcours, ne put s'empêcher de lever les épaules, & me dire après le départ du Pontife. Comteſſe, je m'apperçois que la ſcience du Muphti ne te perſuadera pas de la vérité de notre Religion. C'eſt un ſaint homme, mais trop ſcrupuleux pour être prédicateur. Ne te figure pas que tous les Muſulmans ſoient des ſots & des gens ſans bon ſens. Crois-tu en bonne foi que je ſois du ſentiment que l'ame de la femme ſoit mortelle? Il eſt vrai qu'on éléve ici le ſexe dans ces groſſiéres idées, afin de le rendre plus ſouple & plus ſoumis aux ordres des époux. Tu juges bien que la plupart des femmes, quoique perſuadées du contraire, s'étourdiſſent volontiers ſur cet article, & profitent de la penſée que leur ame eſt mortelle pour ſe plonger dans la lubricité pour laquelle elles ont toutes un furieux penchant. Je n'ai, dit une femme, aucune eſpérance pour l'autre vie, il faut donc que je profite de celle-ci autant qu'il eſt en mon pouvoir. Auſſi, ſaiſiſſent-

el-

elles l'occaſion avec un empreſſement avide, & qui tient pour ainſi dire de la fureur.

Penſes-tu auſſi, o ! vertueuſe femme, que les Turcs éclairés ſoient du ſentiment du Muphti touchant le Paradis que notre Prophéte promet aux gens de bien ? Eh ! non, c'eſt une métaphore de l'Alcoran, & que Mahomet n'entendoit pas à la lettre ; mais connoiſſant le caractère des Arabes, il ſavoit que cette nation étoit extrémement portée à l'amour & aux plaiſirs des ſens. Il crut donc qu'il faloit flater ces gens groſſiers par une récompenſe conforme à leurs deſirs déréglés, afin de les conduire peu à peu à l'obéiſſance & à la pratique des vertus morales ; mais les Muſulmans ſenſés rejettent avec indignation cette idée heureuſe & ſe forment de l'autre vie un portait plus dégagé de la matiére. Ils font conſiſter la béatitude éternelle dans la ſeule jouïſſance de Dieu : en un mot ils penſent ſur cet article comme le Chrêtien.

O ! ſage Addin, (ainſi s'appelloit le Kaïmakan) il ſeroit, m'écriai-je, à ſouhaiter que tu puſſes remplir le poſte de ce vénérable Vieillard : tu donnerois de la Religion des notions telles qu'on doit en avoir ; alors elle paroîtroit ſi raiſonnable que les Chrétiens reviendroient aiſément de ces faux pré-

préjugés qu'ils ont conçus contre l'Alcoran.

Les honneurs infinis qu'on me rendoit chaque jour, étourdirent le ſouvenir de mes diſgraces paſſées ; je n'avois plus d'inquiétudes que pour mon époux. L'Aga d'Alep m'avoit écrit depuis deux jours que le Pacha de Bonneval étoit arrivé chés lui extrémement fatigué d'une marche de vint jours, & qu'il lui avoit rendu toutes mes lettres qui contenoient le détail de mes malheurs.

Eclairciſſons cette petite & derniére partie de mon Hiſtoire. Le Comte de Bonneval n'avoit reçu aucune de mes nouvelles depuis trois ans ; les lettres que l'Aga d'Alep avoit envoyées en Arabie furent rapportées par l'Exprès que ce Gouverneur avoit dépêché. Il n'avoit point trouvé mon Epoux, & même ne put apprendre ce qu'il étoit devenu. Il avoit entrepris de viſiter la Mecque *incognito*.

Mon ſilence, diſoit-il, ne l'inquiétoit point ; il jugeoit bien qu'il étoit difficile de faire tenir des lettres ſi loin par la voye ſeulement de quelques Voyageurs qui pouvoient-être dépouillés par les Arabes : tout cela lui donnoit quelques idées conſolantes dont l'amour inquiet a beſoin pour ne pas tomber dans le deſeſpoir. Ce n'étoit donc

pas

pas ce ſilence qui le tourmentoit, mais les infames accuſations qu'on avoit portées contre mon honneur & ma gloire, & ſes réflexions ſur ce ſujet le plongérent dans un état pitoyable, & lui cauſérent les plus amers chagrins.

L'Aga d'Alep s'apperçut bien à ſon arrivée chez lui que ſa mélancolie n'étoit point diminuée : il réſolut donc de le tirer de cette cruelle ſituation. Il avoit entre les mains des preuves juſtificatives de mon innocence & de ma conduite, avec un récit fidéle de toutes les circonſtances qui avoient porté le ſcélerat Barnetti à me noircir dans ſon eſprit. Deux Sénateurs illuſtres de la République de Veniſe, amis intimes du Comte, faiſoient une narration ſi véridique de ma vie à Veniſe qu'il étoit impoſſible de ne pas ſe rendre à ces preuves.

La ſurpriſe de mon tendre Epoux à la lecture de tant de lettres de ces deux Nobles Vénitiens, que des miennes où je faiſois un portrait fidéle, mais touchant de mes cruelles infortunes, bouleverſa tellement ſon eſprit, qu'il tomba tout à coup dans un accablement inexprimable. C'étoit un de ces ſortes d'anéantiſſemens où l'on ne reſſent ni douleur, ni plaiſir ; mais revenu peu à peu à lui-même, il m'a avoué qu'il paſſa de l'abbate-

ment de la plus exceſſive triſteſſe, à la joye la plus ſenſible. Alors embraſſant l'Aga, cher ami, dit-il, tu me donnes une ſeconde fois la vie : veux-tu mettre le comble à mon bonheur, fais moi partir à l'inſtant pour voler auprès de ma chére & tendre Julie.

Ils convinrent de monter à cheval dès le ſoir même, mais une fiévre ardente ayant tout à coup ſaiſi le Comte, il lui fut impoſſible d'entreprendre ce voyage pendant trois ſemaines qu'il en fut cruellement travaillé. C'eſt ce qui détermina l'Aga d'Alep à me dépêcher un Exprès avec une lettre qui m'informoit de toutes ces circonſtances. Le plaiſir extraordinaire que me cauſa la nouvelle du retour de la tendreſſe de mon époux fut extrémement diminué par celle de ſa maladie ; de ſorte que pendant plus d'un mois je fus plongée dans de nouveaux chagrins & dans de vives allarmes, & rien ne pouvoit diſſiper ni calmer mes juſtes craintes. Je me perſuadois par mes diſgraces paſſées que je n'arriverois jamais à la parfaite félicité d'embraſſer le Comte de Bonneval : enfin ſon retour & ſa préſence me rendirent le repos.

J'avois fait la nuit qui précéda ſon arrivée un ſonge qui ſembloit me préſager quelque événement extraordinaire. J'avois rêvé qu'u-

qu'une colombe plus blanche que la neige, tenant dans ſon bec un lis épanouï & très éclatant, deſcendoit des airs & venoit à tire d'aile de mon côté pour me joindre. Déja elle voloit ſur le Boſphore avec une extrême agilité, lorſqu'un corbeau hideux vint fondre ſur elle pour lui arracher la fleur ; mais l'adroite colombe, réſiſte avec courage à ce vorace oiſeau, ſe précipite tout à coup dans les eaux du Canal & diſparoit. Affligée de la voir périr, je cours avec empreſſement pour la tirer du péril : l'agitation où je me trouvai dans cet inſtant fut ſi grande, que je tombai ſur le plancher de ma chambre. Ma chûte fit du bruit, ma vieille eſclave Venitienne vint à mon ſecours & fut ſaiſie de frayeur en me voyant étendue & évanouïe. Elle appelle au ſecours, ranime mes eſprits & me recouche. Une heure après, le Dieu du ſommeil s'étant encore emparé de mes ſens, je revois la blanche colombe qui ſort du ſein de l'onde, & qui vient ſe repoſer ſur ma tête, où elle laiſſa le lis.

Je fus ſi frappée de ce rêve, qu'il ne ſortit point de mon idée pendant tout le jour : j'en étois encore occupée, lorſqu'on m'annonça mon cher Epoux. Seroit-ce encore un ſonge ? m'écriai-je, en voulant me jetter entre ſes bras : mes lévres ren-

contrérent les ſiennes : ah ! oui, c'eſt vous, aimable Comte, que je vois, que j'embraſſe ; oui, c'eſt lui-même, j'en ſuis maintenant aſſûrée.

Nos deux voix formérent alors une confuſion ſi touchante qu'il n'eſt pas poſſible de l'exprimer ; nos tendres regards, nos larmes, nos ſoupirs coupent nos paroles & nous rendent comme immobiles : en un mot notre joye, notre conſolation, notre bonheur ne ſe peuvent décrire. Les époux qui s'aiment trouveront tout cela dans leurs propres cœurs : ils n'ont pas beſoin de la plume pour leur faire ſentir cette douce félicité.

Dès que nous eûmes goûté pendant quelques heures les charmes d'une réünion ſi longtems deſirée, le Pacha mon Epoux fut chez le Grand Viſir pour lui rendre compte de ſa conduite : deux jours après il eut une audience ſecrette du Sultan qui le combla de nouvelles careſſes. Enfin ayant terminé toutes les viſites que le devoir & la bienſéance exigeoient, nous allâmes occuper une ſuperbe maiſon qu'il avoit fait bâtir & meubler à la Françoiſe. La ſituation en étoit enchantée ; elle n'étoit qu'à une petite demi-lieue de Conſtantinople, à l'extrémité de la ville de Scütari, ſituée en Aſie,

du

du côté de la Mer Noire. Cet édifice étoit assis sur la croupe d'une agréable colline, plantée d'arbres de toutes les espéces, entrelassés d'un grand vignoble. On y jouïssoit d'un point de vue admirable, mais borné, parce que tout le Canal est resserré par des montagnes qui obligent les yeux à se restreindre sur ses bords; mais aussi on peut assûrer que ce rivage dédommage bien des perspectives éloignées qu'on voit dans tous les autres païs. Les jardins qui entouroient cette maison étoient en terrasses; du supérieur, on pouvoit découvrir une partie du Serrail & l'entrée du port; & comme ce port fait un grand coude, on ne voyoit que les mâts des navires. Là on découvroit encore les beaux Dômes de sept Mosquées impériales, la partie supérieure de Galata; les hauteurs de Péra & généralement toute cette file de belles maisons qui bordent le Canal & forment comme une seconde ville de près de quatre lieues de long.

L'Auteur des Mémoires faussement attribués à mon Epoux se trompe grossiérement, lorqu'il assûre qu'on peut découvrir aux environs de Constantinople de grandes plaines fertiles; car non seulement les collines empèchent que la vue ne pénétre dans les terres, mais encore tout ce territoire à plus

de dix lieues à la ronde n'eſt qu'un amas de montagnes & de vallons, ſans qu'on puiſſe trouver aucune plaine d'un demi-quart de lieue de diamètre. Peut-être a-t-il pris la plaine liquide de l'Helleſpont & quelques Isles qui ſemblent comme flotter ſur ſon ſein, pour de vaſtes campagnes,& pour des arbres fruitiers. Cet Auteur n'a aſſûrément aucune idée de ce rare païs. On verra par le détail des avantures du Comte toutes les bévues qui ſont contenues dans le troiſiéme Tome de ces Mémoires. C'eſt ici où il va commencer le récit fidéle de tout ce qui lui eſt arrivé de plus conſidérable depuis ſon départ de Veniſe.

Fin de la prémière partie.

ANEC-

ANECDOTES VENITIENNES ET TURQUES, OU NOUVEAUX MEMOIRES DU COMTE DE BONNEVAL.

SECONDE PARTIE.

Hiſtoire du Comte de Bonneval depuis ſa ſortie de Veniſe juſqu'à ſon départ pour l'Arabie.

IL ſeroit difficile de bien décrire quelle fut ma triſte ſituation lorſque ma chére Julie eut diſparu à mes yeux. J'entrai dans la chambre qu'on m'avoit préparée, où je demeurai fort longtems immobile.

Le Capitaine fit de vains efforts pour diſſiper ma triſteſſe & pour m'arracher ce morne ſilence qui l'affligeoit : pendant les huit jours que je reſtai ſur ſon bord, mon anéantiſſement fut ſi marqué, que cet homme me conſidéra ſans doute comme un Sauvage, qui ne connoit ni politeſſe, ni douceur. Cependant dès que j'eus mis pié à terre dans l'Isle de Céphalonie, mon eſprit égaré commença à ſe remettre. Le Gouverneur qui m'attendoit depuis plus de deux mois, informé de mon arrivée, fit tirer pluſieurs décharges de l'artillerie du château, qui ranimérent mes ſens aſſoupis : ce fracas de guerre que j'ai toûjours aimé avec paſſion étourdit ma douleur, en ſorte que je parus au Capitaine comme un autre homme. Il me fit un compliment ſi poli ſur mon changement, que je l'embraſſai & le ſuppliai d'excuſer la maniére peu civile avec laquelle j'avois répondu à ſes honnêtetés. Le Sénateur Cornaro ne négligea rien pour me faire oublier Veniſe, feſtins ſuperbes, bals, parties de chaſſe, il mit tout en uſage pour diſſiper mes noires idées ; mais l'abſence de ma chére Epouſe me faiſoit retomber ſouvent dans une mélancolie importune qui cauſoit des allarmes à cet illuſtre Seigneur. Comte, me diſoit-il alors, quelle ſottiſe de ne pas ſuivre les tems & de ne pas jouïr des plaiſirs que nos amis nous

nous procurent. C'eſt une grande ſageſſe & une vertu héroïque de ſouffrir la tempête avec réſignation, & de jouïr du calme quand il revient. La vie eſt trop courte pour s'arrêter ſi longtems ſur le même ſentiment. Croyés-moi, prenons le tems comme il vient; on ne peut être parfaitement heureux dans ce monde; les plaiſirs & les chagrins ſont partagés; c'eſt une compenſation de la Providence, afin que tout ſoit égal, & qu'au moins les plus heureux puiſſent comprendre par quelques amertumes ce que ſouffrent les autres qui en ſont accablés. Pour moi, je ne prends point les affaires trop à cœur, car cela nuit fort à la longueur de la vie. Quand je dis *les affaires*, je n'entens pas ſeulement les affaires de ce monde-ci; j'entens encore parler de celles de l'autre. C'eſt à mon avis être déja damné, que de craindre avec excès de l'être. Il y a raiſon par tout; vivons bien, réjouïſſons nous. En matiére de conſcience, trop de délicateſſe fait les héréſies. Je ne veux aller qu'au ciel & pas plus haut.

Les vives ſaillies de ce Noble Venitien, jointes aux attentions qu'il avoit pour moi, me mirent dans une diſpoſition de cœur aſſés favorable. Ainſi je puis dire que lorſque je partis de Céphalonie, je parus le Comte de Bonneval, tel qu'il devoit être, & ſelon

l'idée qu'on s'en étoit formée, & que j'en avois donnée avant mon tendre amour pour la belle Salviati. Je puis dire que ma foibleſſe à cet égard a fait tort à mes qualités naturelles. Cependant je ne ſaurois m'en repentir : tant il eſt vrai que lorſqu'on eſt parvenu à un certain âge, l'amour a plus d'empire ſur le cœur que lorſqu'on eſt jeune. En effet la Jeuneſſe eſt incapable de réflexions ; elle eſt vive, pleine de feu, emportée & point tendre ; tout attachement lui eſt contrainte, & l'union des cœurs que les gens raiſonnables trouvent le ſeul plaiſir qu'il y ait dans la vie, lui paroît un joug inſupportable.

Après deux mois de ſéjour dans cette Isle charmante & délicieuſe, je paſſai en quatre jours à la Canée, & comme les deux galéres qui devoient me conduire à la Sublime Porte étoient diſpoſées au voyage depuis longtems, je fis mettre à la voile le huitiéme jour ; en quinze je touchai aux Dardanelles, & arrivai à Conſtantinople trois mois & demi après ma ſortie de Veniſe.

Achmet III. averti que j'étois vis à vis du Serrail, ſe rendit dans le ſuperbe Kioſque qui regarde l'entrée du port ; de ſorte qu'en doublant la pointe de ce Palais, je pus le conſidérer avec attention, la galére que je montois ayant pour ainſi dire, friſé

les

les magnifiques colomnes de marbre qui le ſoutiennent. L'Empereur doué d'une douceur & d'une affabilité juſqu'alors très inconnues aux Sultans, me regarda fixement, m'honora d'un ſouris gracieux, & prit un grand plaiſir à ma maniére de le ſaluer. Peut-être m'accuſera-t-on d'en impoſer ici. Je ne crois pourtant pas, lorſqu'on connoîtra le caractère de Sa Hauteſſe, & le portrait que j'en ferai dans peu ſervira de preuves juſtificatives pour perſuader cette circonſtance.

La vue de L'Empereur à laquelle je ne m'étois point attendu, penſa me faire oublier un devoir eſſentiel, ſavoir, de ſaluer le Serrail en doublant la pointe de la péninſule ſur laquelle il eſt bâti. Aucun vaiſſeau n'oſeroit entrer dans le port ſans s'être acquité de ce ſalut. Un Reys m'en ayant averti, je fis faire une décharge ſubite de toute l'artillerie des deux galéres avec pluſieurs décharges redoublées de mouſquetterie. Cinquante Soldats qu'on m'avoit donnés pour eſcorte, & à qui j'avois appris pendant la route l'exercice à l'Européenne, firent paroître tant d'addreſſe dans cette occaſion qu'ils tirérent chacun dix coups en cinq minutes. Cette petite expédition militaire plût tant à Achmet qu'il fit diſtribuer

à

à ces cinquante Soldats quatre bourſes de cinq cens piaſtres chacune. La ville & les vaiſſeaux répondirent à mon ſalut par plus de ſix cens coups de canon.

Dès que j'eus mis pié à terre, deux Capigis-Bachis me conduiſirent dans la maiſon du Kaïmakan ou Gouverneur de cette ſuperbe ville, où l'on m'avoit préparé un appartement magnifique. J'y reçus les viſites d'un grand nombre d'Officiers, & je les rendis après mon audience du Grand Viſir, qui la fixa au quatriéme jour. Ce prémier Miniſtre non ſeulement me donna des marques de ſa bienveillance; mais encore voulut me procurer dès le lendemain une entrevue ſecrette avec le Sultan. Voilà encore un trait qui paroîtra fabuleux, ſur tout ſi l'on s'en rapporte aux inconvéniens que fait naître l'Auteur des Mémoires qu'on m'a ſuppoſés. Cependant rien n'eſt plus réel que cette audience ſecrette. On avoit fait de moi un portrait ſi flaté à Achmet, que ſon impatience pour m'entretenir le fit contrevenir à ces ſévéres maximes uſitées à la Sublime Porte. Jamais Potentat n'a peut-être fait plus de careſſes à un Favori que j'en reçus de ce bon Empereur. J'en fus même ſi pénétré que je ne héſitai point à lui faire un récit fidéle de ma conduite & de l'état préſent des prin-

ci-

cipaux Princes Chrétiens ; mais je n'ai garde de révéler ici toutes les choſes que je développai à Achmet, ni les conſeils que j'ai donnés dans la ſuite au Divan ; ce ſeroit m'expoſer au fatal cordon.

Rien ne tranſpire des conſeils & des réſolutions qui ſe prennent à la Porte ; C'eſt donc *gratis* que l'Auteur des Mémoires m'attribue tous ces diſcours & tous les avis qu'il décrit avec politeſſe, mais ſans aucune vraiſemblance. Il eſt trop dangereux de révéler ce qui ſe paſſe dans ces aſſemblées ſecrettes ; & quoique je n'aye point l'éloquence de cet Ecrivain, peut-être que les inſtructions que j'ai inſinuées dans diverſes occaſions ont autant de ſagacité que celles qu'il me prête.

Il eſt vrai qu'Achmet dans cette prémiére audience me parla d'embraſſer le Mahométisme, mais il inſiſta peu ſur ce point. C'eſt une erreur des Européens de ſe figurer que les Turcs ſont ſi outrés obſervateurs de leur Loi, qu'ils n'admettent aucun Chrêtien aux Charges & aux Dignités ſans l'embraſſer. Peut-être que cet uſage ſe pratiquoit autrefois, mais aujourd'hui ils ſont revenus de ces manies. Ils en ont reconnu l'abus, ils ont même auſſi peu de confiance aux Proſélytes, que les Chrêtiens. Ils re-

reſpectent à la vérité & honorent ceux qui embraſſent leur Religion, quand ils vivent ſagement & qu'ils ſont zélés obſervateurs de ſes préceptes; mais comme il s'en eſt trouvé juſqu'ici un très petit nombre, & qu'au contraire ils ont éprouvé qu'il n'y a point de gens plus corrompus & plus pervers que ceux qui quittent le Chriſtianiſme pour embraſſer le Mahometiſme, ils les regardent avec un extrême mépris; de ſorte que maintenant ils ne forcent perſonne ſur cet article. Ils préférent un bon Chrêtien à un mauvais Proſélite. On ne peut nier qu'il ne ſoit impoſſible de parvenir à certaines Dignités ſans renoncer au Chriſtianiſme, & c'eſt ce que le Sultan & les prémiers Officiers de l'Empire m'inſinuérent adroitement. Il fallut donc employer la ruſe & mettre en uſage les inſtructions & les conſeils du Pacha d'Albanie.

Le Muphti, perſonnage auſſi vénérable par ſa vertu auſtére que par ſa vieilleſſe, fut tranſporté de joye, lorſque je parus conſentir à me faire Muſulman. Les deux Imans, ſes Subſtituts, qui m'avoient déja rendu pluſieurs viſites par ſes ordres, m'ayant renouvellé les proteſtations qu'ils avoient faites par écrit au Pacha, eurent grand ſoin de publier qu'ils travailloient à mon inſtruction,

ction, & j'obtins aiſément la permiſſion d'être circoncis en ſecret. Au tems fixé je prétextai une maladie de quinze jours; alors tout le monde me crut véritablement Turc. Les Muſulmans faiſoient mon éloge & les Francs m'accabloient de titres odieux. Les Moines & les Prêtres firent retentir les chaires d'invectives. Cependant la ſcéne changea; j'eus une entrevue avec le Recteur des Jéſuites, homme de bon ſens, & lui déclarai toute ma conduite, perſuadé que ces pacifiques Directeurs qui ſavent ſi adroitement concilier la Religion avec l'intérêt, excuſeroient facilement cette petite démarche irréguliére en faveur de quelques dons: ainſi un préſent de ſix mille ſequins me rendit auſſi blanc que neige. Alors toutes les clabauderies des bilieux Prédicans ceſſérent. Cet homme benin me détourna même de révéler ce myſtére à l'Ambaſſadeur de France. J'eſpére, dit-il, que par cette feinte vous ſervirés mieux les Chrêtiens qui vivent dans l'Empire de Sa Hauteſſe. En effet je les ai toujours protégés ſecrettement, & c'eſt ma bienveillance pour eux qui cauſe aujourd'hui mon exil. Je n'ai épargné ni mon bien, ni mon ſang, pour en tirer une infinité d'eſclavage, & j'en ai été aſſés mal récompenſé.

Cepen-

Cependant malgré les aſſurances que le peu ſcrupuleux Jéſuite me donna, ma conſcience me fit quelques reproches ; car j'ai toûjours aimé la gloire & l'honneur. Je vis donc avec chagrin ma réputation flêtrie, & que l'Europe Chrétienne m'honorât du tître inſultant *d'Apoſtat*. En matiére de réputation nous ne valons que ce qu'il plait aux autres de nous faire valoir, & quoique la louange & le mépris que donnent la plupart des hommes ne ſoient pas d'une grande conſéquence, on eſt aſſés fou pour s'y arrêter. Je crois même qu'il faudroit être parfait, c'eſt-à-dire, entiérement exemt d'amour propre & de paſſions, pour n'y être pas ſenſible. Mais perſuadé que pour faire taire les médiſans & ôter tout crédit à la médiſance, il faut faire ſemblant de ne s'en pas ſoucier, & que les plaintes, les reproches, les emportemens ne font que l'aigrir au lieu de l'éteindre, je mépriſai abſolument tout ce qu'on me rapportoit ſur cet article, & ſuivis mon train de vie ordinaire. J'avois des amis, j'en voyois régulièrement tous les jours quatre ou cinq avec leſquels je noyois tous mes chagrins dans l'excellent vin vierge de Smyrne, dont l'Aga de cette ville ne me laiſſoit point manquer.

Il me ſemble avoir déja dit que je ſuivois en Turquie comme j'ai fait par tout ailleurs la ſeule Religion d'honnête homme. J'allois aux Moſquées pour y prier Dieu; je ſuis perſuadé de ſon exiſtence; je faiſois du bien à mes amis & à mes ennemis; j'admets encore l'amour du prochain; mais auſſi voilà les ſeuls préceptes que ma Foi puiſſe adopter. L'immortalité de l'ame, une éternité heureuſe ou malheureuſe, en ſont une ſuite; de ſorte que c'eſt tout ce que j'ai de commun avec les Muſulmans, & tous les Muſulmans éclairés n'en croyent pas davantage. Je penſe en effet que cela doit ſuffire pour devenir un parfaitement honnête homme, tels que ſont les vrais Turcs.

Je me ſuis étonné bien des fois d'entendre certaines perſonnes, qui paſſoient même pour des gens ſavans, outrager par les plus flétriſſantes épithétes les Mahométans & leur Religion. C'eſt, diſoient ces ſages Génies, une Secte voluptueuſe, un vrai Epicurianiſme. Elle ne fait conſiſter la félicité que dans les plaiſirs des ſens; elle n'en excepte pas même le Paradis. Ses Sectateurs ſont des brutaux, des hommes groſſiers, cruels, ſanguinaires.

Telle eſt à peu près l'idée que les charitables Chrétiens ſe forment des Turcs &

de leur Religion ; mais voyons ſi ces préjugés ſont équitables, donnons des notions ſincères de ces gens ſi abrutis par les voluptés charnelles.

Je ne diſconviens point qu'il n'y ait parmi les Turcs des hommes corrompus & pervers ; mais, qu'on en retranche les Renégats ; il ne s'en trouve plus qu'un nombre fort médiocre, & ce petit nombre eſt ſi mépriſé qu'on ne peut ſans injuſtice l'enviſager comme faiſant partie de la nation. Ce n'eſt qu'un ramas de canailles, pour la plupart bannis de la ſociété, au lieu qu'on voit avec une amére douleur que parmi les Chrétiens le grand nombre des méchans tient le prémier rang dans les Cours & dans la ſociété civile. Ici on ne connoît d'honnêtes hommes que ceux qui ſont exacts à l'obſervance de la Loi qui eſt exceſſivement onéreuſe ! que ceux qui ne font tort à perſonne ni dans ſa réputation, ni dans ſes biens ; que ceux qui rempliſſent leurs promeſſes avec une exactitude rigide ; que ceux qui donnent abondamment aux pauvres tout ce qui leur eſt néceſſaire. Là le mépris de la Religion & des Loix n'eſt qu'un jeu, & ce n'eſt que la crainte du châtiment qui les fait obſerver. Un Chrétien indévot, impie, paſſe pour un homme de probité quand il eſt dans l'abondan-

ce ;

ce, ou qu'il poſſède quelque emploi diſtingué. Un Chrétien n'en eſt pas cru moins honnête homme lorſqu'il fait des injuſtices. Lorſqu'il noircit ſon prochain par la médiſance & la calomnie, qu'il eſt dur envers les pauvres, & que ſon intérêt l'oblige à manquer à ſa parole. Ce n'eſt ici qu'un ébauche du contraſte qui ſe touve entre les Chrétiens & les Turcs. La crainte de paſſer pour partial ne me permet pas de le pouſſer plus loin ce contraſte, ni d'en éplucher tout le fin.

Il faut diviſer les Mahométans en deux claſſes, en gens ſenſés & en gens groſſiers. Le plus grand nombre eſt du côté des premiers. On y trouve des Courtiſans fins & déliés dont la politique paſſe celle du génie le plus ruſé; des hommes dont les connoiſſances pénétrent juſqu'au cœur; des eſprits vifs, & ſoutenus d'un grand flegme; des hommes modeſtes qui penſent, ſans trop s'émanciper en paroles; qui s'attachent à raiſonner juſte; qui n'aiment point à enſeigner d'un ton magiſtral, ni critiquer ſur tout.

Or ces gens-là pratiquent l'Alcoran d'une maniére épurée, c'eſt-à-dire qu'ils ne font point conſiſter les préceptes de la Loi dans une obſervance littérale, mais métaphorique. Ils ont de l'autre vie une idée telle que s'en

forment les Chrétiens. Ils jouïſſent de la polygamie ſelon leurs beſoins, & ſont infiniment plus réſervés ſur l'article des femmes que les autres nations. Dès qu'elles ſont enceintes, il eſt rare qu'ils les touchent. Ils boivent du vin, lors qu'ils ſont aſſûrés que l'ivreſſe ne les portera à aucun excès; mais auſſi, ils s'en font un point capital de transgreſſion, lorſqu'ils ſentent que la débauche les engagera à commettre quelque crime. Le Chrétien a-t-il autant d'empire ſur lui même, j'en appelle à ſa conſcience. En un mot perſuadés que l'Alcoran ne leur a été donné que pour dompter leurs paſſions & pour pratiquer les vertus morales, ils s'en ſervent comme d'un ſpécifique ſalutaire, ſelon les occaſions & ſelon les tems où ils croyent en avoir beſoin; de ſorte qu'ils ne le pratiquent à la lettre que dans des points qui ont de la conformité avec l'Evangile, je veux dire, que pour glorifier & adorer Dieu; & aimer leur prochain comme eux mêmes.

Les Turcs peu inſtruits & groſſiers pratiquent avec une ſévére exactitude leur Loi, & cette exactitude eſt un dur eſclavage, infiniment plus laborieux que la Règle la plus rigide des Moines, ſans en excepter celle de la Trape. Car outre un nombre d'ablutions très incommodes, elle ordonne cinq fois

la

la priére par jour, & même dans des tems aſſés incommodes; chaque priére dure une heure; aucun vrai Muſulman ne s'en exemte, & ces priéres ſe font avec tant de recueillement & dans des poſtures ſi humiliées, qu'il faut abſolument avoir une grande patience ou beaucoup d'amour de Dieu pour ſoutenir ces exercices religieux. Le Carême ou le Ramadan qui dure une Lune, eſt encore un joug très onéreux. Souvent il tombe dans les plus vives chaleurs de l'été; cependant un zélé Muſulman travaille tout un jour, dévoré par une ſoif ardente, ſans ſe rafraîchir la bouche d'une goutte d'eau: il eſt rare de les voir s'émanciper à cette petite liberté. La pluralité des femmes eſt auſſi une pénitence ſévere pour un Turc. Le ſexe y eſt trop corrumpu & a trop de penchant à l'amour pour procurer de ſolides plaiſirs à un homme ſenſé. La jalouſie qui règne parmi ſes femmes, forme dans ſon mènage une eſpèce d'enfer. D'ailleurs les Loix leur ſont ſi favorables qu'un homme eſt à chaque inſtant expoſé à mille accidens fâcheux; lorſqu'elles forment des plaintes contre lui.

Enfin, ajoûtons que tous les Turcs en général ſe nourriſſent d'alimens groſſiers & inſipides; que la plupart n'ont d'autres lits que des tapis ou des nattes; qu'ils vont preſ-

que toûjours nuds-piés, & que leur ſobriété paſſeroit pour un jeûne auſtére chés un Artiſan Chrétien. Telle eſt la vie de ces gens qu'on appelle *Epicuriens*, & qui font conſiſter toute la félicité dans les plaiſirs brutaux. Voilà ces hommes cruels, ſanguinaires & inhumains dont le ſeul nom fait horreur. Mahomet ſe conduiſit en habile Politique, lorſqu'il permit la pluralité des femmes, & qu'il défendit le vin & l'uſage des liqueurs fortes. Il connoiſſoit parfaitement le caractère de la nation à laquelle il vouloit impoſer des Loix. Il ſavoit que les Arabes étoient fort enclins à la luxure : c'eſt ce qui l'engagea à leur promettre un Paradis charnel & conforme à leurs deſirs, afin de les porter à la pratique des vertus morales. D'ailleurs, perſonne ne ſe ſeroit rangé ſous ſes étendarts, s'il leur avoit défendu la polygamie, qui étoit en uſage parmi eux. Ce fut par la même raiſon qu'il ne permit pas l'uſage du vin, ayant reconnu que cette liqueur les rendoit furieux, cruels & incapables de conſerver entre eux l'ordre de la ſocieté civile.

Otés donc de l'Alcoran quelques chapitres de cette eſpéce qu'il n'avoit inſérés que pour captiver plus facilement cette nation groſſiére, le reſte n'a rien qui ne ſoit fondé

ſur

ſur l'amour de Dieu & ſur celui du prochain. C'eſt la Loi naturelle qu'il a renouvellée, mais accompagnée de quelques cérémonies légales qui ne ſervent de rien au ſalut, & qui n'ont eu pour fondement qu'une ruſée politique pour ſe faire des partiſans. Voilà une digreſſion ennuyante, dira-t-on ; je l'avoue, auſſi n'en trouvera-t-on plus dans le reſte de cette hiſtoire.

Lorſque le bruit ſe fut répandu dans Conſtantinople que j'avois ſouffert l'opération néceſſaire pour devenir un vrai Croyant, le Sultan m'accorda une audience publique, dont voici le détail, & ce détail eſt un peu différent de celui de l'Auteur de mes prétendus Mémoires. On fixa mon audience publique au jour qu'on paye les Janiſſaires, afin de me faire voir en même tems l'ordre & la diſcipline de ces troupes, & les groſſes ſommes qu'on employe à leur ſolde. C'eſt une manie uſitée à la Cour Ottomane dans toutes les audiences publiques. Elle ſe perſuade que par cette oſtentation elle inſpire de la crainte aux Puiſſances étrangéres.

Un nombre des principaux Officiers du Serrail s'étant rendus chés le Kaïmakan, nous montâmes tous à cheval à l'heure marquée. Celui qu'on m'avoit deſtiné étoit un fin Arabe & le plus beau des écuries du

Gouverneur ; il étoit ſuperbement caparaçonné. Je marchois à côté de ce Seigneur, & comme il n'y a qu'environ deux cens pas de ſa maiſon au Serrail, nous y arrivâmes preſque dans l'inſtant ; & aſſurément je ne vis perſonne qui me jettât des fleurs, ni qui fît retentir l'air de cris de joye & de bénédictions, comme on le ſuppoſe dans les Mémoires que l'on m'attribue. Cependant on pouvoit parfaitement me diſtinguer ; car j'étois encore vétu à la françoiſe, excepté un Calpa ou bonnet verd que j'avois mis en guiſe de turban ; mais ma décoration changea avant que de paroître devant Sa Hauteſſe.

Toutes les avenues de ce vaſte palais, de même que les deux prémiéres cours, étoient remplies de Janiſſaires qui firent l'exercice dès que je parus. Enſuite on me conduiſit dans une ſalle voiſine de celle du Divan, où l'argent deſtiné pour la paye des troupes étoit entaſſé par monceaux. Le Grand Viſir & le Muphti qui m'y attendoient, m'embraſſérent avec beaucoup de cordialité & me firent aſſeoir entre eux deux ſur un ſopha de velours verd, relevé de broderie d'or. Après que le Thréſorier eut diſtribué l'argent aux Janiſſaires, un nombre d'Eunuques blancs ſervirent un grand repas, dont

les

les mets les plus délicats consistoient en des pilcaux de diverses couleurs, faits au jus de perdrix, & rien ne m'a paru plus exquis. Le festin fini, on me fit entrer dans une chambre contigue, où l'on me donna une veste superbe, une pelisse fourrée de martes Sibérines, un turban garni d'une aigrette de Pacha, enrichie d'une belle rose de diamans, un sabre dont la poignée d'or étoit couverte de pierreries fines, mais d'une assés médiocre valeur. Dès que je fus vétu à la Turque, deux Capigi-Bachis, ou Chefs des Portiers, chacun un bâton d'argent à là main, me prirent sous les bras & me portérent jusqu'au pié du thrône d'Achmet. Le vestibule de la salle d'audience étoit occupée d'Eunuques, tous vétus superbement. C'est là cette fameuse Porte qui a donné le nom de *Porte* à la Cour Ottomane. La crainte respectueuse qu'on a pour elle, oblige d'y garder un grand silence. Il n'est permis qu'à une fontaine en jet, d'oser former un doux murmure que fait la chûte de ses eaux dans un superbe bassin de marbre granite. On voit encore dans cette salle un nombre de globes dorés, suspendus comme des lustres par des chaînes de perles. Ces boules sont toutes parsemées de pierres précieuses. Le riche plat-font de cette salle & son plancher

garni par tout de tapis de velours brodés d'or forment un agréable coup d'œil. Le thrône du Grand Seigneur achéve d'éblouïr ; il eſt d'argent mat : on l'avoit couvert ce jour-là d'un tapis de velours verd, enrichi d'une infinité de pierres précieuſes de différentes couleurs.

Le Sultan ayant paru preſque auſſi-tôt ſur ſon thrône, les Capigi-Bachis me font incliner profondément par trois fois devant Sa Hauteſſe, de diſtance en diſtance, à meſure que j'approchois ; puis me remènent à reculons à peu près dans l'endroit où j'avois fait la ſeconde révérence, pour y faire ma Harangue : la voici mot pour mot.

„ Tres Haut, Tres Puiſſant & Tres In-
„ vincible Empereur des fidèles Muſulmans,
„ que ton Trône puiſſe être éternel ! que
„ ta poſtérité ſoit heureuſe & durable, &
„ éterniſe ta gloire de génération en géné-
„ ration !

„ Que n'ai-je, ô Invincible Empereur
„ des expreſſions aſſés vives pour te ré-
„ préſenter les mouvemens de reſpect &
„ d'admiration que ton auguſte préſence
„ excite dans mon ame ! Que n'ai-je mille
„ vies pour les conſacrer toutes à ton ſer-
„ vice, & à l'accroiſſement de ton floriſſant
„ Empire ! Les favorables regards que

„ ta

„ ta bonté a daigné jetter ſur moi, la puiſ-
„ ſante protection que tu veux bien m'ac-
„ corder avec tant de clémence, tes bien-
„ faits qui ſont déja tombés ſur moi avec
„ tant de magnificence, ont produit dans
„ mon cœur une reconnoiſſance qui va juſ-
„ qu'à l'adoration.

„ Si je parviens, ô le plus glorieux
„ Monarque de l'univers, à produire des
„ actions dignes de te plaire, dignes des
„ emplois dont tu veux m'honorer, m'aban-
„ donnant alors à tout mon zéle, afin de te
„ prouver mon inviolable fidélité & d'obéir
„ avec une humble ſoumiſſion à tes ordres
„ reſpectables, je franchirai les dangers &
„ les périls les plus effrayans pour te per-
„ ſuader que je deſtine dès ce moment tout
„ mon ſang à ta volonté.

Après que j'eus prononcé cette courte Harangue, les deux Capigi-Bachis me reconduiſirent à reculons, en me faiſant faire encore de diſtance en diſtance trois autres révérances juſques dans le veſtibule.

Le Sultan ne parle jamais aux audiences publiques. Là tous les aſſiſtans ſont auſſi obligés à un reſpectueux ſilence. Le Grand Vizir, l'Aga des Janiſſaires, le Muphti, le Chef des Eunuques noirs, & autres Officiers du prémier rang s'y tiennent d bout

le

les bras croiſés ſur la poitrine. A peine oſent-ils reſpirer pendant que l'Empereur eſt ſur ſon thrône, & ils ne ſortent de cette poſture que lorſqu'il eſt rentré dans ſon appartement. Enſuite ils ſe retirent modeſtement & ſans proférer une ſeule parole, tant dans la ſalle que dans le veſtibule. Dans celle du Divan, lorſqu'il ſe tient des Conſeils, on doit auſſi conſerver un grand reſpect parce que le Sultan s'y trouve ſouvent *incognito*. Il peut tout entendre & tout voir par une fenêtre, ſans qu'il ſoit poſſible de l'appercevoir. Cette circonſtance me paroît extrêmement ſage. L'Empereur en impoſe par là aux ſéditieux & aux gens mal-intentionnés, & empêche un nombre d'injuſtices qui pourroient ternir cette exacte & ſévère équité qui régne parmi les Turcs.

Dès que l'Empereur ſe fut retiré, le prémier Vizir me fit rentrer dans la ſalle d'audience, pour m'aſſûrer que Sa Hauteſſe étoit très ſatisfaite de moi, qu'elle m'honoroit du Titre de Pacha à trois Queues, & me donnoit le Gouvernement de l'Arabie Pétrée, qui s'étend depuis l'Iſthme de Suès juſqu'à trois journées de Médine. Ce Gouvernement donne la qualité de Béglerbey ou de Viceroi de l'Empire. On me fixa alors vint mille aſpres d'apointement par jour. A l'égard

l'égard du Corps de troupes dont on m'avoit promis le commandement, c'étoit, me dit-il, une choſe impoſſible, à moins qu'il ne ſurvînt une guerre, mais qu'on me dédommageoit de cet article par une augmentation de paye. Enſuite je prétai le ſerment de fidélité, & m'en retournai chés le Kaïmakan dans le même ordre & avec le même cortége, excepté qu'on porta devant moi l'étendart des trois Queues de cheval, comme une marque de ma nouvelle dignité.

La Sultane Validé & la Sultane favorite m'envoyérent le lendemain des préſens conſidérables, & me firent aſſûrer de leur protection. Tous les Seigneurs de la Cour m'en firent auſſi beaucoup. Telle eſt la maniere des Courtiſans Turcs; les préſens circulent preſque ſans interruption; du moindre Officier ils paſſent de main en main juſqu'au plus grand. Le prémier Vizir les répand enſuite dans le Serrail pour ſoutenir ſon crédit; du Serrail ils découlent ſur les particuliers, de ſorte que ces richeſſes ſont comme une eſpèce de flux & de reflux, ſemblables aux ſources que produit la mer & qui forment les fleuves pour rentrer dans ſon ſein. Du Serrail l'or & largent paſſent chés le Courtiſan, & du Courtiſan tout va enfin s'engloutir dans cet océan de richeſſes.

Deux

Deux jours après mon audience publique Achmet voulut m'entretenir en particulier, & m'envoya le Boſtangi-Bachi pour me conduire dans le Kioſque des fontaines, où je trouvai cet Empereur. Il parut ſi content de ma converſation qu'il me faiſoit venir preſque tous les huit jours, & cela pendant plus de dix mois. Ces fréquentes entrevues donnérent de l'ombrage à tous les Courtiſans, excepté au Kaïmakan qui m'aimoit ſincérement. C'eſt ſon amitié pour moi qui l'engagea à me donner des conſeils dont je profitai, & dont je me trouvai bien. Voici à peu près le diſcours qu'il me tint touchant ma conduite.

„ Pacha de Bonneval, *me dit ce débonnaire* „ *Gouverneur*, l'eſtime que j'ai pour vôtre „ perſonne ne me permet pas d'uſer de diſ„ ſimulation avec vous. Je crois que vous „ en êtes perſuadé. Vous connoiſſés peu „ nos maximes & les ruſes dont on ſe „ ſert ici pour trahir & ſupplanter un Con„ current qui fait ombrage. Vos entrevues „ trop fréquentes avec le Sultan ont tran„ ſpiré & excité la jalouſie des prémiers „ Officiers de la Porte : il faut abſolument „ les interrompre. Sans cela vous ſuccom„ berés aux trames qu'on commence à our„ dir contre vous. . . . . .

„ Déja

„ Déja Achmet chancelle ſur le thrône,
„ je prévois quelque facheuſe révolution;
„ ſi cette révolution arrive, vous ſerés la
„ victime de vos envieux. Croyés moi,
„ éloignés vous pour quelque tems de la
„ Cour, demandés avec inſtance au Divan
„ de vous permettre d'aller faire un tour
„ dans votre Gouvernement. Peut-être
„ pendant vôtre abſence les affaires change-
„ ront-elles de face. Alors je pourrai pren-
„ dre de juſtes meſures pour vôtre retour,
„ & pour vous élever à un poſte éminent.
„ Les lettres que vous venés de recevoir de
„ Veniſe doivent vous convaincre que vô-
„ tre tendreſſe pour la belle Salviati eſt très
„ mal récompenſée. Le chagrin qui vous
„ dévore depuis ce moment ſe diſſipera par
„ le voyage. Qui ſait ſi par là vous ne ſe-
„ rés pas mieux informé de la conduite de
„ cette Epouſe ? Car je ne puis me per-
„ ſuader qu'une perſonne, telle que vous me
„ l'avés répréſentée, ſoit coupable des excès
„ dont on l'accuſe. Vous avés manqué de
„ prudence, en inſpirant au Sultan de faire
„ diſcipliner ſes troupes, & de leur enſeigner
„ l'exercice militaire à la maniére des Princes
„ Chrétiens. C'eſt vouloir vous élever ſur les
„ ruïnes de l'Aga des Janiſſaires qui juſques

„ ici

„ ici a fait jouer mille reſſorts pour en em-
„ pêcher l'exécution.

„ Cet Aga eſt trop puiſſant pour vous
„ l'attirer à dos. Il paroît tres indiſpoſé
„ contre vous, & cet ennemi eſt d'autant
„ plus à craindre qu'il peut lui ſeul dépo-
„ ſer l'Empereur en excitant une revolte.
„ Déſiſtés vous donc de ce projet qui ne
„ peut vous être que funeſte. D'ailleurs,
„ il eſt impraticable, ce projet-là, à cauſe
„ du peu de ſubordination qu'il y a parmi
„ les troupes. Vous n'ignorés pas que tou-
„ tes nos troupes réglées ne conſiſtent que
„ dans les Janiſſaires qui forment tout au
„ plus un Corps de cinquante mille hom-
„ mes, & ces gens-là aiment trop leur Aga,
„ & ſont trop fiers pour obéïr à un étran-
„ ger. Le reſte de l'Infanterie Turque
„ n'eſt qu'un ramas de païſans, & de ca-
„ naille tout à fait indomptable. Les
„ Spahis, qui compoſent la Cavalerie, ſont
„ encore moins diſciplinables. Ce ſont tous
„ gens entretenus par certains Agas à qui
„ on donne des eſpèces de Commanderies,
„ à condition de fournir en tems de guerre
„ cinquante, cent Cavaliers, plus ou moins,
„ ſelon leurs revenus; & comme ces ſortes
„ de Capitaines les payent, ils n'ont garde
„ de vous obéïr. Accoutumés à une vie

„ oiſi-

„ oiſive, ils ne s'aſſujettiroient jamais à ce
„ joug qui leur paroîtra onéreux, & qui
„ n'aboutira à rien. Profités de ces avis,
„ cher Pacha, c'eſt un ami ſincére qui vous
„ les donne.

Touché des raiſons ſolides du Kaïmakan, j'avertis Achmet des ſujets de crainte que le Gouverneur m'avoit répréſentez. Le Sultan entra dans mes raiſons, mais il ne me permit de quitter la Cour qu'après deux ans de ſéjour à Conſtantinople : il eſt vrai que pour me ménager, il ne me fit appeller que trois ou quatre fois depuis ce tems. Avant que d'entrer dans un détail plus circonſtancié de ma vie, il eſt juſte de donner une idée de cet Empereur.

Achmet III. étoit d'une taille au deſſus de la commune, aſſés bien fait, d'une figure longue, ſéche & biſe. Il avoit la phyſionomie ambiguë, le regard doux, le maintien efféminé. On admiroit en lui un air de bonté dont la nature ſemble n'avoir enrichi certains hommes que pour leur faire aimer la vertu, & il eſt conſtant qu'excepté l'amour du ſexe qu'il idolatroit, il n'avoit preſque point de mauvaiſes qualités. Mais auſſi il paroiſſoit trop occupé de ces voluptés charnelles, ce qui avoit énervé entiérement ſon courage. Il n'aimoit ni la chaſſe, ni la guer-

re, ni aucun exercice pénible. Tout ſon plaiſir conſiſtoit à être renfermé parmi ſes femmes avec leſquelles il s'occupoit à broder divers ouvrages, ou à monter quelquefois à cheval, pour parcourir les rues de Conſtantinople, de Galata & de Péra, dont il ne s'éloignoit preſque jamais. D'ailleurs, il étoit doux, affable, & ſe faiſoit voir volontiers à ſes peuples, ne ſouffrant point qu'on lui cachât le viſage, comme c'eſt ordinairement l'uſage quand les Sultans vont par la ville. Il parloit toujours avec cette majeſté affectueuſe qui verſe l'amour & la perſuaſion dans le cœur, & s'il a commis des injuſtices & exercé quelques cruautés, ce n'a été qu'à la perſuaſion de ſes Sultanes favorites, dont il ſe laiſſoit abſolument gouverner. Elles cauſerent enfin ſa chûte du thrône, de laquelle cependant il a ſu ſe relever avec une vigilance & une adreſſe dont je ne l'aurois jamais jugé capable. Tel étoit à peu près cet Empereur qui m'a toujours honoré d'une ſinguliére bienveillance.

Dans la derniére converſation que j'eus avec lui avant mon départ pour l'Arabie, il eſſaya à force de bontés de diſſiper les vifs chagrins dont j'étois dévoré depuis quelque tems au ſujet de mon épouſe. Toutes les fois même que j'ai eu l'honneur de lui parler,

ler, il me careſſoit, vantoit mon courage, mon eſprit, mes belles actions ; de ſorte que mon amour & mon attachement pour cet auguſte Monarque égalérent bientôt mon reſpect & ma ſoumiſſion.

On doit juger par le récit que je viens de faire, que mes occupations à Conſtantinople n'étoient pas fort importantes, après que j'eus expédié tout ce que je viens de rapporter ; & deux mois me ſuffirent pour cela. Ainſi il falut chercher à me diſſiper. J'avois fait, comme je l'ai déja dit, quelques amis qui ne haïſſoient pas les plaiſirs de la table, de ſorte que nous nous régalâmes tour à tour. Il venoit beaucoup de monde chés le Kaïmakan, mais outre que le Cérémonial Turc eſt extrémement gènant, ce Seigneur avoit un extérieur ſi réglé, que j'avois peine à m'accoutumer à ſon flegme & à ſes maniéres. Je reſtois donc peu chés lui ; j'allois aux Moſquées, aux heures de la priére, je me promenois par la ville & paſſois une partie de la nuit à me divertir avec ma petite ſociété ; mais comme l'habitude diminue le prix des choſes, cette vie oiſive commença à m'ennuyer. Je cherchai donc à me diſtraire par quelque occupation amuſante.

Un jour en me promenant ſur les rives

du Boſphore, je remarquai au deſſus de la ville de Scutari trois vaſtes jardins en terraſſe, & parfaitement bien entretenus, qui captivérent toute mon attention. Six beaux jets d'eau en gerbes, deux dans chacun, tomboient dans des baſſins de marbre, & formoient deux caſcades qui rempliſſoient un grand réſervoir, dont les eaux ſe perdoient imperceptiblement dans le Canal. Au deſſus du jardin ſupérieur, il y avoit un ſpacieux vignoble planté de figuiers, d'oliviers, entrelaſſés d'arbres fruitiers de toutes les eſpéces, qui ſervoient de ſoutien aux vignes. C'étoit comme un bois touffu. Depuis environ le milieu de la colline juſqu'au ſommet l'on avoit pratiqué comme en amphithéatre des bocages charmans & impénétrables aux rayons du ſoleil. Le point de vue en étoit admirable, en un mot je fus ſi enchanté de cette ſolitude que je réſolus dans l'inſtant de l'acquérir. La maiſon bâtie à mi-côte étoit petite, mais deux grandes cours qui la cotoyoient & qui formoient deux magnifiques terraſſes, garnies de balcons, & arroſées des eaux du Boſphore, m'inſpirérent l'idée d'en faire bâtir une plus convenable à mon état & à ma fortune qui étoit aſſûrément très riante. Informé que ce bien appartenoit à un Renégat François, dont j'a-

j'avois beaucoup entendu parler, je me fis conduire chés lui le même jour, afin de ſavoir s'il ſeroit bien aiſe de s'en défaire. Mon rang, ma qualité & la connéxité qui ſe trouva entre nous touchant la nation & la Religion (car il me croyoit auſſi apoſtat que lui) firent tant d'impreſſion ſur l'Eſprit de cet homme qu'il voulut m'en faire un préſent ; mais après quelque diſpute ſur cet article nous convînmes du prix ; de ſorte que ce charmant endroit m'appartint dès le lendemain.

Déterminé à y fixer mon ſéjour, je m'occupai tout entier à y conſtruire une ſuperbe maiſon, qui, quoique de bois, ne le céde en rien aux plus beaux hôtels de Paris, ſoit pour la grandeur, ſoit pour la commodité des appartemens. Elle conſiſte en deux grands corps de logis avec deux rangs de croiſées à l'Angloiſe, flanqués de deux ailes. Dans l'une ſont les cuiſines, offices & autres lieux néceſſaires à une grande maiſon, avec douze petites chambres au-deſſus pour des Domeſtiques ; l'autre eſt une ſpacieuſe écurie qui peut contenir trente chevaux à l'aiſe. J'en fis le deſſein, & commençai l'ouvrage qui fut fini au bout de trois mois. Enſuite je la fis meubler moitié à la Françoiſe, moitié à la Turque, c'eſt à dire qu'on

y trouvoit des ſophas, des tapis, des nattes, des chaiſes, des tables; mais tous les lits étoient à la Françoiſe. Je n'ai jamais pu m'accoutumer à manger comme les Muſulmans, ni à dormir comme eux ſans linceuls & ſans duvet.

J'avois déja dix Eſclaves Moſcovites, & ſix beaux chevaux dont on m'avoit fait préſent. J'achetai encore huit garçons Allemands, & ſix femmes Vénitiennes, déja parvenues à un âge avancé, afin de conſerver la paix dans mon domeſtique, & d'en bannir toute galanterie. J'augmentai le nombre de mes chevaux juſqu'à vingt. Enſuite j'allai m'enfermer dans cette charmante ſolitude, d'où je ne ſortois que deux ou trois fois le mois, & uniquement pour faire ma Cour aux principaux Miniſtres de la Porte, & quand le Sultan me faiſoit appeller. Il eſt vrai que je ne manquois pas de compagnie; Chrêtiens, Turcs, tous accouroient comme à l'envi chés moi, les uns par honnêteté & les autres par intérêt. C'étoit un ſpectacle aſſés ſingulier de voir en même tems & dans le même endroit, des turbans, des chapeaux, des capuchons, & des petits collets. Les Jéſuites & les Capucins ne manquoient jamais à ce devoir toutes les ſemaines, les premiers pour recevoir vingt-cinq ſe-

ſequins que j'avois deſtinés pour les Eſclaves Italiens ; & les ſeconds pour avoir un billet de cinquante livres de viande que mon Boucher leur livroit par ſemaine. Je n'entre dans ces minuties que pour faire comprendre combien on s'eſt trompé, en avançant, que je n'avois aucune communication avec les *Francs*.

Les Turcs, bien loin de me contraindre, tant ſur cet article que ſur celui de la Religion, étoient ravis que j'euſſe quelque égard pour les Religieux François. Ils en font eux mêmes beaucoup d'eſtime. Non ſeulement on ne m'a jamais parlé de prendre un Dervis dans ma maiſon, mais on me permit même de faire venir un Capucin tous les dimanches & toutes les fêtes, pour célébrer la Meſſe, parce que tous mes domeſtiques étoient Catholiques Romains. J'avois fait pratiquer une petite chapelle très propre, & cette même chapelle me ſervoit d'Oratoire pour faire mes priéres cinq fois par jour. Autrefois à peine m'acquitois-je de ce religieux devoir tous les mois, mais aujourd'hui je ſuis plus dévot. Le bon exemple des Turcs a fait impreſſion ſur mon ame, & j'ai connu, depuis que je ſuis en Turquie, que rien n'eſt ſi bon ni ſi ſolide que la penſée de ſon ſalut. J'éprouve que ceux qui ont man-

qué leur fortune, en ſont plus touchés que les autres; parce qu'ils voyent mieux le néant des choſes humaines & le peu de fond qu'il y a à faire ſur les faveurs & ſur les promeſſes des Grands. Je crois véritablement que les bons & les mauvais exemples font ſouvent le bien & le mal de la conduite. En France, en Allemagne & ailleurs, toujours obſédé par des gens peu religieux je ſuivois leurs traces; aujourd'hui que je ne fréquente que des perſonnes douées de vertus morales, je tâche de les imiter.

Si l'on vivoit plus longtems, on deviendroit parfait à la fin. Il eſt certain qu'on ſe corrige avec plus de facilité en vieilliſſant : on pardonne mille choſes à la Jeuneſſe qu'on ne pardonne point quand le tems des charmes & des agrémens eſt paſſé; on y regarde de plus près; on n'excuſe plus rien; on a perdu les diſpoſitions favorables de prendre tout en bonne part; enfin il n'eſt plus permis d'avoir tort, & dans ce païs moins qu'ailleurs, où la vieilleſſe n'eſt reſpectable qu'autant qu'elle fait paroître de régularité dans ſa conduite. Cette idée engage l'amour propre à avoir recours à ce qui peut nous ſoutenir dans cette cruelle décadence, qui malgré nous gagne tous les jours le terrein pié à pié. Ces réflexions doivent convaincre

les

les perſonnes qui commencent à vieillir, qu'elles doivent moins ſe négliger que dans la fleur de l'âge ; mais la vie eſt trop courte, & la mort nous prend, que nous ſommes encore tout pleins de nos miſéres, & de nos bonnes intentions.

Qu'on ne m'objecte point ici qu'on ne peut parvenir au ciel que dans la pratique de certaines Sectes ou Religions. Dès qu'on admet l'Evangile, on peut aſſûrément ſe ſauver. Et en quoi conſiſte-t-il cet Evangile ? Eh ! c'eſt dans l'amour de Dieu & du prochain. Les autres préceptes ne tendent tous qu'à inſpirer ces deux grandes maximes. Auſſi, comme je l'ai dit, je n'en adopte point d'autres. Il faut un culte, je le ſai, eh ! en quoi conſiſte-t-il, ce culte ? A adorer Dieu en eſprit & en vérité, à le prier avec componction de cœur & avec une humilité reſpectueuſe, comme font les Turcs ; & ſi je les imite en ce point, je crois très certainement ne contrevenir en rien à ce qu'il exige de la créature, & que ce culte ſeul ſuffit pour me ſauver.

On s'apperçoit bien par ce détail réel & circonſtancié de ma conduite, que rien n'eſt plus fabuleux que l'hiſtoire des amours du Dervis qu'on ſuppoſe être arrivées dans ma maiſon. D'ailleurs ces Religieux Turcs

peuvent ſe marier comme les Laïques, & il n'y a que les Santons qui faſſent profeſſion de célibat parmi les Muſulmans; mais il ſemble que cette eſpéce de vœu les engage à être encore plus lubriques & plus débauchés que les Moines Chrétiens: auſſi ſont-ils généralement mépriſés.

Il n'eſt pas moins ridicule de ſuppoſer qu'un Officier Turc eſt obligé de ſe former un Serrail, ou d'épouſer un grand nombre de femmes, afin de ſe faire eſtimer. En vérité on a une idée bien groſſiére de ce peuple, & tout à fait contraire à la juſtice qu'on doit lui rendre. Non ſeulement chacun eſt libre ſur ce point, mais même on eſtime davantage un homme qui ſait ſe modérer touchant le ſexe. Il eſt encore faux qu'un Paçha ou un Turc élevé à uue Dignité conſidérable puiſſe épouſer autant de femmes qu'il en deſire: il n'eſt permis d'en avoir que quatre tout au plus: les autres ne peuvent prendre que la qualité de Concubines ou d'Eſclaves. Il n'y a que le Grand Seigneur qui ne ſe ſoumette point au joug de l'hymen & qui ait autant de femmes qu'il en ſouhaite; mais elles ne portent le titre de Reines ou de Sultanes que lorſqu'elles ont eu un enfant, & celle qui enfante la prémiére un fils eſt déclarée Sultane Reine; toutes les autres

autres lui ſont ſubordonnées : ainſi ce n'eſt point la cérémonie ni le contract civil qui leur donne cette qualité, au lieu que chés les particuliers on contracte le mariage ſelon les Loix du païs.

Si les Grands de la Porte épouſoient ce prodigieux nombre de femmes, il faudroit des richeſſes immenſes pour ſubvenir à leur luxe : car outre une dot conſidérable qu'on eſt obligé de fixer, leur entretien entraîne à de rudes dépenſes. Auſſi pour l'ordinaire les prémiers Officiers ſe contentent d'une ſeule femme légitime, ils aiment mieux des Concubines ou eſclaves. Ils revendent les unes, & ſe défont des autres quand bon leur ſemble, en leur donnant une ſomme aſſés modique. Enfin, ſi les femmes légitimes trouvent un ſujet de divorce & qu'elles ſoient d'une qualité diſtinguée, comme par exemple une femme du Serrail, dont ſouvent le Sultan honore les Pachas, où trouver de quoi ſubvenir à leur dot qui eſt pour l'ordinaire très conſidérable ? N'eſt-il pas à craindre qu'on ne ſoit hors d'état d'y ſatisfaire ? Alors on eſſuye les chatîmens les plus rigoureux, ſans qu'on ait égard ni à l'emploi, ni aux raiſons qu'on pourroit alléguer. C'eſt donc mal à propos qu'on me donne tant de femmes. Il eſt

vrai

vrai que l'Auteur des Mémoires ne m'attribue que des Eſclaves; car on ne donne jamais d'autres tîtres à celles qu'on achète. Cependant, ſelon lui, je dois avoir outre celles dont je fis l'acquiſition par argent, quatre autres femmes, ſavoir, celle qui ſe donna à moi dans mon prétendu Gouvernement, une Angloiſe, une Allemande, une Marſeilloiſe, mes anciennes Maîtreſſes, qui étoient venues me trouver. En vérité, cet Ecrivain me rend peu de juſtice. Sans doute que, par ces fictions, il a penſé faire voir au Public que l'amour des femmes a été un puiſſant motif & peut-être le ſeul, qui m'ait porté à renier ma Religion. Je ne ſuis ni aſſés vain, ni aſſés ridicule pour me louer ſans raiſon; mais auſſi je n'ai pas une aſſés ſotte honte pour ne pas dire de moi des choſes avantageuſes, quand ce ſont des vérités. J'oſe donc me vanter qu'il n'y a peut-être pas eu un homme de ma ſorte plus réſervé que moi ſur le chapitre des femmes : ſi j'ai fait quelques Maîtreſſes, je n'ai jamais donné dans la ſoubrette : enfin j'ai trop d'honneur pour ternir la réputation des femmes avec leſquelles j'ai pu avoir quelque intrigue. Je ſuis d'ailleurs perſuadé qu'il n'y a aucun plaiſir dans la galanterie; à moins que le cœur ne ſoit de la partie, & comme le cœur

ne

ne peut ſuffire à deux objets différens, je me ſuis toujours borné à un ſeul à la fois. Enfin la belle Salviati l'occupoit ſi entiérement qu'il m'auroit été tout à fait impoſſible de le partager avec d'autres, quelque belles & parfaites qu'elles euſſent été. Je paſſe légérement ſur ces calomnies pour parler de faits plus intéreſſans.

Déja depuis un mois j'avois réglé mes affaires domeſtiques; je jouïſſois dans ma maiſon d'une vie mille fois plus douce que chés le Kaïmakan; je goûtois avec beaucoup de ſatisfaction les douceurs de ce ſéjour délicieux; je recevois des compagnies de gens de toute eſpéce. Il me ſemble l'avoir déja dit, j'aime à voir des gens de toutes ſortes de caractères; les uns divertiſſent par leur eſprit, les autres par leurs ſottiſes, & on fait profit de tout pour s'amuſer : en un mot ma ſituation me paroiſſoit très heureuſe. La Fortune eſt une extravagante, diſois-je en moi même, elle a cru me faire le plus grand mal du monde; elle n'a montré que ſa haine, & s'eſt deshonorée pour rien, en me voulant accabler. Des bagatelles avec des ennemis en crédit font bien plus de mal, que des crimes ſans ennemis qui s'y intéreſſent. Ainſi raiſonnois-je des jaloux qui commençoient à s'inquiéter des entrevues ſe-

ſecrettes que j'avois eues & que j'avois encore avec le Sultan.

Déja j'avois envoyé des ordres pour faire embarquer ma chére Epouſe, la belle Salviati, à laquelle j'avois écrit exactement tout le détail de mes affaires, & dont j'avois eu pluſieurs réponſes, lorſque je reçus les cruelles lettres de Barnetti, chés lequel je l'avois laiſſée. A leur lecture, les Muets & le fatal cordon n'auroient pas fait aſſurément ſur mon eſprit une impreſſion ſi vive, ni ſi affligeante. Je demeurai immobile un tems très conſidérable, je tombai dès ce moment dans une réverie profonde qui me rendit toute les compagnies inſupportables. Je fis dès le lendemain part de ces cruelles nouvelles au Grand Seigneur & au Kaïmakan. Ils firent de vains efforts pour me conſoler; rien ne ſoulagea ma douleur, de ſorte que je m'enfermai comme un Reclus dans ma chambre, pour me livrer à toutes les horreurs de la ſolitude. Je défendis à mes Eſclaves de jamais ſe préſenter devant moi, que je ne les appellaſſe, & leur ordonnai de refuſer la porte indiſtinctement à tous ceux qui viendroient, ou pour me rendre viſite, ou pour me parler d'affaires, afin d'être ſans ceſſe appliqué à développer l'obſcure vérité que je ne faiſois qu'entrevoir dans un abîme

me impénétrable. Ce changement de conduite affligea mes amis & réjouït mes ennemis. Les uns & les autres ſe perſuadérent que j'étois diſgracié : on fit même courir le bruit qu'Achmet vouloit me livrer entre les mains de l'Empereur des Allemands ſous promeſſe de lui donner la ville de Belgrade. Ma triſteſſe devint de jour en jour plus noire. Le propre des grandes douleurs qui nous accablent eſt l'incertitude ; cependant je remarquai qu'une affreuſe conſternation étoit peinte ſur tous les viſages de mes domeſtiques : pas un ne levoit les yeux, & ne proféroit un ſeul mot. Ce morne ſilence, toutes ces marques d'une triſteſſe profonde m'annoncérent qu'il ſe tramoit quelque choſe contre moi. Ayant apperçu dans le jardin le Renégat François qui m'avoit vendu ce bien, je réſolus de lui parler. Cet homme avoit ſurpris l'eſtime des Turcs par ſes impoſtures, & par de prétendues viſions qui n'avoient d'autre fondement que ſa fourberie. Cependant il en avoit impoſé avec tant d'art qu'il paſſoit pour un ſaint Muſulman, même pour Prophéte. Dès que le Renégat me vit paroître, il vint dans une poſture rampante me faire mille ſoumiſſions ; mais ma douleur m'empêcha d'y répondre.

Sage

Sage Muſulman, lui dis-je, vous voyés un homme atteint du plus cruel deſeſpoir ; enſuite je lui montrai la lettre du ſcélérat Barnetti. Le Renégat qui, comme je l'ai dit, ſe mêloit de faire des prédictions, ayant fait la lecture de la lettre, parut comme un de ces Fanatiques qui prétendent être inſpirés du ſaint Eſprit. Un moment après il s'écrie, ô illuſtre Pacha, digne & vaillant Comte de Bonneval, eſt-ce là le ſujet de tous vos amers chagrins, eſt-ce cette raiſon qui vous a engagé à vous bannir de la ſociété des hommes ? Calmés vos tranſports, c'eſt une Dame vertueuſe que vôtre Epouſe. C'eſt en vain que la noire calomnie s'efforce de ternir ſa réputation : elle triomphera de ſes ennemis, & vous convaincra de ſa fidélité. Vous la reverrés cette tendre Epouſe, mais ce ne ſera qu'après avoir eſſuyé bien des malheurs & des infortunes. Ajoûtés foi à mes paroles, l'Eſprit me les dicte; en effet cet homme devina juſte : enfin ſans me donner le tems de répondre, il me fait un détail de tous les faux bruits que ma ſolitude occaſionnoit. Cela me détermina à faire tréve avec mes chagrins, & de reprendre mon train de vie ordinaire.

Alors tous ces ſots contes ceſſérent, mes envieux furent mortifiés & mes amis conſo-

ſolés. Cependant, comme il eſt très difficile de paſſer d'une douleur exceſſive à un état tout à fait calme, il tranſpiroit toujours beaucoup de triſteſſe dans mes actions, quelque effort que je fiſſe ſur moi même. Mon cœur qui croyoit être outragé par l'endroit le plus ſenſible, ne ſe calma jamais entiérement, que lorſque j'appris l'innocence de ma chére Salviati.

Le Sultan à qui je parus plus tranquille, voulut me faire épouſer une jeune Circaſſienne dont on vantoit la beauté, & qui n'étoit que depuis ſix mois au Serrail; mais ſes charmes ne me tentérent point. Je rémerciai Achmet avec ne grands ſentimens de reconnoiſſance; (car c'eſt une marque de la plus ſignalée faveur qu'il me faiſoit) & je lui dis, j'ai réſolu, ô illuſtre & très débonnaire Empereur, de renoncer aux femmes le reſte de mes jous.

Du Serrail j'allai rendre viſite au Kaïmakan. Il m'embraſſa & mon viſage ſe couvrit de larmes. Il fut touché de mes pleurs & y mêla les ſiennes. Ce fut alors qu'il me donna les avis dont j'ai parlé. Enſuite comme pour me conſoler, il me retint à ſouper & me fit un détail de ſa Vie, & cette Vie me paroît aſſés intéreſſante pour en régaler le Public.

HISTOIRE

De Méhémet Addin, Kaimakan ou Gouverneur de Conſtantinople.

LA ville de Croye m'a vu naître. Mon pére étoit un riche Négociant, Chrêtien Grec, fort zélé pour ſa Religion. Une ſédition cauſée par la tyrannie des Turcs ſurvient, les troupes Ottomanes triomphent, mon pére périt les armes à la main pour ſoutenir les droits de ſa patrie opprimée. Unique fruit d'un hymen malheureux & très mal aſſorti, ma mére m'abandonne, & me livre entre les mains du Pacha. Elle ſe conſerve la vie & me rend la victime de ſon reſſentiment & de ſon amour déréglé. Elle ſe fait Muſulmane, épouſe un Turc & me fait enlever par les Emiſſaires du Grand Seigneur, qui me firent conduire à Conſtantinople où je fus enfermé dans le Collége de Péra: à peine avois-je alors huit ans.

On n'épargna rien pour mon éducation. C'eſt là, que je ſuçai les prémiers principes de l'Alcoran. Là le couteau cruel de la Circonciſion m'arracha pour jamais du Chriſtianiſme. Un pieux & ſévére Dervis auquel je fus confié m'inſpira de ſi grands ſentimens

mens pour la Loi Mahométane que je devins un de ſes plus fervens Zélateurs. Il me fit apprendre l'Alcoran par cœur,& m'en expliqua les Dogmes avec tant de ſagacité, qu'à l'age de quatorze ans j'étois en état d'inſtruire les autres de tous les points fondamentaux, & de développer les plus fines allégories dont ils ſont voilés, & cela avec une préciſion & une clarté qui ſurprirent les plus ſavans Imans.

Ma ſcience me donna quelque réputation: en un mot je fus choiſi par ordre du Sultan pour être un des Pedagogues des Princes Soliman & Achmet. Ce dernier eſt aujourd'hui poſſeſſeur du thrône, & je puis même me vanter que je n'ai pas peu contribué à lui faire ſupplanter ſon frére, à qui il appartenoit par droit d'aîneſſe. Je ſors du Collége, j'entre au Serrail où je me fis encore diſtinguer par ma conduite réglée, par ma ſcience, & par mon application à apprendre tout ce qui eſt néceſſaire à un jeune homme qu'on a deſſein d'élever à des emplois diſtingués.

J'enſeignois la Religion & on m'apprenoit les exercices militaires. Mes Maîtres me voyant docile & appliqué à toutes les choſes qu'on vouloit que je fuſſe, ſe donnérent des peines infinies, pour me rendre digne

de ſervir utilement l'Empire. Ils s'étudioient à me faire ſurpaſſer les perſonnes de mon âge, & y réüſſirent. Il y en avoit peu qui ſe ſerviſſent du ſabre & du cimeterre avec plus d'adreſſe que moi; j'excellois particuliérement à lancer le javelot à cheval, & comme cet exercice étoit beaucoup du goût des Princes, je m'y appliquai entiérement, perſuadé que par ce moyen je mériterois leur bienveillance & leur attention. Mais l'Amour, le fatal Amour vint tout à coup troubler mon repos & ſembla ne me favoriſer de ſes plaiſirs flatteurs que pour me précipiter dans un abîme de malheurs & d'infortunes.

Un jour, en allant à la Moſquée de Sainte Sophie, je vis rouler quelques pas devant moi une boëte enrichie de pierreries. Je la ramaſſe, je l'ouvre, & j'y trouve un billet conçu en ces termes.

Si Addin étoit tendre & amoureux, que Zulima ſeroit heureuſe!

Cette avanture me cauſa des ſaiſiſſemens & des tranſports exceſſifs. Je connoiſſois cette charmante perſonnne par réputation, tout le monde louoit ſa beauté & ſes vertus. Son pére qui étoit Capi-Agaſi, ou Chef de

de

la Porte, m'honoroit d'une tendre amitié : il m'en avoit donné des preuves très réelles. Je ne fis pendant toute la nuit que rêver aux circonſtances de mon avanture. L'inquiétude qui m'agitoit ne me permit pas de m'abandonner aux douceurs du ſommeil. Une choſe m'inquiétoit, c'étoit les moyens de pouvoir peindre mon amour à Zulima. Je connoiſſois une Juive adroite, je lui parle, elle ſe charge de la voir ; elle lui fait un portrait ſi fidèle & ſi touchant de la tendreſſe qu'elle avoit vue dans mes yeux, que cette belle fille ne put s'empêcher de donner des marques de ſa joye, ſans meſure & ſans ſe contraindre. Aſſûrés Addin, lui dit-elle, en lui ſerrant la main, qu'il eſt le plus heureux des Amans. Elle ne tarda guères à m'en donner des preuves. La Juive y retourna le lendemain avec une lettre dont je la chargeai, & m'en apporta la réponſe conçue en ces termes.

„ Je ſuis charmée de tes ſentimens, je „ crois qu'ils ſont ſincères & que je n'aurai „ pas lieu de me repentir des démarches que „ j'ai faites. Trouve toi cette nuit deux „ heures après la derniére priére, ſous la ga„ lerie qui donne dans l'Hippodrome. Une „ Eſclave fidèle t'introduira dans ſa cham„ bre : je m'y trouverai ; mais ſois diſcret, dé-

„ fie toi de mon Pére, car il te trahiroit.“

Dès que le ſoleil dont la lumiére paroît ſi longue aux Amans qui attendent les ſombres ténébres, eut quitté nôtre hémiſphére, je me rens à la priére & cours enſuite ſur l'Hipprodome, afin de paroitre plus exact à ce charmant rendés-vous. Déja depuis plus de trois heures je ſoupirois après le doux moment qu'on m'avoit fixé ; déja il étoit écoulé, je me deſeſpérois, & j'allois me retirer, lorſque j'entens du bruit ; je m'arrête, j'examine & j'appercois une foible lumiére. On ouvre enfin une porte, j'entre, on me prend par la main que l'on ſerra fort tendrement. Eſt-ce vous, adorable Zulima, m'écriai-je, plein d'une joye exceſſive ? Non, Seigneur, me répond d'une voix mal aſſûrée cette perſonne, je ne ſuis point la fille de Haſſan, (ainſi ſe nommoit le Capi-Agaſi) Excuſés donc mes tranſports, lui dis-je. On me conduiſit dans une petite chambre fort propre, enſuite l'Eſclave me quitta : un moment après parut Zulima.

Il ſeroit difficile de rendre d'une maniére ſenſible cette prémiére entrevue, car au lieu de nous dire des choſes paſſionnées, de nous faire des proteſtations tendres, nous nous regardâmes ſans nous parler. Il y avoit dans nos yeux, dans nôtre contenance, je ne ſai quel

quel trouble, je ne ſai quel dérangement confus & expreſſif mais touchant, qui nous emflamma l'un pour l'autre. J'embraſſe ſes genoux, je lui baiſe tendrement la main. Alors elle ſe défie de mon reſpect & de ſon amour: adieu, me dit-telle, en m'échapant avec précipitation, adieu, ton triomphe eſt parfait, puiſque tu me contrains d'avoir recours à la fuite. A ces mots elle diſparoit.

On me fit ſortir de la même maniére; que j'étois entré, mais les charmes de Zulima avoient produit dans mon eſprit une eſpéce d'anéantiſſement; de ſorte que lorſque je gagnai la place, je demeurai immobile & dans l'état d'un homme qui voit diſſiper par un réveil fâcheux les flatteuſes images d'un beau ſonge.

Dix jours ſe paſſent ſans que je reçoive aucune nouvelle de Zulima. Déja je deſeſpérois d'en avoir, lorſque la Juive m'apporta une lettre. Je l'ouvre avec empreſſement & j'y trouve ces paroles.

„ Les dix jours que j'ai paſſés ſans te voir „ ont été les plus triſtes jours de ma vie. „ Je t'attens cette nuit dans le même lieu & „ à la même heure. Un ſonge funeſte me „ tourmente, & me préſage que tu ès in-

„ fidéle, admire, Addin, la tendreſſe de la „ trop tendre Zulima.

Ces derniéres paroles me troublent, je m'examine ſcrupuleuſement & ne vois dans ma conduite rien qui ſois digne de reproche. Je vole à ce ſecond rendés-vous, & des qu'on ouvrit la porte, je m'avançai avec une impatience amoureuſe & courus aux piés de l'adorable Zulima. J'entreprendrois en vain d'exprimer quelles furent les douceurs de ce ſecond entretien : on ne peut peindre l'amour auſſi beau qu'il eſt, tendres plaiſirs, raviſſante joye, moment délicieux; vous ne reviendrés plus.

Avec quelle rapidité s'écoulérent les heures de cette nuit fortunée. Déja l'Aſtre du jour commençoit à dorer les dômes des Moſquées, & les oiſeaux annonçoient ſon retour; il faut vous retirer, s'écria Zulima, avec un tranſport charmant; que cet harmonieux ramage me cauſe de triſteſſe! Ces aimables animaux ſe réjouïſſent en revoyant la lumiére qui nous oblige de nous ſéparer. Je voulus encore obtenir un moment d'entretien : non, me dit-elle, partés; je crains trop que vous ne ſoyés apperçu. Je la retins par la main, mais elle prit un air fier qui me fit trembler, & me dit d'un ton impérieux, je veux être obéïe. Alors je n'oſai plus ré-

réſiſter. Voilà quelle fut la ſituation de ma vie juſqu'à l'âge de vint ans. Ici m'a fortune change tout à coup de face.

Non ſeulement je ne revis plus Zulima, mais encore j'appris qu'elle étoit devenue infidéle, & que ce fut elle qui m'attira la diſgrace du Sultan.

Haſſan, Pére de Zulima, quoiqu'aſſés honnête homme d'ailleurs, étoit dévoré par la tyrannique ambition. La Fortune l'avoit toûjours favoriſé; mais juſqu'alors elle n'avoit pu remplir ſes vaſtes deſirs. Il réſolut donc de faire ſes efforts pour inſpirer à Soliman, l'aîné des Princes qui eſt encore aujourd'hui renfermé dans le vieux Serrail, de la tendreſſe pour ſa fille. Il connoiſſoit ſon penchant, & ce penchant-là étoit entiérement porté à l'amour. D'ailleurs il ſe perſuada que ce Prince parviendroit au thrône au préjudice d'Achmet. Son droit d'aîneſſe, la tendreſſe aveugle que la Sultane Validé ſa mére avoit pour lui, le pouvoir & le crédit ſans égal de cette Sultane, tout cela ne permettoit nullement de douter qu'il ne fût élu Empereur, d'un conſentement unamine, après la mort de ſa Hauteſſe.

Haſſan, plein de ces idées trouva bientôt le moyen de rendre Soliman amoureux de ſa fille. Des amis gagnés & favoris de ce

Prince ſans génie, lui en firent un portraît ſi flatteur, qu'il ſe détermina ſans peine à la voir & à la poſſéder. Il la vit & l'adora en même tems; mais comme il n'eſt pas permis aux Princes Muſulmans de ſe choiſir des Epouſes, ni même d'uſer de Concubines avant que d'être parvenus au thrône, il fallut tenir cette intrique extrémement ſecrette. Zulima charmée d'avoir fait une ſi illuſtre conquête, ſe détermina à me perdre dès qu'elle ſe fut emparée du cœur de Soliman. Sa conduite à mon égard la rendoit coupable & indigne de l'amour du Prince. Elle jugea encore que mon exceſſive tendreſſe pour elle me rendroit indiſcret & furieux. Elle réſolut donc de me ſacrifier à ſon ambition & à ſa ſûreté, & prit le parti d'avouer à ſon Pére nos entrevues nocturnes.

Le Capi-Agaſi qui poſſédoit toutes les bonnes graces de Soliman, depuis que ce Prince s'étoit rendu idolatre de ſa fille, l'indiſpoſa tellement contre moi que toute la bienveillance & crédit de ſon frére Achmet me furent inutiles. La Sultane Validé qu'il avoit prévenue à mon ſujet, demanda avec tant d'inſtances ma ſortie du Serrail qu'elle fut enfin obéie. Les larmes & les priéres d'Achmet pour la fléchir furent vaines, on n'y eut aucun égard. Toute cette in-

intrigue ſe trama dans l'eſpace de trois mois. Pendant ce tems, Zulima, pour m'amuſer, me fit dire par la Juive, que ſon pére ayant ſoupçonné nos entrevues, avoit donné de ſi bons ordres, qu'elle étoit hors d'état de me voir, & même de m'écrire. Elle m'aſſûroit toûjours d'une conſtante tendreſſe; je donnai dans ce panneau groſſier, & j'en fus la dupe.

Le cruel Haſſan acheva mes infortunes avec tant de ſecret & de diligence que je ne pus rien ſavoir de ce qui ſe paſſoit. J'appris enfin cette funeſte intrigue, huit jour avant que d'être chaſſé du Serrail. Mon eſprit en fut ſi troublé que je m'allois percer le ſein, ſi Achmet qui me ſurprit dans ces extravagans tranſports n'eût retenu mon bras. Que faites-vous, Addin, s'écria-t-il? Quelle fureur vous poſſéde? Alors je lui racontai mes amours avec Zulima, celles de ſon frére & la trahiſon de cette fille. Il ſavoit que j'étois amoureux, je ne lui en avois fait aucun myſtère; mais il ignoroit l'objet de ma tendreſſe.

Achmet auſſi frappé de la conduite peu ſage de ſon frére que de mon exceſſive douleur, s'écria, Addin, conſole toi; je te vengerai de la perfide. La faute de mon frére me fait prévoir une haute fortune, parce qu'elle

qu'elle me donne droit de prétendre au thrône à ſon préjudice. Il faut informer de cet événement le Muphti, l'Aga des Janiſſaires, & le Chef des Eunuques noirs. Tu n'ignores pas qu'ils ont un grand attachement pour ma perſonne. Voilà le vrai moyen de te faire parvenir aux emplois les plus diſtingués; car je penſe que tu ne doutes point de ma bonté pour toi, & que poſſeſſeur de l'Empire je ne te donne toute ma faveur. Tranquilliſe toi donc, Addin; ici ce Prince trop débonnaire m'embraſſe.

Pénétré de ſa tendre amitié, j'eus honte d'avoir voulu attenter à ma vie, & de m'être abandonné à ces excès furieux, pour une indigne Maîtreſſe. Mon deſeſpoir s'évanouït, mais tout mon amour me reſta, & je le conſervai long-tems cet amour-là, malgré les perfidies de mon infidèle. Comme c'eſt l'ordinaire qu'une infortune eſt toûjours accompagnée de quelque autre, j'appris le lendemain qu'on m'avoit nommé Officier dans l'armée de Hongrie, que dans ſept jours je devois ſortir du Serrail & dans quinze de Conſtantinople. L'affliction d'Achmet à cette nouvelle me parut ſi grande que la mienne céda au ſoin de la ſoulager, & c'étoit à ce deſſein qu'il me faiſoit voir tant de triſteſſe.

Prince,

Prince, lui dis-je, je te quitte avec la plus vive douleur, je vais combattre tes ennemis, j'eſpére qu'une prochaine réünion ſera le fruit de ma fortune. Je vais, en te laiſſant, inſtruire tous les Grands de l'Empire des honteuſes amours de ton frére. Ma reconnoiſſance pour tes bontés m'obligera à expoſer ma vie pour ſoulever en ta faveur tous les principaux de l'armée, & je ne doute point qu'à mon retour tu ne ſois aſſis ſur le thrône que tu mérites par mille qualités aimables qui brillent dans ta perſonne. (En effet, ce Prince poſſédoit alors ces vertus ſublimes qui font les Héros, mais ſon exceſſif attachement pour les femmes en a terni tout l'éclat.) Conſerve moi donc, ô illuſtre Prince, la bienveillance dont tu m'honores aujourd'hui. J'en ſuis digne, ſi tu conſidéres l'attachement ſincère que j'ai pour ton auguſte perſonne. Tâche de t'échaper pour venir me joindre, mais avant ton dépar gagne l'eſprit & le cœur des trois principaux Seigneurs de la Porte. Repoſe toi du reſte ſur mes ſoins & ſur ma vigilance.

Alors je le quitte; je ſors, je cours au quartier des Spahis, je me préſente au Général. On m'inſcrit ſur les Regîtres; on me donne un cheval & des armes, & je partis

avec

avec eux environ dix jours après. Dès que l'Aga des Janiſſaires, le Muphti, le Chef des Eunuques noirs & les autres grands Officiers de l'armée eurent été informés des intrigues & des amours de Soliman avec Zulima, ils s'écriérent, il eſt indigne du thrône, il a contrevenu aux Loix ſacrées de l'Empire. Addin, tu peux faire aſſurer Achmet de nôtre parfait attachement. Je donnai auſſi-tôt avis à ce Prince de ces agréables nouvelles, par un Page fidéle qu'il me renvoya pour me remercier de mes ſoins & qui me préſenta de ſa part un riche cimeterre que j'ai toûjours conſervé très précieuſement.

Le jour de mon arrivée au camp fut ſi prochain du combat général, que je ne trouvai aucune occaſion favorable pour exécuter mon projet. Je réſolus donc d'attendre la fin de cette grande journée. Je ſoupirois après la défaite de nos troupes, parce que déja mécontentes de cette guerre, elles pourroient ſe mutiner plus aiſément. Mes deſirs furent accomplis en partie, nôtre armée fut taillée en piéces par les ruſes du Prince Eugéne & par les tiennes, Pacha de Bonneval. J'ai même appris que ſans tes conſeils nous aurions remporté une pleine victoire. Je fus bleſſé à la fin du combat & fait priſonnier. On me conduiſit à Belgrade, enſuite à Vien-

Vienne, d'où je trouvai le moyen de m'évader pour paſſer à Veniſe. La miſére où j'étois réduit, étant ſans argent & preſque nud, m'obligea de m'arrêter dans un village aux environs de Padoue. Un charitable Païſan me recueillit : enſuite il me propoſa de me mettre à ſon ſervice ; pour l'aider à labourer les terres ; ce que j'acceptai de bon cœur, ne ſachant où donner de la tête.

A peine eus-je demeuré un mois chés cet homme charitable, que charmé de ma conduite ſage & réglée, il me fit habiller fort proprement, & m'engagea comme domeſtique, pour un an. Le Signor Rémigi (ainſi s'appelloit cet homme) avoit une fille de dix huit-ans fort aimable ; j'étois jeune, aſſés bien fait, fort & vigoureux. Antonia (c'eſt ſon nom) me donna dans la vue, je ne lui déplus pas : inſenſiblement nous nous expliquâmes, d'abord par les yeux, enſuite par un langage plus pathétique. Enfin l'amour mutuel qui s'étoit emparé de nos cœurs devint ſi violent, que ma Maîtreſſe conſentit à un enlévement. Ce projet étoit dangereux, on ne fait guéres de grace ſur cet article à Veniſe. Auſſi fûmes nous expoſés à de fâcheux contre-tems. On nous fit arrêter, ma Maîtreſſe fut renfermée dans un

un monaſtére, & moi dans un obſcur cachot, les fers aux piés & aux mains.

Il n'y a pas de traittemens cruels que je n'aye eſſuyé pendant trois mois que je reſtai dans ce lieu funeſte. Il me fallut ſubir un examen rigoureux, qui fut ſuivi d'un arrêt qui me condamnoit aux galéres pour toute ma vie. Alors mon état devint moins infortuné; j'avois la douce conſolation de jouïr de la lumiére, & de gagner ma vie, en travaillant à faire mille petits ouvrages que j'avois appris dans le Serrail. Ma ſituation, quoiqu'aſſés douce, me paroiſſoit cependant un état forcé & tout à fait hors de ma ſphére. Informé qu'Achmet avoit enfin ſupplanté ſon frére, & qu'il jouïſſoit paiſiblement du thrône, j'écrivis à cet Empereur ma triſte deſtinée, par dix ou douze fois différentes, mais point de réponſe. Le Sultan ne reçut aucune de mes lettres, & il y a beaucoup d'apparence que je ſerois reſté longtems dans les chaînes ſans la diſgrace de la Sultane Validé.

Le Chef des Eunuques noirs, à qui je les avois adreſſées, avoit péri dans la révolution qui éleva Achmet au thrône. Elles tombérent malheureuſement entre les mains de la Sultane, ma plus cruelle ennemie. Ses intrigues continuelles pour exciter une ſédition

en

en faveur de Soliman qu'elle idolatroit & qui étoit renfermé dans le vieux Serrail, obligérent enfin Achmet à la traiter en ennemie plutôt qu'en mére. Il ne garda donc plus de meſure avec elle, la fit enfermer dans ſon appartement & ſe ſaiſit de tous ſes papiers qui ne conſiſtoient que dans des lettres de ſes créatures, & ces lettres dévelopérent tous ſes pernicieux deſſeins: les miennes s'y trouvérent & furent enfin lues du Sultan.

Achmet ravi d'apprendre que je vivois encore,(car on l'avoit aſſûré de ma mort avec des circonſtances ſi vraiſemblables, qu'il ne doutoit plus que je ne fuſſe péri dans le combat) envoya auſſi-tôt ordre au Baile ou Ambaſſadeur de Veniſe d'écrire qu'on me délivrât des chaînes. Il offrit même en échange, vingt Eſclaves Chrêtiens qui étoient ſur ſes galéres, de ſorte qu'après deux ans je recouvrai la liberté. Je ſors de Veniſe & arrive à Conſtantinople après quatre ans d'abſence.

Dès qu'Achmet me vit à ſes piés, il fit éclater une joye extraordinaire. Ah! Généreux Addin; s'écria-t-il, que ta mort m'a cauſé d'amers chagrins! Je t'aime toujours, ſois donc aſſûré de toute ma bienveillance; tes infortunes ſont terminées, laiſſe moi le ſoin de te recompenſer de ton tendre

attachement pour ma perſonne. En effet, il ne s'en tint point à des promeſſes ſtériles ; au bout d'un mois il me fit Kaïmakan, en dépoſant mon prédéceſſeur qui épouſoit les intérêts de la Sultane Validé. Quoique cette charge ſoit une des plus conſidérables de l'Empire, la vanité eut peu de part à la joye que je reſſentis de m'en voir pourvu. Ma fortune me fourniſſoit des moyens de ſatisfaire mon cœur, & mon cœur étoit toujours dévoré d'amour pour Zulima : c'eſt ce qui me toucha le plus. Je réſolus donc de faire des efforts pour l'acquérir. Ma tendreſſe pour cette ingrate étouffa tous les juſtes motifs de reſſentiment. Achmet, pour me venger, l'avoit fait vendre à un Marchand de Bagdat. J'envoye un homme fidèle dans cette ville, avec ordre de ne rien épargner pour la tirer de la ſervitude. Je lui mis en main pour cinquante mille ſequins de lettres de crédit, & lui ordonnai de ne revenir qu'avec elle. Mon Emiſſaire arriva avec Zulima au bout de ſix mois ; ma joye, mes tranſports furent exceſſifs : dès qu'elle ſe préſenta à mes yeux, elle y parut ſi ſenſible que j'eus la lâcheté de l'épouſer & d'en faire mon unique femme. Une conduite ſi extraordinaire m'attira d'abord de ſanglans reproches du Sultan, mais je lui fis un portrait

trait ſi vif & ſi naturel de mon tendre amour, qu'il en parut touché & qu'il m'accorda enfin la permiſſion de l'épouſer ſelon nos Loix, & en lui aſſignant une dot de trente mille ſequins. Parvenu au comble de la félicité par les careſſes qu'elle me prodiguoit, je me perſuadai aiſément que ſon amour qui ſembloit égaler le mien étoit ſincère. Je me félicitois en ſecret de cet heureux changement; mais elle me trompoit la perfide, je devins encore la dupe & la victime de ſon mauvais cœur. Mon bonheur commença à s'envoler le troiſiéme mois de mon hymen. Elle employa mes thréſors pour me précipiter dans un abîme de maux.

Ses maniéres inſinuantes & flatteuſes la firent aimer de toutes les femmes du Serrail où elle avoit un libre accès. Des ſommes diſtribuées à propos lui valurent toute la bienveillance des principales Sultanes & des Eunuques noirs. Une complaiſance criminelle à favoriſer leurs intrigues lui acquit enfin une réputation ſi générale qu'on ne parloit de Zulima qu'avec des éloges outrés. Cette haute réputation éblouït Sa Hauteſſe, toutes les fois qu'il me voyoit, il me félicitoit de mon bonheur, d'avoir une Epouſe douée de tant de mérite. Lorſqu'elle crut que le Sultan avoit quelque confiance

en elle, elle lui fit adroitement insinuer que j'avois des tête-à-tête nocturnes avec une de ses Favorites par le moyen du Bostangi-Bachi. Ces calomnies furent dans peu envisagées comme des faits réels, de sorte que cette infortunée Sultane fut noyée, le Grand Jardinier livré aux Muets, & moi renfermé au château des Sept Tours. Ma chûte si précipitée surprit tout le monde, & personne n'en pénétra les raisons. J'avois beau faire un examen sévére de ma conduite, il me fut impossible de deviner ce qui causoit ma fatale disgrace. C'étoit pour moi un abîme impénétrable & sans fond, où mes yeux ne pouvoient atteindre. Tous mes biens furent confisqués, & Zulima conduite au Serrail. Les larmes que la perfide avoit répandues au moment de ma détention m'ôtérent tout soupçon sur sa conduite : en un mot je n'aurois jamais prévu qu'elle eût été la seule cause de mon infortune, sans la justice qu'elle me rendit avant sa mort tragique arrivée en 1721. Voici à quelle occasion.

A peine Zulima eut-elle resté trois mois dans le Serrail, qu'elle supplanta par ses ruses toutes les Sultanes Favorites, qui enfin ouvrirent les yeux. Sa douceur & ses caresses flateuses, dès qu'elle se fut emparée du trop

foible

foible cœur du Sultan, ſe changérent bientôt en une fierté ſi extravagante, qu'elle ſe fit autant haïr qu'elle s'étoit fait eſtimer. Elle gouvernoit Achmet avec tant d'empire qu'il immola au reſſentiment de cette femme un nombre des plus belles créatures de ſon palais. Ses maniéres hautaines & ſon exceſſive cruauté revoltérent tout le monde contre elle; mais ſa galantêrie cauſa enfin ſa diſgrace & ſa mort.

Le Capi-Agaſi ſon Pére, qui avoit été rélégué en Candie à l'élévation d'Achmet au thrône, obtint bien-tôt la permiſſion de revenir à la Cour. Ma diſgrace & l'entrée de Zulima au Serrail rétablirent ſa fortune, à meſure que cette perfide femme faiſoit des progrés ſur le cœur d'Achmet. Il s'éleva par degrés & très rapidement à pluſieurs Dignités, juſqu'à l'emploi de Boſtangi-Bachi. Comme Chef des jardins il en avoit les clefs, de ſorte qu'il favoriſa les amours de ſa fille même avec ſi peu de ménagement, qu'il n'y avoit que le Sultan qui ne voulût point y ajoûter foi.

L'Amant de Zulima étoit un jeune Grec de la Canée auſſi beau qu'Adonis. Il avoit rendu des ſervices importans à Haſſan, pendant ſon exil. Lorſqu'il fut rappellé à Conſtantinople, il le força à l'accompagner ſous

prétexte de le dédommager des ſervices qu'il en avoit reçus. Maurice Alexis (ainſi s'appelloit ce jeune homme) demeura toûjours chés Haſſan juſqu'à ſon élévation à la charge de Grand Jardinier. Il avoit entretenu pluſieurs fois Zulima des charmes & du mérite d'Alexis. Le cœur de cette ſcélerate étoit parfaitement corrompu, elle ne trouvoit de ſouverain bonheur que dans une honteuſe lubricité. Elle voulut voir ce charmant jeune homme, & ſe laiſſa entraîner à ſon penchant.

Alexis charmé qu'une Dame du rang de Zulima daignât s'abaiſſer juſqu'à lui, profite des heureuſes diſpoſitions de la Sultane. Leur commerce infame dura plus d'un an ſans que le Sultan en prît ombrage, quoiqu'on l'eût averti pluſieurs fois du peu de ménagement de ſa Favorite. Enfin Zulima s'étant rendue peu à peu inſupportable aux femmes du Serrail, elles complotérent ſa perte. Un nombre d'entr'elles ne tenoient pas une conduite plus réguliére, le trop complaiſant Boſtangi-Bachi favoriſoit leurs amours. Cependant elles aimérent mieux s'expoſer à la mort que de ramper davantage ſous les loix de cette Favorite impérieuſe.

Une nuit, l'ayant aperçue dans une allée obſcure

obſcure avec ſon Adonis, & ſachant que le Sultan étoit dans le Kioſque des fontaines, elles volent auprès de lui, & font tant d'inſtances qu'elles le conduiſent dans le bocage où elle étoit. Une autre que Zulima auroit été couverte de confuſion, mais la honte lui étoit inconnue. Elle ſe préſente effrontément devant lui, & lui tint ce diſcours avec autant de fierté que d'impudence.

„ Je mérite la mort, Achmet, je n'ai „ plus rien à deſirer dans ce monde, ni à „ eſpérer dans l'autre. Quoique fort portée „ à l'amour, j'ai toûjours ſçu le ſoumettre „ à l'ambition. N'étant que fille d'un Capi-„ Agaſi, ma fortune m'a paru trop bornée „ pour ne pas tenter tous les moyens de „ monter à un rang plus élevé. Je crus „ faire une haute fortune en captivant Ad-„ din, perſuadée qu'il poſſédoit toute ta „ bienveillance. Soliman ton frére le ſup-„ planta. Eh ! pouvois-je me refuſer à „ à l'héritier préſomptif de l'Empire ? Je ne „ l'aimois pas, j'adorois Addin ; mais ma „ vanité fit taire ma tendreſſe.

„ Parvenu au thrône malgré mes ſouhaits „ pour Soliman, tu m'as ſévérement punie ; „ un dur eſclavage m'a fait ſentir trop „ vivement tes coups. L'Amour d'Addin

„ m'en retire, mais je ne reſpirois alors que
„ la vengeance.

„ Inſenſible à ſes bienfaits, je n'acceptai
„ ſa main que pour me venger plus ſûre-
„ ment. J'ai profité du rang où il m'a éle-
„ vée; je me ſuis ſervie de ſes richeſſes
„ pour ſuborner tes flateurs, & les engager
„ à te donner des ſoupçons. Quoi qu'il
„ fût innocent, tu l'as condamné comme
„ coupable. J'en ai été ravie : flattée &
„ encouragée par la réüſſite de mon projet,
„ je voulus perfectionner mon ouvrage,
„ en te faiſant auſſi ſentir qu'on n'offenſe
„ pas impunément une femme.

„ Je réſolus donc de ſurprendre ton foi-
„ ble cœur & de lui donner des loix, non
„ que je ſentiſſe aucune tendreſſe pour toi,
„ mais pour te punir auſſi des maux que tu
„ m'as fait ſouffrir. J'en ſuis venue à bout,
„ quel excès de plaiſir d'avoir non ſeule-
„ ment ſupplanté toutes mes rivales, mais
„ encore de les avoir engagées à te devenir
„ infidèles! J'ai eu un enfant depuis que
„ tu m'as appellée dans ton palais, mais il
„ ne t'appartient pas; il doit le jour à un
„ Amant que j'ai chéri. Me voilà donc
„ parfaitement vengée; qu'attens-tu pour
„ me donner la mort? Eſt-ce ta tendreſſe
„ qui retient ton bras? Eh! bien, je t'é-

„ par-

„ pargnerai la peine de m'immoler à ton „ reſſentiment. “ Alors elle ſe plongea un Kangiar dans le ſein, & mourut : mort trop douce pour une infame, noircie des plus horribles crimes.

Achmet auſſi frappé de cette mort tragique que du diſcours de Zulima, entra dans un deſeſpoir affreux. N'écoutant plus que ſa fureur, il fait dans l'inſtant étrangler Haſſan & le Grec, ordonne enſuite qu'on précipite dans le Canal le corps de cette malheureuſe. Le lendemain, il en fait noyer vingt neuf autres, tant Sultanes qu'Odaliſques, & couper la tête à trente Eunuques noirs.

Cette cruelle exécution ternit beaucoup la réputation d'Achmet & a commencé à indiſpoſer les eſprits contre lui. Cependant il a ſçu ſe ſoutenir juſqu'à préſent ; mais ſon thrône chancelle, & je crains une prochaine révolution. Ayant appris cette ſcène tragique, je ne doutai plus de ma grace, & je me flatai que je ſortirois bien-tôt des Sept Tours. En effet, dès que la fureur du Sultan fut aſſoupie, il eut honte de m'avoir traité ſi rigoureuſement. Il me fit tirer de priſon, & me rétablit dans mon emploi. J'oubliois de vous dire que Haſſan étoit Grec, & n'avoit renié la Religion

que pour avoir une charge au Sérrail. Or il n'y a point de nation, quelque indomtée qu'elle puiſſe être, plus perfide, plus corrompue & plus méchante que la nation Grécque. Son ſot orgueil accompagné de tous les crimes, donne aux Muſulmans une horreur pour le Chriſtianiſme, parce qu'ils ſe perſuadent que tous les Chrêtiens ſont également corrompus. Ce ſont des préjugés injuſtes, il eſt vrai, mais appuyés ſur la conduite de beaucoup d'autres Chrêtiens qui ne vivent guères mieux. Car quoique les Francs ſoient plus honnêtes gens par rapport au commerce, & qu'il y ait parmi eux un nombre de perſonnes ſages & réglées, cependant, les plaiſirs où la plûpart ſe livrent ſans aucun ménagement, ne donnent pas une grande idée de la Relion Chrêtienne. Mais laiſſons la Morale, c'eſt à nos Imans à la prêcher.

Depuis ce funeſte événement je n'ai preſque plus de liaiſon avec l'Empereur, & je ne le vois que lorſque j'y ſuis obligé pour m'acquiter des devoirs de ma charge. J'ai encore abſolument renoncé aux femmes; je me ſuis borné à deux Concubines douces & aimables; encore ne les vois-je que très rarement.

Eh bien! Pacha de Bonneval, vos mal-

heurs

heurs ſont-ils à comparer aux miens ? Cependant, je m'en ſuis conſolé, mon cœur eſt maintenant tranquille ; j'eſpère que le tems vous rendra auſſi le calme que la belle Salviati vous a ôté. Peut-être auſſi eſt-elle innocente. Je ſouhaite enfin que vous la revoyiés tendre & fidèle : ce ſont les vœux que je ferai pour vous, pendant vôtre abſence. Croyés moi, je vous le répéte encore, éloignés vous de la Cour pour quelque tems : ſoyés perſuadé de toute mon eſtime & que je ne vous oublirai jamais.

Dès que le Kaïmakan eut fini, je lui racontai la propoſition d'Achmet au ſujet de la belle Circaſſienne, & la prophétie que le Renégat François m'avoit faite touchant mon Epouſe. Vous avés agi en homme ſage, me répondit-il, d'avoir remercié le Sultan, car outre que cette faveur auroit augmenté la jalouſie de vos ennemis, vous êtes d'un âge avancé, & une jeune perſonne de cette eſpèce vous donneroit beaucoup de chagrin par ſes intrigues. D'ailleurs vous ne me paroiſſés pas heureux en amour, ſuppoſé que vôtre Epouſe ait commis les crimes dont elle eſt accuſée. A l'égard de David Vérité (c'eſt ainſi que s'appelloit le Renégat François) connu en Europe ſous le nom de Galiot, je ne comprens rien dans cet

cet homme. Fourberies ou révélations, il eſt certain qu'il a prédit des événemens qui paroiſſoient tout à fait incroyables, & qui ſont cependant arrivés au tems fixé. Je ne donne point aſſûrément dans l'illuſion, ni dans les rêveries. Je l'ai d'abord enviſagé comme un fou, mais ſes prédictions m'ont paru ſi juſtes, que je le regarde aujourd'hui comme quelque homme extraordinaire. Je me ſuis trouvé dans ſa compagnie en certains momens où j'étois étrangement ſurpris des excellens & des ſublimes diſcours qu'il prononçoit, aſſûrant que c'étoient des révélations. Je ne ſavois qu'en penſer & qu'en dire, ſinon que ſi c'étoit une illuſion ou une fourberie, elle m'a été contagieuſe, car je ſuis devenu auſſi crédule que les autres Muſulmans qui croyent tous qu'il a quelque Démon familier comme les Anciens l'ont cru à l'égard de Socrate.

Eh! ſage Kaimakan, repondis-je, perſuadés vous qu'il n'y a rien de réel dans les enthouſiaſmes de cet homme : vous en ferés convaincu ſi vous y faites une mûre réflexion. Vous vous figurés qu'il eſt en commerce avec un Eſprit, & de quel Ordre ſeroit-il cet eſprit. On ne peut pas dire que ce ſoit un Ange blanc, car ſi l'on

s'en

s'en rapporte à ce que l'on publie de la vie de cet homme, elle a été trop diſſolue & trop déréglée. Oh ! ſi c'eſt un Ange noir, je me défie de toutes ſes prédictions, car ces Anges ne cherchent qu'à abuſer & à corrompre les Mortels. Quand je ſuppoſerois qu'il s'eſt repenti de toutes ſes fautes & de tous ſes crimes, & qu'il en auroit obtenu une entiére grace, vous conviendrés avec moi que la communication des Anges blancs avec les hommes eſt une faveur que le Ciel n'accorde pas facilement, qu'il faut pour cela avoir atteint un haut degré de perfection & n'être guères éloigné de la pureté de ces Eſprit céleſtes, pour avoir un commerce familier & réglé avec eux. Croyés moi, ce ne ſont que des ſymptomes d'une humeur noire qui le tourmente, ſes vapeurs ſont la ſource de ſes prédictions, ſuppoſé qu'elles ne ſoient pas fondées ſur une ruſée fourberie qui cherche à en impoſer au peuple. Ici finit nôtre converſation & ma viſite, nous nous ſouhaitâmes le bon ſoir & le lendemain je ſortis au matin de chés le Kaïmakan. Le récit de ſes avantures m'avoit un peu conſolé & comme le Renégat François m'avoit flatté, & que je deſirois le connoître plus à fond, afin d'en pouvoir porter un jugement ſolide, je lui fis dire de venir diner chez moi trois

trois ou quatre fois par ſemaine : ce qu'il promit avec de grandes démonſtrations de joye.

Retiré dans ma ſolitude, je commençai à réfléchir mûrement ſur ma deſtinée préſente. L'idée de ma chére Salviati, & la crainte de la perdre pour toujours l'emportoient ſouvent ſur les événemens dont le Kaïmakan m'avoit menacé, & ſur les malheurs qui pouvoient m'arriver en cas d'une révolution. Tantôt j'étois déterminé à m'éloigner, & tantôt à reſter tranquille dans ma maiſon. Il n'y a point, diſois-je en moi-même, de véritable bonheur dans la vie ſans le repos de l'eſprit. Chacun tâche de l'acquérir, on y peut parvenir par des routes différentes, les uns par le raiſonnement, les autres par la réſignation. La force de l'eſprit des uns, la docilité des autres leur donnent de la ſoumiſſion pour tout ce qui ſe paſſe ici bas, & cette indifférence les conduit à la tranquillité. Ce qui fait l'amuſement des hommes eſt fort peu de choſe. Ils ont peu de part à leur deſtinée, on n'eſt heureux qu'autant qu'on ſe laiſſe conduire à la Providence. Elle règle tout avec ſageſſe ; mes regrets, ma douleur n'avanceront pas d'un degré ce qu'elle a projetté à mon égard.

Voilà un ſage raiſonnement, ajoûtois-je, mais

mais ſuis-je capable de cette réſignation, ou de cette Philoſophie qui impoſe ſilence aux chagrins des malheureux? Non, je n'ai pas aſſez de force d'eſprit pour cela. Il faut donc que la prudence dirige mes pas pour prévenir mon infortune, & pour faire finir les gémiſſemens de mon cœur. Ecrivons donc à Veniſe; j'y ai quelques amis, gens d'honneur & de probité, qui certainement ne m'en impoſeront pas au ſujet de mon Epouſe. Enſuite inſtruiſons le Sultan que les entrevues ſecrettes dont il m'honore ſont connues de ſes Courtiſans, & que s'il me continue ſes bontés, il pourra m'en couter la vie.

Ces deux projets concertés, je les mis en exécution dans l'eſpace de deux ou trois jours. Le Baile de Veniſe ſe chargea d'envoyer mes lettres, & Achmet me promit tout ce que j'exigeai de lui, de ſorte que je ne vis plus Sa Hauteſſe que très rarement, & que je me diſpoſai peu à peu à partir pour mon Gouvernement, ſuppoſé qu'il y eût quelque vraiſemblance aux accuſations dont Barnetti avoit noirci mon Epouſe. Je m'occupai encore à faire quelques actes de charité; je m'employai à retirer des fers ſoixante eſclaves qui travailloient à la réparation des murs de Conſtantinople.

ple. Les Jéſuites & les Capucins me ſecondérent, de ſorte qu'il ne m'en couta que huit mille ſequins. Il ſe trouva parmi ces malheureux deux Suiſſes de Lucerne qui ſe conſacrérent à mon ſervice, qui n'ont jamais voulu m'abandonner depuis ce tems. Ils ont fait paroître tant de bravoure dans les diverſes expéditions que je fis en Arabie contre les Rebelles de ce païs, que je leur ai obtenu dans la derniére guerre de Hongrie des poſtes aſſés conſidérables pour recompenſe de leur valeur. Ils ont encore voulu me ſuivre à Chio, quoique dans une eſpèce d'éxil; ce qui prouve aſſés leur tendre attachement pour ma perſonne.

Galiôt ou David Vérité étant venu chés moi aſſidûment, ne contribua pas peu à étourdir ma douleur. Il m'aſſûroit toûjours ſi poſitivement que je reverrois la belle Salviati tendre & fidèle, qu'il parvint preſque à me le perſuader. Croyés moi, illuſtre Pacha, me diſoit continuellement cet homme, allés faire un voyage en Arabie, c'eſt un conſeil d'ami que le Kaïmakan vous a donné. Vôtre abſence eſt néceſſaire à vôtre fortune; mais je dis, abſolument néceſſaire; & il appuyoit ſes raiſonnemens de preuves ſi ſolides que je ne pus m'empêcher de lui ac-

accorder quelque eſtime. On peut aſſûrer qu'il avoit de grandes lumiéres, beaucoup de lecture, une connoiſſance très parfaite de la Sainte Ecriture : je dis *très parfaite*, parce qu'il la ſavoit, pour ainſi dire, par cœur. C'eſt un fait certain & qui pourroit être atteſté par un nombre très grand de perſonnes d'honneurs. C'eſt dommage que le Chriſtianiſme ait perdu un pareil ſujet. C'eſt encore une choſe ſûre que ce ne ſont que ſes fourberies qui l'ont obligé à ſe retirer parmi les Turcs. Voici en peu de mots ſon Hiſtoire.

HISTOIRE

Du Renégat Galiot.

DEs que la corruption s'eſt une fois gliſſée dans le cœur de l'homme, & qu'il ne s'oppoſe pas à ſes progrès, il eſt dangereux qu'elle ne le conduiſe à l'impiété. Libertinage, déréglement dans les mœurs & dans l'eſprit, incrédulité, athéïſme, tel eſt le cercle fatal que parcourt inſenſiblement une ame déréglée. En effet, il y a peut-être moins d'incrédules par principes & par raiſonnemens que par certains motifs internes qui les déterminent à douter. L'eſ-

prit rejette toutes les preuves pour adopter certains préjugés, & ces préjugés leur font conclure que la ſeule Politique a inventé les Loix, les Dieux & la Religion.

Les paſſions qu'on veut ſatisfaire font rejetter l'Evangile, parce qu'on y trouve ſa condamnation. On y remarque trop d'incompatibilité entre ſes deſirs & les préceptes que Jéſus-Chriſt a prêchés. D'ailleurs, la vanité ſe trouve extrémement flattée, en ſe ſingulariſant & en s'écartant du chemin ordinaire. On veut ſe faire diſtinguer & avoir la réputation de bel eſprit. Le ſentiment du vulgaire eſt trop commun. Ceux qui ont un cœur dépravé ou une ame vaine ſe figurent qu'il eſt indigne d'eux de penſer avec la multitude ; enfin on veut s'élever au deſſus des autres, en rejettant les opinions communes.

L'homme ſe repaît de ces chiméres & s'applaudit d'être guéri des erreurs d'une populace aveugle & crédule. Vient-il à reconnoître la vérité, il n'a garde de l'embraſſer, parce qu'il ſeroit obligé d'avouer qu'il s'eſt trompé, & que ceux qu'il mépriſe ont plus de pénétration que lui. C'eſt là une mortification que ſon orgueil ne peut ſoutenir, il lui faudroit chaſſer les idées agréables qu'il ſe fait de lui-même, deſcendre

dre du rang & de la ſupériorité où il s'eſt élevé, ſe priver des plaiſirs de la volupté ; & mortifier ſes paſſions. Or voilà des obſtacles qu'il regarde comme inſurmontables ; tout ce que l'on peut obtenir de lui, c'eſt qu'il écoute paiſiblement les objections qu'on lui fait ; mais après un examen très ſuperficiel, il prononce déciſivement & condamne ſans appel : le jugement prononcé, il n'y a plus de retour.

Tel étoit à peu près l'état de l'ame & du cœur de ce Renégat, né en France d'un très honnête Artiſan de la Religion Reformée. Il eut une éducation conforme à ſa naiſſance ; doué d'un génie vif & entreprenant, il fit des progrès inouïs dans les ſaintes Lettres, de ſorte que parvenu à l'adoleſcence, on l'enviſagea comme une eſpèce de prodige. En un mot il arriva juſqu'au point d'apprendre, pour ainſi dire, par cœur l'Ancien & le Nouveau Teſtament. Etant donc très ſavant dans les Ecritures, il eſt vraiſemblable qu'il les méditoit ſouvent, & comme les préceptes que l'Evangile contient ſe trouvoient abſolument oppoſés à ſes deſirs déréglés & à ſon ambition démeſurée, il réſolut de ſortir de la route que tous les Interprétes avoient tracée pour en prendre une qui le conduisît au terme qu'il s'étoit pro-

poſé. Mais pour mieux ſoutenir ſon Spinoſiſme il crut qu'il étoit néceſſaire de ſe faire une eſpèce de réputation extraordinaire, perſuadé qu'un homme de ſa volée n'étoit guères en ſituation de primer, ni de s'attirer l'admiration de la crédule populace ſans du ſurprenant & du merveilleux. Il cacha ſoigneuſement ſa trop grande connoiſſance des Loix de Moïſe & de celles de l'Evangile, & ne la faiſoit briller que dans certains momens convulſifs, où il prétendoit être inſpiré du ſaint Eſprit.

Là, cet eſprit fin & délié mettoit au jour des penſées & des expreſſions, ſi peu ordinaires, qu'un nombre de gens ſe perſuadérent qu'il avoit véritablement des révélations qui cauſoient ces criſes admirables d'érudition. Trop jeune encore pour être libertin, il paſſa pour un Saint. Ce Quakériſme lui ayant parfaitement réüſſi, il eut l'audace d'avancer qu'il étoit en commerce avec les Anges. Cette extravagance paſſa encore pour une réalité dans quelques eſprits. En fait de Syſtème & d'opinions, on ne peut guères les établir ſans du prodige; il faut des miracles vrais ou faux pour ſe faire recevoir comme Légiſlateur. Dans ce tems, le Proteſtantiſme en France touchoit à ſa ruïne. On crut donc que le Ciel envoyoit

ce

ce nouveau Conſolateur pour ranimer le courage abattu & conſterné des Zélateurs de cette Religion. Alors la révocation de l'Edit de Nantes arriva. Galiot, aujourd'hui David Vérité, ſe tranſporte à Verſailles, trouve le moyen de pénétrer juſques dans la Chapelle du Roi, aborde ce Monarque, & lui annonce effrontément de la part de Dieu les plus grands malheurs, s'il n'accorde dans ſon Royaume la liberté de conſcience aux Calviniſtes.

Une témérité de cette nature méritoit aſſûrément une punition rigoureuſe : cependant Louïs XIV. ſe contenta de le faire enfermer à la Baſtille où il demeura cinq ans. Jugeant bien qu'il ne ſortiroit pas aiſément de cette priſon, il contrefit ſi parfaitement l'inſenſé, qu'il en impoſa aux plus clairvoyans. Cette ruſe lui réüſſit, ſes extravagances excitérent la compaſſion : le Roi informé du prétendu dérangement de l'eſprit du priſonnier lui accorda ſa grace & ordonna qu'il fût mis en liberté.

Sorti de la Baſtille, il paſſa à Genève, où il établit une Manufacture de paſſemens. Il poſſédoit cet Art dans un haut point de perfection. Il ſe maria dans cette Ville où il auroit pu finir ſes jours, s'il eût voulu ſe borner à la fortune d'un homme de ſon

rang ; mais non, cette ſituation lui parut trop reſſerrée, il deſiroit de ſe faire diſtinguer. Pour cet effet, il conſtruiſit aux environs de cette ville, ſur le ſommet d'une colline une eſpèce d'hermitage où il alloit ſouvent, aſſuroit-il, s'entretenir avec les Anges.

Le réſultat de ſes converſations avec ces Eſprits céleſtes & bienheureux étoit d'annoncer des prédictions, & ces prédictions-là n'étoient rien moins que favorables aux principaux Chefs du Gouvernement de cette petite République. Les gens ſenſés n'avoient garde d'adopter des idées ſi extravagantes, ni de donner dans un panneau ſi groſſier, d'autant plus que ſes mœurs ne convenoient point du tout au caractère ſingulier dont il ſe qualifioit. Cependant malgré ſes déréglemens, il ſe forma un parti conſidérable : la ſotte populace le ſuivoit comme un Prophéte. Déja ſes manies & ſon eſprit inquiet & remuant faiſoient craindre quelque ſédition ; de ſorte qu'il fut banni de Genève.

Exilé de cette ville, il paſſa à Lille en Flandre, y fit connoiſſance & amitié avec un Marchand Chapelier & Calviniſte, nommé *Turpin*, homme riche & généreux. Galiot lui inſpira d'établir une Manufacture de paſſemens. Cette entrepriſe plut à Turpin qui

qui lui fit des avances conſidérables, afin de mettre en exécution cette entrepriſe.

Dès que Galiot ſe vit en finances, il s'échapa un beau matin avec ſa famille qui conſiſtoit en deux garçons & deux filles, abandonna Lille, emporta au Chapelier environ vingt mille livres & ſe refugia en Hollande, où il ſe fit circoncire, préférant la Loi Judaïque à l'Evangile. Il fit lui-même cette opération à ſes deux fils.

Une action ſi infame lui attira la haine & le mépris général de tout le monde. Il conçut bien qu'il auroit de la peine à ſubſiſter en Hollande : ce qui le détermina à paſſer en Turquie, avec ſes deux filles & un de ſes garçons, l'autre n'ayant point voulu le ſuivre. Etant venu à Smyrne, il ſe trouva ſans argent. Ses filles étoient aſſés aimables, voila une reſſource ; auſſi en profita-t-il ſans balancer. La voix de la néceſſité & de l'indigence cria plus fort que celle du ſang & de la tendreſſe paternelle.

Il vendit donc l'aînée de ſes filles à un Turc pour la ſomme de quatre cens piaſtres, quitta enſuite Smyrne pour paſſer à Conſtantinople. Très inſtruit des manies Muſulmanes, il ſavoit parfaitement qu'il eſt défendu ſous peine de mort d'entrer dans les Moſquées, ſur tout aux heures de la priére,

& qu'on ne peut garantir ſa vie qu'en ſe faiſant Mahométan. Il vouloit être forcé à ſe faire Turc, afin d'en impoſer aux *Francs*, & leur perſuader que ce n'étoit point par une volonté déterminée. Cette ruſe le mettoit comme à couvert des juſtes reproches dont on l'auroit accablé.

Après avoir médité ce beau projet, non ſeulement il entra dans la Solimanie, une des Moſquées impériales, mais encore ſe mit à prêcher, & à interrompre l'Iman. Une extravagance ſi marquée lui valut dabord quelques gourmades, enſuite on s'empara de ſa perſonne; en un mot il fut condamné à la mort, ou à embraſſer la Loi Mahométane. On doit croire qu'il ne demeura pas long-tems à ſe réſoudre; ſon plan étoit fait depuis bien des années. Il avoit des idées de faire ſa fortune à quelque prix que ce fût, & il réüſſit au delà même de ſes eſpérances.

A peine eut-il préféré l'Alcoran à la mort, qu'on lui aſſigna quelques aſpres pour ſa ſubſiſtance & pour celle des deux enfans qui lui reſtoient. Ces autres lui-même avoient trop bien ſucé ſes principes, pour ne pas l'imiter, & être réfractaires à ſa volonté. Inſenſiblement il s'introduiſit chés les principaux Officiers de la Porte qui l'aidérent à établir

établir ſa Manufacture de paſſemens. Enſuite ayant fait attention que les incendies faiſoient de cruels ravages à Conſtantinople, (car les maiſons n'étant que de bois & toutes peintes, elles ſont très combuſtibles) on compte pour rien lorſque le feu n'en conſume que cinq à ſix cens.

Galiot forma le deſſein d'élever ſa fortune : il fit donc venir ſecrettement deux pompes de Hollande. Voyant que ces machines étoient abſolument inconnues aux Turcs, il demanda au Divan la permiſſion de les faire jouer au premier embraſement. Les bons Mahométans ſurpris de leur effet & de leur utilité en voulurent avoir un nombre. Galiot qui avoit avancé qu'il étoit l'inventeur de ces pompes eut ordre d'en faire faire environ cinquante : ſon adreſſe fut louée & admirée de tous les Citoyens de cette grande Ville. On le récompenſa par une penſion de mille aſpres par jour & par une charge conſidérable qui fut établie en ſa faveur.

On le créa Aga, en lui donnant le commandement de cinq cens Janiſſaires deſtinés à éteindre le feu dans les incendies. Cet emploi lui valut encore deux mille aſpres par jour, de ſorte que ſes appointemens joints à ſa manufacture qui dans peu devint con-

ſidérable lui a acquis des biens immenſes. Il ne ſortoit jamais ſans une ſuite de vingt à vingt-cinq Eſclaves.

Il contrefaiſoit toûjours le dévot & le Prophète, & cela avec tant d'hypocriſie & de diſſimulation que tous les Turcs en général, depuis le moindre Artiſan juſqu'au plus grands Officiers de la Cour, le reſpectent infiniment & lui rendent des honneurs extrêmes. Le Grand Muphti lui a même donné la clef d'une galerie dans la Solimanie pour faire ſes priéres & avoir ſes colloques avec ſes Anges blancs, grace qui ne s'accorde qu'aux quatre prémiers Officiers de la Sublime Porte.

Son fils & ſa fille l'imitent parfaitement dans ſon hypocriſie, & comme il ſait que le tempérament de ces chers enfans eſt tout à fait conforme au ſien, je veux dire, qu'ils aiment extraordinairement la lubricité, il a un nombre de très belles filles tant Eſclaves que Concubines pour ſubvenir à ſes plaiſirs & à ceux de ſon fils. A l'égard de ſa fille, il la marie preſque tous les mois à quelque Renégat, auquel il fait enſuite une querelle d'Allemand; & comme ſa réputation eſt bien établie, il s'en ſert pour les perdre. Il eſt cru à leur préjudice, de ſorte qu'il les fait mettre en priſon, ſouvent aux galéres, ſelon

ſelon les crimes qu'il leur impute. J'ai délivré déja trois de ces infortunés gendres. Ce changement d'Epoux plait infiniment à cette créature : ſon pére doit la ménager ; auſſi le fait-il avec bien de la complaiſance.

Tel eſt à peu près le caractère de David Vérité, connu en Europe ſous le nom de Galiot. Il ne porte jamais que des habits blancs ; c'eſt, dit-il, pour marquer ſa pureté, & afin d'être plus agréable aux Anges qui lui communiquent leurs lumiéres. On ne peut diſconvenir que cet homme n'ait beaucoup d'eſprit. Le Lecteur peut en juger par ſes entretiens avec moi, & par ſa maniére d'adoucir mes peines & mes chagrins.

Il eſt impoſſible, me diſoit ſouvent cet homme, de trouver un état, ni d'inventer un Syſtème qui nous mette à l'abri de tout chagrin ; mais les peines font trouver les plaiſirs plus agréables. Du bien, du mal, voilà la vie, ce contraſte réveille & tire l'ame d'un engourdiſſement où elle tomberoit, ſi elle demeuroit toûjours dans la même ſituation. Ainſi il faut toûjours avoir de l'eſpérance ; la fortune eſt ſi extravagante qu'il n'y a rien qu'on ne puiſſe attendre de ſon caprice.

Quel-

Quelque parfait que l'on ſoit, on a ſouvent beſoin de conſeil. Laiſſés, dit un Philoſophe moderne, une porte à l'amitié ; c'eſt par là que vous viendra le ſecours. Un ami qui peut dire ce qu'il penſe ſans nous choquer, eſt d'un grand ſoulagement ; mais auſſi il ne faut pas accorder indiſcrettement à pluſieurs cette familiarité : elle feroit naître de la confuſion dans l'eſprit, & du trouble dans le cœur ſans rien produire d'utile.

Rien ne paroît plus ridicule que ces hommes qui ſe font une gloire de publier leurs malheurs & de ſe plaindre ſans ceſſe à tout le monde. Ils croyent par là captiver les cœurs, mais ils ſe trompent groſſiérement. Les plaintes ruïnent le crédit, elles touchent peu de perſonnes, donnent du plaiſir à quelques uns & nous attirent le mépris des autres. Diſſimuler ſa douleur, c'eſt courage, & force d'eſprit. Ce n'eſt point ici, Pacha de Bonneval, une Morale qui vous regarde ; mon intention n'eſt pas de vous apoſtropher. D'ailleurs, vous n'êtes point à plaindre aſſûrément, la fortune vous rit & vous regarde d'un œil très favorable.

Ne m'allégués point les chagrins que vous cauſe vôtre Epouſe, car ils ſont chimériques, & pour peu que vous y faſſiés attention.

tention, vous en conviendrés. Je n'ai que deux choſes à vous mettre devant les yeux, pour vous tranquilliſer ſur cet article : eſt-ce vôtre fortune, eſt-ce vôtre jeuneſſe que Julie Salviati a recherchée en vous épouſant, & qui l'a obligée à ſacrifier ſa réputation, ſa jeuneſſe & l'état brillant où elle ſeroit parvenue tant par ſa naiſſance & ſes biens, que par ſon mérite & ſes attraits ? Vous avoûrés aiſément que non, ce ne peut donc être que l'eſtime quelle a conçue pour vous. Or dès que l'amour n'eſt fondé que ſur l'eſtime, il eſt rare qu'il diminue ; l'abſence le fortifie plutôt que de l'éteindre.

Vous m'avés encore avoué que Barnetti vous avoit paru d'un très mauvais caractère. Suppoſons enſuite que cet homme ſe ſoit rendu paſſionnément amoureux de vôtre Epouſe, & que cette Epouſe bien loin de répondre à ſes feux, l'ait traité avec le mépris qu'il méritoit, ſa fureur, ſon deſeſpoir, (car vous connoiſſés le génie Italien) joints à ſes mauvaiſes inclinations ne ſont-elles pas capables de le porter à une cruelle vengeance ? & quelle vengeance plus cruelle que celle de la rendre odieuſe à ſon mari, en lui ſuppoſant des actions infames dont toute femme qui a tant ſoit peu d'honneur ne peut être capable. L'accuſation enfin eſt trop groſ-

groſſiére pour être vrai. Conclués donc que c'eſt la ſageſſe trop ſcrupuleuſe de vôtre Epouſe & ſon trop tendre attachement pour vous qui la rendent criminelle. Médités ces circonſtances & vous avouerés que vous avés tort, mais très tort, de vous abandonner au chagrin, parce que cette accuſation n'eſt qu'une affreuſe calomnie.

C'eſt ainſi que le Renégat François s'efforçoit de me conſoler, & j'avoue qu'il réüſſit du moins pour un tems; mais le long voyage que je fus obligé de faire quelque mois après, me replongea dans la triſteſſe. Déja depuis près de deux ans je vivois à Conſtantinople de cette maniére, lorſque deux événemens imprévus me forcérent enfin de quitter ma charmante ſolitude pour aller en Arabie pacifier quelques troubles qui étoient depuis peu ſurvenus dans mon Gouvernement.

La Porte informée qu'un des principaux Checks des Arabes s'étant revolté avoit ſurpris & maſſacré une Caravane de huit cens Turcs qui alloient en pélerinage à la Mecque, réſolut de détruire le parti de ce Capitaine de Voleurs qui commençoit à devenir trop puiſſant pour le laiſſer impunément exercer ſes brigandages. Déja plus de quinze mille Bandits de toutes ſortes de nations s'étoient

s'étoient rangés ſous ſes étendarts. Il étoit d'autant plus d'angereux de négliger de le réduire, qu'outre les cruautés qu'il exerçoit, non ſeulement il faiſoit des courſes en Egypte & dans la Paleſtine, mais qu'auſſi le Pacha de Damas, mécontent de la Porte, paroiſſoit vouloir unir ſes troupes aux ſiennes pour exciter une ſédition & s'emparer de la Syrie.

Ces nouvelles obligérent donc de convoquer un Divan général, où il fut réſolu d'un conſentement unanime de m'envoyer dans ce païs pour m'oppoſer à ſes incurſions & prévenir les mauvaiſes intentions dont le Gouverneur de Syrie étoit ſoupçonné. Sa Hauteſſe qui deſiroit me retenir encore à la Cour pour quelques tems, fit de vains efforts afin de me diſpenſer d'être chargé de cette commiſſion. Le parti de l'Aga des Janiſſaires triompha du ſien avec facilité, parce que le Kaïmakan le favoriſa. Il vouloit m'éloigner, l'amitié qu'il avoit pour moi le plongeoit dans de continuelles allarmes. Il craignoit qu'il ne m'arrivât quelque funeſte accident, de ſorte que je fus nommé pour commander un Corps de troupes de vingt mille hommes qu'on avoit ramaſſées en Egypte, & qui devoit me joindre aux environs de l'Iſthme de Suès.

Ces

Ces malheurs qui ſembloient menacer la Syrie, quoique fâcheux, cauſérent une grande joye à mes ennemis, perſuadés que c'étoit un moyen aſſûré de me chaſſer de la Cour pour longtems. Vous jugés bien qu'ils ſaiſirent cette occaſion avec un avide empreſſement; & comme les manies des Courtiſans de la Porte ſont bien différentes de celles des autres Cours, où l'on tâche de perdre un ennemi par la calomnie, ils ne commencérent leur vengeance que par les louanges flatteuſes, & même outrées, en ſorte qu'ils m'accablérent d'éloges, & relevérent mon courage & ma valeur au deſſus de tous les Héros de l'Antiquité.

Non, il n'y a perſonne entre nous, dit l'Aga des Janiſſaires, qui puiſſe ſe vanter d'approcher de la bravoure de l'illuſtre Pacha de Bonneval. Il s'eſt ſignalé par des actions militaires ſi éclatantes, qu'on ne peut ſans injuſtice lui diſputer cette importante commiſſion. Déja je prévois les nouveaux lauriers qui vont mettre le comble à ſa gloire, & je ſuis aſſûré que l'Empire Ottoman triomphera de tous ſes ennemis, dès qu'on ſuivra ſes ſages conſeils & qu'il commandera nos armées. En un mot, il exagéra mon mérite avec tant d'emphaſe que je ne pus m'empêcher de découvrir qu'une haine impla-

placable le faiſoit parler ; mais ce fut l'unique coup qu'il me porta. Il perdit la vie, en voulant culbuter Achmet ; mais auſſi il fit bien répandre du ſang avant que d'être immolé au trop juſte reſſentiment de ce Sultan, lorſqu'il eut encore une fois ſupplanté Soliman ſon frére.

Mon départ eſt donc réſolu & fixé à deux mois, afin de donner le tems de diſpoſer dix Compagnies de Spahis qu'on m'avoit accordés pour mon eſcorte, & à qui on voulut confier la conſervation de ma perſonne. Le Sultan, par bonté pour moi, ordonna abſolument que ces Spahis ſeroient ſeuls deſtinés à monter la garde jour & nuit devant ma tente ; & comme le Kaïmakan connoiſſoit parfaitement tous les différens Corps de la Cavalerie, il fit en ſorte que ces dix Compagnies ne fuſſent compoſées que d'hommes forts, robuſtes, braves, & ſur la fidélité deſquels je pouvois compter. Il fallut donc mettre ordre à mes affaires. Déja je me diſpoſois à donner la liberté à la plûpart de mes domeſtiques, ou Eſclaves, ne deſirant conſerver que ceux qui étoient en état de me ſuivre, & deſquels je me trouvois parfaitement bien. J'en avois deſtiné ſeulement deux pour garder ma maiſon, afin de la trouver en bon ordre, ſi Dieu me faiſoit la grace de

revenir de mon Gouvernement ; mais la peſte en diſpoſa autrement.

Cette année, ce cruel fleau avoit fait beaucoup plus de ravage pendant l'hiver qu'elle n'en fait ordinairement dans cette ſaiſon, où les chaleurs ſont moins ardentes que dans le printems & dans l'été. Elle ſe retire dans quelque coin de Conſtantinople & fait peu de dégât ; mais cette année elle déſola preſque toute la ville en même tems. Au commencement du printems, elle gagna ſes environs avec beaucoup de rapidité & de fureur, de ſorte qu'elle pénétra dans ma maiſon lorſque je m'y attendois le moins. Elle ſurprend d'abord mon Maître d'Hôtel, qui craignant d'être tranſporté dans l'hopital des peſtiférés, ſouffrit des maux horribles ſans oſer ſe plaindre. Cependant il fut obligé d'y ſuccomber. J'apprends ſon agonie plutôt que ſa maladie, & un inſtant après, ſa mort.

Un Capucin qui étoit accouru pour mettre ordre à ſa conſcience, m'aſſûra qu'il avoit trois bubons très venimeux. A cette nouvelle tous les autres s'effrayent, & comme la crainte eſt pour ainſi dire un ſymptôme aſſûré de ce mal cruel, vingt autres tant hommes que femmes en furent attaqués, & moururent, en ſorte que la peſte fit maiſon

nette

nette en dix jours. De mes gens elle paſſe aux chevaux que je perdis encore excepté deux: il n'y eut que les deux Suiſſes & moi qui fûmes tout à fait exemts de ſes atteintes.

J'étois cependant ſur mon départ; déja toutes mes commiſſions étoient expédiées, je devois les recevoir au Divan qui étoit convoqué pour cet effet dans deux jours. Je voulus repréſenter que la peſte m'ayant enlevé mes Domeſtiques & mes chevaux, j'avois beſoin de quelque délai pour me remettre en équipage; mais on me répondit qu'on avoit déja pourvu à ce malheur, & que je recevrois dès le jour même des marques du ſincère attachement & de la parfaite eſtime que l'on avoit pour moi. En effet tous les principaux de la Cour concoururent à me remettre en Eſclaves & en chevaux. Le plus grand de mes ennemis, je veux dire, l'Aga des Janiſſaires, parut le plus libéral. Il m'envoya ſix chevaux fins, ſuperbement enharnachés, avec ſix Eſclaves, les autres à proportion, de ſorte que la veille de mon départ je fus poſſeſſeur de ſoixante beaux chevaux & d'autant d'Eſclaves propres à entreprendre un voyage long & dangereux.

Le Sultan m'en avoit encore fait préſent

de huit que je devois prendre à Burſe : c'eſt ce qu'il m'annonça lorſque j'allai prendre congé de lui. Vous trouverés, me dit ce bon Empereur, à Burſe huit chevaux de mon écurie, & huits Eſclaves Allemands auxquels vous pouvés prendre une entiére confiance. Faites-en vos domeſtiques affidés, vous ne vous en repentirés point. Enſuite il m'honora des plus flatteuſes careſſes & m'aſſûra que je ne ſerois pas long-tems dans ce voyage.

Les gens qui ſont prévenus de ces fauſſes idées, que les Empereurs Turcs ſont inacceſſibles, inhumains, ſauvages & cruels, m'accuſeront d'en impoſer ; mais s'ils réfléchiſſent ſur le portrait que j'ai tracé d'Achmet, ils me rendront plus de juſtice, & croiront que le Comte de Bonneval, quoiqué noirci des plus horribles calomnies, a trop d'honneur pour s'attribuer mal à propos & ſans apparence de vérité des faveurs chimériques, & la bienveillance de ce Sultan débonnaire & bienfaiſant.

Le ſecond événement qui précéda mon départ & qui me le fit en quelque façon deſirer, fut une lettre du Vénitien Barnetti, qui me marquoit que mon Epouſe s'étoit ſauvée de ſa maiſon, & qu'il ignoroit abſolument ce qu'elle étoit devenue ; mais

il

il ne me parloit plus des calomnies, ni de ſa conduite : ce qui me fit conjecturer une partie de la vérité. Cependant faiſant réflexion à l'état funeſte où cette femme infortunée pourroit tomber, je ne pus refuſer des larmes à ſa mémoire ; mais extrêmement diſtrait par les préparatifs de mon voyage, mon chagrin ſe diſſipa, & ne me reprit que lorſque j'eus quitté Conſtantinople. Alors l'idée de cette charmante Epouſe s'empara entiérement de mon cœur.

Après que tout fut diſpoſé, je fis appeller le Renégat François, afin de lui mettre entre les mains un inventaire de tous mes effets que je laiſſois dans ma maiſon dont je lui donnai la garde, en lui ordonnant d'en diſpoſer comme de la ſienne juſqu'à mon retour, & je n'ai pas eu lieu de me repentir de la confiance que je fis paroitre à ſon égard. Avant que de monter à cheval je voulus encore embraſſer le Kaïmakan mon ami le plus affectionné. C'eſt dans cette derniére viſite que j'éprouvai ce que peut produire dans le cœur une amitié ſincère. Ah ! qu'on ſouffre étrangement, quand on eſt ſur le point de ſe ſéparer des perſonnes que l'on eſtime le plus & qu'on doit le plus eſtimer.

J'ai auſſi connu pendant cette abſence

qui a été de trois ans, que c'eſt un grand vuide que la place d'un ami ſincère & fidèle que l'on a perdu : on ne ſauroit remplir cela quoiqu'on y mette. Cet honnête homme vit dans mes yeux une peinture ſi touchante du chagrin que me cauſoit nôtre ſéparation, qu'il s'affligea auſſi de ſon côté ſans meſure, & ſans pouvoir ſe contraindre. Enfin il fallut ſe quitter & partir. J'envoyai aux Religieux François une ſomme aſſés conſidérable, afin de les engager à offrir des vœux au Ciel en ma faveur. Telle a été ma conduite à Conſtantinople pendant les deux prémiéres années. Je crois être obligé de donner ici une idée de cette grande Ville, je l'ai promiſe, & un homme d'honneur doit tenir parole. Ce ne ſera point une deſcription, une infinité d'Auteurs ſe ſont épuiſés à le faire ; je ne m'attacherai qu'à certaines circonſtances qui m'ont paru n'avoir pas été bien détaillées, ou dont perſonne juſques ici n'a parlé aſſés clairement.

On diroit, en conſidérant Conſtantinople & le Boſphore de Thrace que la nature s'eſt comme épuiſée à enrichir, non ſeulement la péninſule où cette Ville eſt ſituée, mais encore tous les environs. Un air extrêmement pur & tempéré, un ciel preſque toûjours

jours ſerein ; des païſages enchantés, variés de mille divers coloris, offrent dans le même tems & dans le même lieu, les agrémens du printems & les faveurs de l'automne, tant par le mélange des objets dont on a peine à ſe détacher, que par les fruits & les fleurs qu'on y voit dans toutes les ſaiſons.

On ſera peut-être ſurpris que j'avance ici qu'à Conſtantinople l'air ſoit pur & tempéré, puiſque la maladie contagieuſe y régne ſans interruption, & que le degré ſous lequel cette Ville eſt poſée, prouve que les chaleurs y ſont vives & ardentes ; mais l'étonnement ceſſera dès que l'on fera réflexion que la peſte ne s'y maintient que faute de précautions ; & il eſt aſſuré qu'elle n'y auroit j'amais d'accès, ſi les Turcs étoient plus prudens & plus circonſpects à ſe garantir de ce fleau cruel, qui emporte chaque année près de cent mille perſonnes. Cette prédeſtination outrée que les Muſulmans admettent, leur fait enviſager la peſte comme une eſpèce de deſtin, dont Dieu ſe ſert pour terminer leur vie.

Les marchandiſes infectées qui viennent de Perſe, de l'Iſle d'Ormus, & d'autres païs, ne font point de quarantaine. Par les marchandiſes la peſte s'introduit dans les magaſins, & de là dans les maiſons. Enſuite la

fréquentation continuelle avec les peſtiférés, les habillemens & les fourrures dont ils ſe ſervent ſans aucune précaution dès que leurs parens ou leurs amis ſont morts de cette maladie, l'entretient & la fait circuler de famille en famille. L'hiver, quoique peu ſenſible dans ce climat, elle ſe retire ordinairement dans quelque quartier, mais auſſitôt que les chaleurs recommencent, elle ſe répand par tout avec tant de fureur qu'elle fait périr juſqu'à ſix mille perſonnes dans un jour.

Ces corps ſont tranſportés par les rues dans les cimetiéres qui ſont ſur les hauteurs des collines au delà de Péra. Un chacun eſt expoſé à les rencontrer; ils traverſent le port dans les mêmes bateaux qui ſervent aux vivans. Vous paſſés à Conſtantinople ou à Galata dans un qui en aura peut-être tranſporté quatre ou cinq cens, de ſorte qu'il eſt difficile de pouvoir prévenir cette maladie. Enfin les Turcs lavent tous les morts avant que de les inhumer; ces corps qui ſe pourriſſent dans trois ou quatre heures ſont capables d'infecter tous ceux qui aſſiſtent aux funérailles. Ajoûtés encore que la prodigieuſe quantité de ces morts empèchent de faire des foſſes aſſés profondes. A peine met-on un pié de terre ſur une infinité;

ce

ce qui corrompt tellement l'air aux environs de ces cimetiéres, qu'il infecte tous ceux qui s'expoſent à le reſpirer.

Ce n'eſt donc point l'air du climat qui contribue à la peſte, mais le manque de précautions; & une preuve qu'il eſt très pur, c'eſt qu'on n'y voit aucun inſecte qui ſoit venimeux. La piquure même du Scorpion n'a aucune ſuite dangereuſe. Voici encore une autre preuve très convaincante, c'eſt que ceux qui ſont exemts ou qui guériſſent de la peſte, vivent juſqu'à un âge décrépit ſans reſſentir ces incommodités qui accompagnent preſque toûjours la vieilleſſe.

J'ai dit en ſecond lieu que l'air eſt très temperé à Conſtantinople. En effet, un froid âpre, ni des chaleurs trop incommodes ne s'y ſont point ſentir avec excès, parce que le vend de nord qui ſouffle ſans ceſſe depuis quatre heures de l'après midi juſqu'à huit heures du matin, tempére l'air avec tant de douceur qu'on ſe perſuade même dans les plus fortes ardeurs de la Canicule être aux mois de Fevrier & de Mars. C'eſt une circonſtance aſſés ſinguliére, qu'il ne règne jamais que deux vents à Conſtantinople, le Sud & le Nord, & ces deux vents ſe ſuccédent avec une ſi grande régularité qu'ils ne manquent jamais à ſe repouſſer l'un & l'au-

tre tour à tour aux heures preſcrites. Le Sud commence à huit heures & dure juſqu'à quatre, & le Nord commence à quatre heures & ſouffle juſqu'au lendemain à huit.

Il eſt vrai que depuis environ dix heures du matin juſqu'à cinq du ſoir les rayons du ſoleil ſont un peu vifs & qu'il les darde avec beaucoup de force; ce qui engage la plupart des Artiſans & autres gens de négoce de faire tréve avec leurs occupations; mais ils peuvent aiſément ſe dédommager de la perte de ce tems, dès que le nord commence à ſouffler. Ces deux particularités ſur leſquelles j'ai ſouvent réfléchi m'ont paru dignes d'être décrites, quoique pluſieurs Auteurs les ayent omiſes, comme des minuties indignes d'attention. Je les ai crues aſſés ſinguliéres pour ne pas les mépriſer entiérement. J'eſpére même que les Turcs, perſuadés de la juſteſſe de mes réflexions ſur la peſte, pourront la chaſſer de cette ville en agiſſant conformément aux Mémoires que je leur ai donnés touchant cet article.

Ces Mémoires ne conſiſtoient qu'en quelques raiſonnemens naturels, afin de bannir de leurs eſprits cette idée chimérique de cette prédeſtination qui les engage à ne craindre aucun péril & même à s'y expoſer: trop

trop convaincus que Dieu a tellement ſupputé leurs jours qu'aucun fleau ni accident ne peuvent en interrompre le cours, ni les abbréger d'un inſtant. Déja malgré ma mince Théologie & mon peu d'érudition, pluſieurs des principaux Seigneurs ſont revenus de cette prévention ridicule, & s'étonnent d'avoir pu être les partiſans d'un Syſtème ſi contraire à l'ordre que l'Etre ſuprême a établi pour nous faire veiller à la conſervation de nôtre vie.

Si une fois ils parviennent à ſe dépouiller entiérement de ces fauſſes maximes, il y a lieu de croire qu'ils imiteront les Européens qui font faire des quarantaines tant aux perſonnes qu'aux marchandiſes. Alors la peſte ſera bientôt bannie de Conſtantinople. Ce fleau étant extirpé de ce ſéjour délicieux où l'on trouve tout en abondance & à vil prix, le néceſſaire, l'utile, le commode & l'agréable, ce païs ſera auſſi charmant que les champs Eliſées tant vantés par les Poëtes, avec cette différence que Conſtantinople n'eſt point un païs imaginaire comme celui de ces Philoſophes Payens.

La crainte qu'on doit avoir de la peſte diminue infiniment les plaiſirs que l'on goûte dans ce climat fortuné, où l'homme le plus ſanſuel peut ſatisfaire tous ſes deſirs à peu

peu de frais ; car je ſuis aſſûré que pour dix ſols, il y fera meilleure chére qu'en Hollande pour un ducat. On y trouve des vins exquis, du gibier & du poiſſon de toutes ſortes d'eſpèces, de la volaille en ſi grande quantité que pour un ſol vous avés une poule ou un poulet. Le mouton, le bœuf & le veau y ſont délicieux, de ſorte qu'un Artiſan peut vivre aiſément avec trois aſpres par jour, ce qui fait environ ſix liards de France. Je puis me vanter que ma table étoit ſervie tres délicatement en chair & en poiſſon, & que je ne refuſois rien à mes Eſclaves. Cependant toute ma maiſon ſans en excepter mes chevaux ſubſiſtoit à moins de vingt ſequins par mois. Ce ſeul trait doit faire juger de la fertilité & de la bonté de ce territoire.

Il y a peu de gens qui ne ſachent que la ville de Conſtantinople, nommée *Stambol* par les Turcs, eſt bâtie ſur une preſqu'Isle qui s'avance conſidérablement dans le Boſphore de Thrace, qu'elle eſt arroſée du côté du Sud par les eaux de la Propontide, ou de l'Helleſpont, & détachée des colines de la Thrace par les eaux du Boſphore qui ſont repouſſées par deux petites riviéres qui ſemblent encore ſéparer la péninſule de la terre ferme de près de quatre lieues. Elle forme

un

un croiſſant du côté de l'Helleſpont, & une anſe conſidérable de l'autre qui lui eſt oppoſé. Cette anſe eſt le port le plus beau qu'il y ait au monde, & d'autant plus admirable qu'il eſt naturel. Les Vaiſſeaux abordent le quai comme les bâtimens dans les canaux de Hollande : la pointe de la preſqu'Isle où eſt bâti le Serrail les couvre entiérement.

Repréſentés vous donc la ville de Conſtantinople aſſiſe ſur un terrain baigné des eaux du Boſphore & de la Propontide de trois côtés, & qui eſt à peu près ſemblable au dos d'un âne, un peu écraſé, d'environ deux lieues & demie de long ſur trois quarts de large, & qui s'avance dans le Canal, comme en ſerpentant, formant trois pentes douces dont les édifices font autant d'amphithéatres. Deux ſont terminés par les ſept Moſquées Impériales aſſiſes en ligne diamétrale ſur l'éminence, en ſorte qu'elles commandent à toute la ville. L'autre eſt borné par les bâtimens du Serrail qui font comme une petite ville à part, ſéparée de Conſtantinople par une double & haute muraille.

Cette grande ville ne peut donc être toute enviſagée d'un ſeul coup d'œil, quand même on monteroit ſur le Dome de la Soli-

manie

manie qui eſt la plus élevée de toutes les Moſquées, parce que les maiſons ſupérieures ſemblent comme abîmer les inférieures. L'irrégularité des édifices empêche abſolument que les yeux ne puiſſent pénétrer juſqu'aux parties baſſes de la ville, ces trois pentes font trois aſpects différens. Le premier & le plus beau eſt lorſqu'on l'enviſage de Péra. Il faut être en Aſie, proche de l'ancienne Chalcédoine pour contempler le ſecond ; & au milieu du Boſphore un peu au deſſus de Tophana, (village qui joint preſque Galata & ainſi nommé, à cauſe qu'on y coule les canons) pour admirer le troiſiéme.

A Péra on découvre toute cette partie qui deſcend vers le port ou vers le Golfe que forme la terre & la preſqu'Isle, & on peut dire que c'eſt le plus charmant point de vue qu'il y ait peut être au monde. On voit non ſeulement toutes les principales Moſquées & toutes les maiſons qui régnent depuis le fond du Golfe juſqu'à la pointe du Serrail, ſans rien voir de ce palais ; mais encore l'Helleſpont, la Chalcédoine, la belle ville de Scutari, les Isles des Princes, de ſorte qu'en élevant la vue au deſſus de Conſtantinople, les perſpectives n'ont d'autres bornes que la foibleſſe des yeux. Mais on

ne

ne peut pénétrer dans le port, parce qu'alors la pointe du Serail & ſes bâtimens ſemblent ſe joindre avec ceux de Galata, & ces édifices placés les uns ſur les autres vous ôtent la vue du port. Il n'y a que les mâts des vaiſſeaux que l'on puiſſe appercevoir. Enſuite portés vos regards ſur le Boſphore; vous ne voyés que des objets enchantés, mais bornés par les collines qui reſſerrent le Canal depuis Conſtantinople juſqu'à la Mer Noire. Il faut donc que la vue ſe promène ſur ce charmant rivage environ une demi-lieue. Là elle eſt encore arrêtée par les contours du Boſphore: alors les collines de l'Aſie & de l'Europe paroiſſent ſe joindre & empèchent de pénétrer plus loin.

De la Chalcédoine on voit cette autre partie qui prend depuis le Château des ſept Tours juſqu'à la pointe du Serrail; mais ce ſecond point de vue quoique beau n'eſt pas à comparer au premier. Il eſt vrai que les jardins du Serrail que l'on découvre en partie, dédommagent un peu la vue qui eſt bonée par les édifices tant de ce palais que de la ville. Ils cachent abſolument le port & mème tout Galata. Il eſt vrai que ce beau croiſſant arroſé de la mer, & dont les bâtimens forment un ſecond amphithéatre,

tre, frappe d'admiration. Cependant, on ne voit que les édifices ſupérieurs, les bas vous échapent.

Enfin du Boſphore on découvre tous les divers corps de logis du Serrail qui ſemblent confus & mal ordonnés, & l'entrée du port; mais la vue eſt obligée de s'arrêter là, elle ne pénétre pas plus avant; il faut la promener en Aſie & en Europe. En Aſie, de magnifiques jardins les uns ſur les autres vous fourniſſent dequoi vous occuper agréablement; mais en Europe les édifices vous contraignent à y fixer les yeux.

Je ne ſuis entré dans ce détail que pour faire connoître combien l'Auteur des Mémoires qu'on m'a ſuppoſés, s'eſt trompé lorſqu'il dit que les principales vues du vieux château qu'il me fait habiter quoiqu'il ſoit tombé en ruine dès l'année 1718., étoient ſur la mer; ſur de grandes plaines fertiles, que la multitude d'arbres fruitiers fait prendre pour un Jardin; ſur Conſtantinople & ſon port, puiſqu'on ne peut découvrir de la Chalcédoine où je ſuppoſe qu'il a placé ma demeure, que juſqu'à la Tour de Léandre du côté du Canal. La Tour de Léandre eſt un rocher preſque vis à vis de la pointe du Serrail, où l'on a bâti une petite fortereſſe, & quoiqu'il ſoit environné des eaux ſalées du

du Boſphore, il y a une fontaine d'eau douce, & c'eſt la ſeule que l'on trouve à Conſtantinople: cette particularité a échappé à pluſieurs Voyageurs qui ont donné la deſcription de ce beau païs. La pointe du Serrail & ſes bâtimens empêchent abſolument la vue du port, & même de ſon entrée. Enfin je n'ai jamais apperçu de grandes plaines dans l'endroit où étoit l'ancienne Chalcédoine : il n'y a que quelques jardins, la plus grande partie en pente, parce que tous les environs du Canal & de l'Helleſpont ſont bordés de collines, du moins juſqu'à ſix lieues de Conſtantinople du côté de l'Aſie; mais en Europe preſque tout le territoire n'eſt qu'un amas de montagnes & de vallons à la vérité très fertiles.

Lorſqu'on eſt à Conſtantinople, proche du port, on voit encore un amphithéatre admirable, formé par Galata, Péra, Tophana, & généralement par un nombre prodigieux de maiſons & de beaux édifices qui prennent depuis le fond du port juſque vis-à-vis de la ville de Scutari, c'eſt-à-dire, près de quatre lieues de long. Ce ſont tous ces beaux endroits qu'on appelle les fauxbourgs de Conſtantinople, de ſorte qu'en les comprenant avec la ville, ils font un circuit d'environ quinze lieues; mais l'en-

ceinte de Conſtantinople n'eſt tout au plus que de vingt milles Italiques.

La charmante idée qu'on ſe forme de Conſtantinople lorſqu'elle paroit aux yeux, diminue infiniment quand on la parcourt. Ses rues ſont étroites & mal propres, les édifices mal conſtruits & ſans nulle œconomie. Il faut ſans ceſſe monter & deſcendre. Cependant on ne peut nier que la rue d'Andrinople ne ſoit très belle, tant par ſa largeur & ſa longueur que par les belles maiſons qui la bordent en quelques endroits. Tout ce qui fait donc la beauté de Conſtantinople, c'eſt ſa charmante ſituation & les admirables coups d'œil qu'elle forme. Car ſi on en excepte les Moſquées impériales, cette Ville n'eſt qu'un chaos de maiſons ſans ordre & ſans architecture ; auſſi faut-il avouer que ces Moſquées ſont d'admirables bâtimens, tant par leur grandeur que par les magnifiques matériaux dont elles ſont conſtruites de même que les portiques qui les joignent.

Les Turcs n'ont j'amais excellé dans l'Architecture, mais ils avoient un excellent modèle dans le temple de ſainte Sophie. Ils ont tâché de l'imiter, & quoiqu'ils ne ſoient point arrivés à cette perfection, on peut dire que les différens marbres & autres pierres rares qu'ils ont joints enſemble, tirés des ruïnes des an-

anciens monumens de la Gréce, forment un ſi biſarre aſſemblage de tous les Ordres d'Architecture, que cette variété plait preſque autant que la ſomptuoſité & la richeſſe de ces édifices.

Les Minarets ou tours dont ils ſont flanqués & qui ſont extrémement élevés en forme de pyramides ou de fléches, leur donnent encore un certain merveilleux qui étourdit d'abord les ſens & qui enſuite les flatte agréablement. On en voit juſques à ſix à quelques Moſquées. C'eſt dans ces Minarets que ſe placent ceux qui ſont deſtinés à appeller à la priére, à laquelle on eſt d'une exactitude inconcevable.

Quoique la preſqu'isle où Conſtantinople eſt batie n'ait aucune ſource, ni fontaine, les eaux y ſont néanmoins très abondantes. Elles y ſont conduites de ſix à ſept lieues par des Aqueducs qui ſont encore un ouvrage des Romains; & comme j'ai dit que tout le territoire de Conſtantinople n'eſt qu'un amas de collines, il en a fallu percer & voûter plus de cinq cens, afin de répondre aux Aqueducs, qui ſont, pour ainſi dire, la jonction des collines. Entre tous ces Aqueducs, on en diſtingue trois qui ſont l'admiration des Connoiſſeurs, ſoit par leur hauteur, ſoit par leur Architecture; mais on

en a donné trop de deſcriptions pour entrer dans un détail qui paroitroit ennuyant & fort inutile.

Galata qui eſt de l'autre côté du port, eſt une ville aſſés grande, auſſi mal bâtie que Conſtantinople; ſes rues ſont à peu près ſemblables; il n'y en a qu'une ſeule qui ſoit paſſable, mais ſa pente eſt ſi rapide & a tant de contours qu'on ne la peut qualifier de belle. Péra qui eſt ſon fauxbourg eſt ſur la colline; il ne conſiſte que dans une ſeule rue mal pavée & inondée d'ordures. Je crois que ceux qui connoiſſent ces endroits, pourront juger qui, de l'Auteur des Mémoires, ou de moi, a rencontré le plus juſte. On compte tant dans la ville de Conſtantinople que dans ſes fauxbourg environ deux millions d'ames, ce qui doit faire juger que c'eſt une des plus grande villes de l'Europe. Cependant malgré ce nombre prodigieux d'Habitans, on n'y trouve pas un mendiant, excepté les Santons qui ne vivent que d'aumônes par un faux principe de vertu, & pour faire voir une piété extraordinaire: néanmoins ils n'en ſont pas plus eſtimés. On peut dire en général que ces eſpèces d'Hermites doivent être regardés comme l'excrement des Muſulmans: en un mot leur vie eſt auſſi

auſſi hideuſe que leur figure ; ils ont plutôt l'air de Bacchantes que de créatures raiſonnables.

Tous les Turcs ſans exception ſont extrémement charitables ; ils ſoulagent indifféremment les miſérables, ſans avoir égard ni à la Religion, ni à la conduite paſſée, parce qu'ils prétendent qu'un ſcélerat peut changer de vie & devenir un parfaitement honnête homme. Leur charité n'a donc aucune exception *de perſonnes* ; mais il faut auſſi avouer qu'ils *pouſſent un* peu trop loin cet acte religieux. Ils l'étendent *non ſeulement* ſur toutes les créatures raiſonnables, *mais* encore ſur les bêtes & juſques ſur les créatures inanimées.

Tous les pauvres qui ont beſoin de ſecours en trouvent ſuffiſamment tous les vendredis aux Moſquées où l'on diſtribue du pain, du ris & de l'argent ; chés les particuliers auxquels ils s'adreſſent ; dans les Caffés de fondations, où on leur fournit du caffé, du tabac autant qu'ils en ont beſoin. Il y a dans toute la ville des endroits deſtinés aux Marchands étrangers. On y reçoit tout le monde ; un chacun peut y avoir une chambre, & pour ſe coucher de la paille propre qu'on a grand ſoin de renouveller tous les deux jours.

Les Turcs ſont encore des fondations pour entretenir les chiens, les chats & autres animaux abandonnés. Les Bouchers ſont chargés d'en nourrir tous les jours un certain nombre. Pluſieurs particuliers font bâtir ſur les routes des Caravanſérails pour loger les Voyageurs & leurs chevaux, & des abreuvoirs d'eau vive, où il y a toûjours une petite écuelle attachée avec une chaîne, pour les perſonnes qui veulent boire.

On en voit enfin d'aſſés fous pour payer un Artiſan, afin qu'il ait ſoin d'arroſer chaque jour des arbres ſtériles, de crainte que la ſéchereſſe ne les faſſe mourir. Voilà une eſpèçe de charité aſſés mal entendue, je l'avoue, cependant cette charité-là ne laiſſe pas de prouver que les Muſulmans ne ſont rien moins que cruels & inhumains.

En effet, ſi l'on conſidére leurs mœurs ſans prévention, on conviendra que tous les Habitans de Conſtantinople, qui forment un compoſé de l'Univers en racourci, ſont ſur ce point autant ſupérieurs aux autres Nations que la lumiére du Soleil eſt ſupérieure à celle de la Lune. Cette vie réglée eſt encore ſoutenue par une Police ſage & ſévére. Les villes les mieux gouvernées du Continent Chrêtien ne peuvent ſe vanter de ſurpaſſer celles des Turcs, touchant cet article.

La

La fraude y eſt punie avec tant de rigueur qu'il eſt rare que quelqu'un s'émancipe à tromper, ſoit dans les marchandiſes de prix, ſoit dans les moindres denrées. Si un Turc a la hardieſſe de diminuer le poids & la meſure, non ſeulement tout ce qu'il poſſéde eſt confiſqué, mais encore on le condamne à une rude baſtonnade.

L'injuſtice, l'uſure, les monopoles, les larcins ſont des crimes, pour ainſi dire, inconnus parmi eux: en un mot ils font paroître tant de probité, ſoit par principe de conſcience; ſoit par la crainte des châtimens qu'on eſt ſouvent obligé d'admirer leur droiture.

Il n'en eſt pas ainſi des Chrêtiens qui vivent dans ce païs, ſur tout des Grecs, qui malgré les châtimens qu'on leur fait eſſuyer ſouvent, vivent dans un déréglement qui ternit la pureté du Chriſtianiſme. A l'égard des Francs, ſur leſquels les Turcs n'ont aucune juriſdiction, je m'impoſe un profond ſilence touchant leur conduite. On pourroit cependant bien s'égayer en traitant cette matiére; mais je n'ai garde de m'émanciper à leur ſujet. On ſe perſuaderoit aiſément que je ne critiquerois leurs actions qu'en haine de l'Evangile, qu'on m'accuſe très mal à propos d'avoir abandonné. Ne touchons donc

donc point cette corde, elle me paroît trop délicate; finiſſons plutôt cette Deſcription par une courte idée du Boſphore de Thrace, dont j'ai très peu parlé.

Le Boſphore commence à Conſtantinople & finit à la Mer noire, anciennement le Pont Euxin. Sa longueur eſt de ſept lieues, mais ſa largeur n'eſt point égale. Il forme de petits golfes, des caps, s'étrécit & s'élargit continuellement. Cependant on peut fixer ſa moindre largeur à un quart de lieue, & ſa plus grande à une petite lieue. Il eſt par tout reſſerré par des collines, la plupart en pente ſur le penchant deſquelles on voit de beaux villages, de magnifiques maiſons & de ſuperbes jardins. Tous ces divers endroits ſont ſéparés les uns des autres par de grands vignobles plantés d'arbres fruitiers, de lauriers, de cyprès, de figuiers, d'oliviers; ce qui joint aux différens coloris des plantes incultes & des herbes qui ſont ſur quelques rochers arides & dans quelques endroits négligés, dont l'odeur eſt extrémement ſuave, forme en Aſie & en Europe des amphithéatres ſi variés & ſi charmans, qu'on a peine à détacher la vue de ces admirables objets.

Depuis le Pont Euxin juſqu'à Bukderé, c'eſt-à-dire, l'eſpace d'une lieue, on ne voit que les deux derniers châteaux qui gardent l'em-

l'emboûchure du Canal, & deux vieilles tours ruinées, qu'on appelle *Tours d'Ovide*. Les deux autres châteaux ſont environ à moitié chemin du Boſphore, ou à quatre lieues de Conſtantinople. Ainſi il y a huit fortereſſes pour défendre les deux emboûchures du Canal de Conſtantinople, quatre du côté de l'Archipel, & quatre du côté de la Mer noire.

Le courant du Boſphore eſt ſi rapide que l'on ſe perſuaderoit que le Pont Euxin en doit diminuer conſidérablement. Cependant l'Helleſpont mêle peu ſes eaux avec celles de cette mer, parce qu'à meſure qu'il reçoit celles de la ſurface, il ſe fait un reflux dans le fond qui fait remonter le même volume vers la Mer Noire. Ce flux & reflux continuel eſt facile à connoître par les filets des Pêcheurs qui s'applaniſſent & ne peuvent plonger plus de cinq à ſix piés. Néanmoins malgré cette épreuve que j'ai fait faire pluſieurs fois, je croyois qu'il ſe perdoit une grande quantité des eaux de la Mer Noire dans l'Helleſpont. Car, penſois je en moi-même, on remarque à peu près la même rapidité depuis le Détroit de Gallipoli juſqu'aux environs de l'Isle de Ténédos, & il eſt aſſûré que ce prodigieux volume qui découle chaque jour, deſſécheroit la Mer de Marmora, ſi elle n'en recevoit pas du Pont

Euxin. Mais un ſavant Vénitien m'a fait changer de ſentiment, & m'a donné, ſur ce ſujet une raiſon aſſés plauſible.

L'Helleſpont, dit-il n'eſt pas aſſés étendu pour pouvoir retenir dans ſon ſein tous les ruiſſeaux & les petites riviéres qui s'y dégorgent. Si elle ne les rendoit pas, l'isle Marmora & les autres ſeroient inondées, parce que cette petite mer eſt comme un baſſin d'où l'eau trop abondante ne pourroit ſortir ſans le Détroit de Gallipoli, de ſorte qu'on ne peut conclurre que le courant qui régne depuis le Détroit juſques dans la Mer Blanche ſoit formé des eaux du Pont Euxin, mais plûtôt du ſuperflu de celles de l'Helleſpont. Car ce courant eſt moins rapide aux Dardanelles que dans le Boſphore. Cependant il faudroit qu'il fût plus violent pour pouvoir dégorger toutes celles de la Mer Noire & les autres que reçoit l'Helleſpont.

F I N.

de la Seconde Partie & du Tome Prémier.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA